60E ANNÉE JUILLET 1953

★

LA REVUE DE PARIS

ANDRÉ MAUROIS : Boswell en Hollande

JACQUES PERRET : Les Mutins du Fœderis Arca (I)

GABRIEL PUAUX : La Politique de Yalta

FRANÇOISE MALLET-LILAR : Le Souterrain

ROBERT KEMP : Évocation de Jules Lemaître

P.-L. BRET : La Guerre d'Indochine vue par les Anglo-Saxons

GÉRARD WALTER : La Double mort de Byzance (1204-1453)

DENISE BOURDET : Le Christophe Colomb de Claudel

PIERRE LÉPINE : Le Problème des Virus et les Frontières de la Vie

PAUL GUTH : Paul Fort

PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, JEAN MISTLER, GEORGES PILLEMENT, PIERRE MICHAUT, BERNARD DE FALLOIS, SERGE VEBER MARCEL THIÉBAUT, MARCEL GABILLY.

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRÉ MAUROIS	Boswell en Hollande	3
JACQUES PERRET	Les Mutins du Fœderis Arca (I)	16
GABRIEL PUAUX	La Politique de Yalta..	26
FR. MALLET-LILAR	Le Souterrain	40
ROBERT KEMP	Évocation de Jules Lemaître	79
P.-L. BRET	La Guerre d'Indochine vue par les Anglo-Saxons.	85
GÉRARD WALTER	La Double mort de Byzance (1204-1453).	98
DENISE BOURDET	Le Christophe Colomb de Claudel	119
PIERRE LÉPINE	Le Problème des Virus et les Frontières de la Vie.	122
PAUL GUTH	Paul Fort	135
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	143
Le Mois à Paris.	152 Chronique bibliographique	166

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

LE MUSÉE D'ART MODERNE **RENCONTRES**

par JEAN CASSOU **par JEAN COCTEAU**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros). .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12237 à Genève. } Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire .. .. .. Fr.S. 30

Espagne. .. .. 310 pesetas

Belgique: En cas de paiement au C.ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires 4.360

Angleterre. .. .. £ 2/9

Égypte. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Fiorins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Vous pouvez payer votre abonnement à LA REVUE DE PARIS en bons de livres UNESCO.

Prix de l'abonnement Unesco : Un an : 6 $ 57 — 6 mois : 3 $ 28.

On peut se procurer des bons aux adresses suivantes :

Allemagne : Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft. Buechelstrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.

Autriche : Aussenhandesstelle für Buch und Graphik, Grünangergasse 4, Vienne I.

Égypte : Ministère de l'Éducation, Administration de la Culture générale, Le Caire.

Israël : Dr G. J. Ehrlich, Import Licensing Office Ministry of Education and Culture, Hakirya.

Italie : Unesco, Villa Massimo - via di Villa Massimo, Rome.

Royaume-Uni : Unesco Book Coupons, c/o Book Tokens, Ltd. 28 Little Russell Street, Londres W.C.I.

Union Sud-Africaine : The Secretary, Department of Education, Arts and Science, New-Standard Bank Buildings, Prétoria.

Turquie : La Bibliothèque Nationale (Mili Kütüphane), Ankara.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)

Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.

Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.

En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis* Montevideo.

Au Mexique : s'adresser à distribuidora Francesca de Revistas S. A. 127, av. Juarez-Despacho 401 Mexico D. F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs - Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

CANAL DE SUEZ

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 9 JUIN 1953

Extrait du Rapport du Conseil d'administration

Le rapport entier est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie, 1, rue d'Astorg, à Paris.

Les circonstances troublées qui ont marqué dans l'Isthme de Suez l'hiver 1951-1952, ne se sont pas prolongées au-delà de quelques mois, en sorte que l'exploitation du Canal a pu reprendre son cours normal dès le premier trimestre de 1952. Quelques mois plus tard, l'Egypte s'est donné un nouveau gouvernement dont le Président a bien voulu, en différentes circonstances, faire connaître l'intérêt qu'il porte à la Compagnie.

La réduction du droit de transit décidée en 1951, a été appliquée durant tout l'exercice 1952. Toutefois, l'influence de ce facteur s'est trouvée plus que compensée par l'augmentation du tonnage net des navires transiteurs qui a dépassé 7 p. 100. Le mouvement maritime, avec 12 168 passages et 86 137 000 tonneaux de jauge nette, accuse une augmentation de 7,2 p. 100, tandis que le mouvement des marchandises s'inscrit à un chiffre record de 83 448 000 tonnes-poids, en progression de 8,7 p. 100.

Les travaux de percés ont été poursuivis plus activement encore que les années précédentes : c'est ainsi que 15 000 mètres ont été complètement reconstruits, contre 13 500 en 1951. La réparation des revêtements existants a porté sur 11 500 mètres contre 7 500 mètres l'an dernier.

Les programmes de construction de maisons d'habitation, dont la mise en chantier avait été décidée au cours des années précédentes, ont été progressivement achevés.

Le renouvellement du matériel flottant a marqué une nouvelle étape en 1952, avec la mise en service du remorqueur **Qirsh** de 1 200 CV, et la récente arrivée en Egypte du remorqueur **Horus**, construit en Grande-Bretagne. Enfin, deux grues flottantes ont été commandées.

Dans la répartition des courants de marchandises entre les divers groupes de pays intéressés, l'année 1952 n'a pas altéré sensiblement la physionomie des échanges esquissée au cours des années antérieures.

Seule, l'Australie apparaît en régression de près d'un quart pour ses échanges. Par contre, on constate un accroissement de 9 p. 100 pour les échanges européens et de 24 p. 100 pour les échanges américains, parmi lesquels les Etats-Unis comptent pour les neuf dixièmes.

Sans faire état des développements qu'une détente politique serait susceptible d'entraîner sur le plan économique, il semble que les accroissements à attendre du trafic pétrolier puissent assurer à eux seuls, au cours des années à venir, et sauf circonstances imprévisibles, de nouveaux progrès dans les échanges via Suez.

Les comptes de l'exercice 1952 font apparaître un solde disponible de 13 732 345 875 francs. Après affectation de : 1 200 millions à la provision pour amortissement et renouvellement du matériel ; 100 millions à la provision pour amortissement des bâtiments ; 200 millions au fonds d'assurance et d'imprévu, et 2 milliards à la réserve extraordinaire, le dividende brut a été fixé à 9 000 francs auquel vient s'ajouter l'intérêt statutaire de 1 429 francs pour les actions de capital. Le montant net du coupon payable à partir du 1er juillet (en France, nominatif et porteur) s'établit à 4 519 francs par action de capital, 4 025 francs par action de jouissance et 4 541 francs par part.

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 31 mars 1953

La situation au 31 mars se totalise par 382 966 millions soit à un niveau voisin de celui du 28 février.

Au Passif, alors que les Comptes de chèques et les Bons et comptes à échéance fixe apparaissent respectivement en augmentation de 715 et 869 millions, les Comptes courants fléchissent de 2 044 millions et les Créditeurs divers de 2 305 millions.

A l'Actif, on constate une réduction de 3 767 millions du Portefeuille effets, compensée en partie par une augmentation des postes Banques et correspondants et Comptes courants de 1 489 et 1 715 millions.

La Commission de Contrôle des Banques, dans sa séance du 10 juin 1953, a approuvé les comptes de l'exercice 1952 et les propositions du Conseil d'administration pour la répartition des bénéfices. Le dividende alloué aux porteurs de parts est fixé à 150 francs brut (contre 125 francs pour l'exercice 1951) comprenant l'intérêt minimum garanti de 69,63 francs et un superdividende de 80,37 francs.

Le dividende de 150 francs brut sera mis en paiement le 10 juillet, à raison de 135 francs net.

ÉTABLISSEMENTS HUTCHINSON

Tenue le 28 mai sous la présidence de M. G. Lelièvre, l'Assemblée des actionnaires a approuvé les comptes de 1952, accusant un bénéfice net de 222 539 677 fr. et fixé le dividende à 500 francs brut (410 fr. net), payable sur décision du Conseil. Le mandat d'administrateur de M. P. Chénereau a été renouvelé.

SOCIÉTÉ DES USINES CHIMIQUES RHONE-POULENC

L'Assemblée du 11 juin a approuvé les comptes de l'exercice 1952 se soldant par un bénéfice de 1 386 862 175 francs. Elle a fixé le dividende brut à 739 francs,30 par action de 2 500 francs soit au montant net de 625 francs et à 73 francs,93 par action de 250 francs soit un montant net de 62 francs.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

La Commission de Contrôle des Banques, dans sa séance du 10 juin, a approuvé les comptes de l'exercice 1952.

La répartition allouée aux parts bénéficiaires est de 135 francs net par part nominative non amortie, de 13 francs net par part nominative amortie le 1er janvier 1953, et de 74 francs net par part de fondateur (coupon n° 51). Ces sommes seront mises en paiement le 1er juillet 1953.

BOSWELL EN HOLLANDE
(1763-1764)

par André Maurois

Nous avons décrit ici même [1], d'après ses journaux, la vie de Boswell à Londres au temps de son adolescence, et sans doute le lecteur se souvient-il de cet étrange personnage, à la fois naïf et content de soi, solennel et paillard, cynique et grandiloquent, touchant et conscient de l'être. L'originalité de Boswell mémorialiste, c'est que cet homme grave dit tout, et même le pire. Héros comique, mais qui jouit de la comédie qu'il donne.

A Londres, il s'était conduit fort imprudemment, avait pris des demoiselles de fort petite vertu pour de flatteuses conquêtes, et avait dû, plus d'une fois, recourir à ses amis médecins pour porter remède aux blessures infligées par la Vénus des carrefours. Son père, Lord Auchinleck, juge austère, éminent, n'avait pas observé sans inquiétude les incartades d'un héritier qu'il destinait au barreau. Il s'était réjoui de voir son fils se lier avec l'illustre docteur Johnson. De ce côté au moins, James recevrait de bons conseils.

Lord Auchinleck et ses amis légistes avaient décidé qu'il convenait d'envoyer James Boswell en Hollande, pour un an, afin qu'il y poursuivît ses études de droit. Le droit écossais était en effet plus proche du droit romain que de la loi anglaise, et la Hollande renommée pour

1. *La Revue de Paris*, Juin 1952.

Copyright by Revue de Paris 1953

ses jurisconsultes. Lord Auchinleck avait lui-même jadis étudié à Leyde. Il choisit, pour son fils, Utrecht où un célèbre professeur Trotz enseignait le code théodosien. Voilà pourquoi, le 5 août 1763, un jeune voyageur, pompeux et attendri, quittait Londres accompagné par un homme mûr, de mine solennelle. Ce dernier était le docteur Johnson, qui voulait bien conduire son jeune admirateur jusqu'au bateau.

A Sir David Dalrymple, savant juriste et ami de son père, Boswell avait confié ses plans : « J'étudierai le droit civil, le droit naturel et le droit des nations... Apprendre le français sera aussi très important et je vais m'y employer assidûment... » Mais en son cœur, il accueillait des pensées plus libertines et espérait, sur le continent, « se jeter dans un tourbillon de plaisirs ». Il ne doutait pas d'attirer, par son bon air et son esprit, l'amitié de personnes très distinguées, ni de conquérir des dames et damoiselles de haute lignée. Car ce garçon aux grosses joues, au nez agressif, au double menton, avait le bonheur de se croire irrésistible.

Avant de quitter Londres, il avait commencé son journal de voyage par des conseils à soi-même : « Prends la résolution de travailler sérieusement. Apprends à être réservé. Garde ta mélancolie pour toi ; ta joie, elle, sera facile à cacher... Parle peu ; n'aie pas d'intimes... Pars avec la résolution virile de te perfectionner et d'acquérir de la dignité. Ne désespère jamais... [1] » Sages résolutions. Les appliquer était moins facile. Au fond de son cœur, il était sombre : « Mon amour enthousiaste pour Londres fait que je le quitte le cœur gros. Cela n'aurait pas été le cas si j'étais parti tout de suite pour la France ou l'Italie, pays gais. Mais afin de faire plaisir à mon père, j'ai accepté Utrecht... [2] »

Or Utrecht lui parut d'abord très morne. A l'hôtel, on lui donna une grande chambre aux meubles antiques, où il devait prendre ses repas seul. Toutes les heures, le carillon de la vieille cathédrale jouait un psaume lugubre. « Une profonde mélancolie me saisit... Je sortis dans les rues et, même en public, ne pus m'empêcher de pleurer... Pauvre Boswell! En es-tu arrivé là? Malheureux que je suis! Que vais-je faire [2]?... » Ce fut une véritable dépression nerveuse. En vain se reprochait-il sa faiblesse. Son frère avait eu, l'année précédente, une crise de folie et ce souvenir l'obsédait. Sous l'apparence de la santé, il cachait un fond d'hypocondrie.

Heureusement, il laissait en Angleterre de bons amis (William Temple, George Dempster) qui l'encouragèrent et le rassurèrent. Cet accablement, dirent les amis, n'avait rien de surprenant. Un James Boswell était-il fait pour vivre parmi des professeurs parlant latin, fumant de longues pipes et portant des robes de chambre à tartans? Il y aurait eu de quoi affecter la sérénité de Lord Auchinleck lui-même. « Après

1. James BOSWELL, *Journal*, 1er-2 août 1763. (Edition de la *Maple Press*, pages 3-4.)

2. Lettre de James Boswell à John Johnston of Grange, 23 septembre 1863.

tout, mon cher Boswell, ce sont là des maux fort insignifiants. » Que devait-il faire? « Travailler, tenir un journal, écrire à vos amis et débaucher une petite Hollandaise... » lui écrivait Dempster. Et Temple : « Votre seule maladie est l'oisiveté. Dès que vous aurez des heures de travail régulières, vous vous sentirez aussi bien que jamais. »

Les amis avaient raison ; Boswell le reconnut : « Mais je suis faible et changeant... Je vais m'efforcer d'acquérir de la volonté et de faire de moi un homme... [1] » Et dans son *Journal* : « Fais du latin avant le breakfast, un autre travail jusqu'à onze heures, à midi un thème français, puis habille-toi et dîne... Souviens-toi de ton digne père. Sois naturel et simple, tout en gardant ta fierté... Sois rasé et habillé chaque jour à huit heures et demie... Écris à Temple un complet récit de ta cure mentale. Dis-lui que tu avais permis à ton esprit de céder à une légère tristesse, que tu avais oublié la dignité et le devoir moral, mais que tu as retrouvé une noble satisfaction à agir comme il convient... Étudie, je te prie, la morale des Évangiles et, si tu vois que le concubinage illicite y est défendu, abstiens-toi ; réserve tes forces pour le mariage... [2] »

Car l'idée de se marier le hantait. Il fallait, bien entendu, que ce fût avec une riche héritière, qui sût mériter un tel prétendant. Sur ce point, il formait des rêves de grandeur et pensait avoir droit à une épouse possédant beauté, opulence, affabilité et harmonie. Il croyait, à chaque tournant de sa vie, rencontrer cette Dulcinée.

A son ami Temple, il citait au moins quatre jeunes personnes, anglaises ou écossaises, dont il avait pensé à faire mistress Boswell. Elles-mêmes l'eussent-elles souhaité? « Ma fierté ne me permet guère d'en douter. » Toutefois il y avait les séjours à Auchinleck, qui ne seraient pas bien attrayants pour une Anglaise. Mais qu'importait? N'était-ce rien que de devenir mistress James Boswell? Dans ce monde nouveau d'Utrecht, il demeurait enchanté de lui-même. N'avait-il pas deux habits magnifiques, l'un vert de mer avec une dentelle d'argent, l'autre écarlate et or? *Boswell à Boswell* : « Tu te comportes de manière charmante. Sois ferme et stable... Donne-toi chaque soir trois heures d'amusement. Six heures de travail par jour suffisent... Aujourd'hui, tu dînes chez le comte de Nassau. Grand jour. Mets ton habit écarlate et or, de beaux bas de soie blanche, des escarpins élégants... Prends un mouchoir de Barcelone et ce joli étui à cure-dents que t'a donné une dame. Sois un homme à la mode et garde ta dignité. Apprends la *retenue*, je t'en prie... [3] »

Retenue, il emploie sans cesse ce mot français et se morigène parce que cette qualité lui manque parfois. Il sait qu'il amusera en faisant le bouffon et s'abandonne trop souvent à ce jeu : « Tu as parlé trop *drôle* chez Brown... Attention! *Retenue*... Hier tu as trop plaisanté et trop

1. Lettre de Boswell à Temple, Rotterdam, 2 septembre 1763 (page 17).
2. James Boswell, *Journal* 16-18 septembre 1763. (Edition de la *Maple Press*, pages 22-24.)
3. James Boswell, *Journal*, 7-15 octobre 1763 (pages 43-47).

parlé de toi, et surtout de tes débauches, ce qui était honteux... Essaie fermement cette semaine de ne pas parler une seule fois de toi. Ce serait merveilleux... Si tu peux devenir silencieux, acquérir des habitudes de travail et de conduite viriles, tu pourras entrer par le mariage dans l'une des meilleures familles d'Angleterre... Bravo! Mais sois prudent... [1] »

Puis ce discours de soi à soi se fait plus élogieux et plus pressant : « Hier a été un excellent jour. Souviens-toi avec satisfaction. Tu as fait ton travail à merveille. Persévère, je te prie. Considère que le bonheur naît du travail et de la piété... Sois fidèle à ton Plan général ; ne permets jamais à des fantaisies de te faire dévier... N'oublie pas un seul moment le Plan. Fais sans cesse des progrès.

Mais voici qu'une dame d'Utrecht, par ses charmes,
Remplit mon cœur joyeux et d'amour, et d'alarmes... » [2]

Quand un étudiant du code théodosien se met à écrire en vers, la situation devient sérieuse. Reçu dans le meilleur monde d'Utrecht, James Boswell avait été particulièrement bien accueilli par Mynheer van Tuyll, gouverneur de la province, et par sa fille Isabelle van Zuylen. (Zuylen était le nom d'un grand château, proche d'Utrecht, d'où les Tuyll tenaient un titre de noblesse.) Le Gouverneur était un honnête homme, « de vertu massive, de traditionnelle probité et de profond orgueil de caste ». Rien n'entamait « la surface morte de cette Tuyllesque sérénité, née de nombreux quartiers de noblesse et d'une vie sans tache... Les Romains de la grande époque n'étaient pas plus vertueux [3] » disait sa charmante fille.

Car *elle* était aussi peu Tuyllesque que possible. Nous avons son portrait par La Tour ; il respire la franchise, l'intelligence, la force et l'ironie. Seule dans le monde des Tuyll, elle avait été touchée par l'esprit du XVIIIe siècle. A son gré, le monde devait être régi par des idées et non par des traditions. Très hardie, elle montrait généreusement une gorge splendide et dégageait, tout autour d'elle, de la vitalité et de la gaieté. Dans le sombre salon où aucun Tuyll n'élevait la voix, elle détonnait et enchantait. Elle avait beaucoup lu Hamilton, Saint-Evremond, Voltaire ; elle avait même écrit un conte : *le Noble*, dans la manière de *Candide ;* elle faisait, comme les grandes dames françaises du temps, de l'astronomie, du clavecin et de la géométrie : « Une heure ou deux de mathématiques me rendent l'esprit libre et le cœur plus gai ; il me semble que je dors et mange mieux quand j'ai vu des vérités évidentes et indiscutables... [4] » La conversation de Belle van Zuylen épouvantait les prudes amis de ses parents. Le ton en était déférent et de bonne compagnie, mais les principes de la demoiselle choquaient. L'orthodoxie

1. *Op. cit.*, 23 octobre 1763 (page 51).
2. James BOSWELL, *Journal*, 26-31 octobre 1763 (pages 54-56).
3. Geoffrey SCOTT, *le Portrait de Zélide*, page 15 (Gallimard, 1932).
4. Cf. Geoffrey SCOTT, *le Portrait de Zélide*, page 22.

était méprisée par elle, la noblesse raillée, la religion négligée, la chasteté même traitée avec une incroyable légèreté. Bref elle scandalisait Utrecht.

Le cœur, si inflammable, de Boswell devait prendre feu à la seule vue de cette belle personne. Dès le premier soir, il laissa voir son émoi. *Boswell à Boswell :* « Hier tu n'as pas du tout obéi à tes règles. Tu as pris des airs de passion pour Miss de Zuylen... Tu t'es trop abandonné à ta fantaisie... Tu as été frivole... — Hier, tu as fait une partie de cartes avec Miss de Zuylen. Tu as été choqué, ou plutôt offensé, par sa vivacité débridée... [1] » La superbe fille, l'esprit viril le séduisaient ; le libertinage des pensées l'effrayait. Il « se préoccupait fort d'ajuster les idées de Belle sur la vie avec les enseignements du Petit Catéchisme. Il voulait la convertir et lui apprendre à se conduire, mais ne pouvait, en attendant, s'empêcher de l'admirer profondément, même dans son état d'opprobre... [2] »

Ce qu'il ne savait pas, c'était que le principal souci de la demoiselle n'était ni l'astronomie, ni la philosophie, mais la recherche d'un mari. Les candidats ne manquaient pas, mais le seul homme qui eût su lui plaire, un Suisse, Marc-François Constant d'Hermenches, baron de Rebecque, était un Don Juan professionnel, marié par surcroît. « Vous êtes pour moi, lui écrivait-elle, comme ces choses rares et précieuses qu'on a la folie de vouloir acquérir et conserver à tout prix, quoiqu'on n'en puisse faire usage... [3] » Elle l'aimait et ne le cachait pas ; elle savait qu'il la désirait ; mais ce marivaudage était sans avenir. Cependant onze autres prétendants, célibataires aux intentions parfaitement pures, courtisaient alors Belle.

C'était dans ce jeu compliqué qu'était venu se jeter, innocemment, James Boswell. Il ne doutait pas de séduire mademoiselle de Zuylen. N'était-il pas irrésistible ? A Utrecht même, une comtesse de Nassau, de la première noblesse, ne l'acceptait-elle pas comme cavalier servant ? « Hier tu t'es promené avec la comtesse. C'était délicieux. Tu as parlé un charmant français... Conversation sur la jalousie. Elle a dit qu'elle était heureuse que tu fusses recommandé à son époux le comte de Nassau. Cela lui permettrait de t'emmener partout. Tout cela avait l'air d'une avance... Sois *retenu*... La comtesse dit que tu es *extrêmement goûté* ici. Tu es un heureux coquin... Mais ne parle pas trop... [4] »

La comtesse ou Zélide ? Mademoiselle de Zuylen aimait à se donner ce nom étrange, qui était dans la manière des romans français. Elle avait même écrit un : *Portrait de Mademoiselle de Z... sous le nom de Zélide* : « Compatissante par tempérament, libérale et généreuse par penchant, Zélide n'est bonne que par principe ; quand elle est douce et facile,

1. James Boswell, *Journal*, 31 octobre et 28 novembre 1763 (pages 56 et 74).
2. Cf. Geoffrey Scott, *le Portrait de Zélide*, page 42.
3. Cf. Geoffrey Scott, *le Portrait de Zélide*, page 27.
4. James Boswell, *Journal*, 8 et 18 décembre 1763 (pages 85 et 94).

sachez-lui en gré, c'est un effort... Naturellement vaine, sa vanité est sans bornes : la connaissance et le mépris des hommes lui en eurent bientôt donné... Vous me demanderez peut-être si Zélide est belle, ou jolie, ou passable ? Je ne sais ; c'est selon qu'on l'aime ou qu'elle veut se faire aimer. Elle a la gorge belle ; elle le sait et s'en pare un peu trop au gré de la modestie... Tendre à l'excès, et non moins délicate, elle ne peut être heureuse ni par l'amour, ni sans amour... Ne le devinez-vous pas ? Zélide est un peu voluptueuse... Avec des organes moins sensibles Zélide eût eu l'âme d'un grand homme ; avec moins d'esprit et de raison, elle n'eût été qu'une femme très faible... [1] »

Zélide avait le mérite d'être franche et chaste ; elle n'écoutait pas les galanteries à la française ; elle aimait, disait-elle, cette « forme de sociabilité anglaise qui consiste à ne rien dire ». Mais déjà inconstant Boswell s'attachait à une autre Hollandaise, madame Geelvinck. Jolie, intelligente et flatteuse à souhait, mariée à dix-huit ans, veuve à dix-neuf, Catherine Hasselaer Geelvinck était, en 1764, dans la huitième année de son veuvage. « Elle t'a parlé tout bas et de très près, peut-être pour sentir ton haleine. Tous les *Heeren* en étaient bleus. Dans la voiture, tu as pris ses mains et ton corps en a frémi... — Elle a dit : « *Je suis contente de vous avoir connu.* » ... Tu en es très amoureux. Mais fais attention ! Garde-toi de parler d'elle... [2] »

Cependant il continuait de prendre le thé chez les Tuyll, en famille : « Tu as été très à l'aise. Tu commences vraiment à acquérir de bonnes manières. Tu as dit à Zélide : « Allons ! faisons un pacte de franchise pour tout l'hiver... » Elle a répondu aimablement ; elle t'a autorisé à la voir, chez elle, au moins une fois par semaine... Elle a dit que *la Veuve* manquait de passion et qu'elle était souvent de mauvaise humeur... [3] » Comme toutes les femmes, Zélide souhaitait retenir autour d'elle un bataillon de « beaux », et n'admettait pas qu'aucun d'eux papillonnât. Madame Geelvinck donnait des inquiétudes à Belle. *La Veuve* « aimait à parler d'amour, ce qui conduit souvent à le faire ». Le Journal de Boswell garde trace de ces badinages :

« MADAME GEELVINCK. — Je crois qu'on ne peut aimer vraiment qu'une fois.

BOSWELL. — Êtes-vous sûre de cela, madame ? Je ne le suis pas.

MADAME GEELVINCK. — Mais vous avez aimé ?

BOSWELL. — J'ai cru être amoureux, mais la dame était légère. Je vous suis reconnaissant de m'avoir *fait entrer* [4] dans l'amour véritable.

MADAME GEELVINCK. — Êtes-vous sincère ?

BOSWELL. — Oui, je vous assure que je le suis... Permettez-moi de

1. Cf. Geoffrey SCOTT, *le Portrait de Zélide*, pages 23-24.
2. James BOSWELL, *Journal*, 1er, 4, 8 février 1764 (pages 133 et 136).
3. *Op. cit.*, 8 et 25 février 1764 (pages 140 et 169).
4. En français dans le texte.

vous dire, de temps à autre : « Je vous admire. » ... Que faut-il faire quand on est amoureux ?

MADAME GEELVINCK. — Je ne sais pas... Promettez-moi de ne pas répéter cette conversation.

BOSWELL. — Madame, je suis discret... Il y a un an, j'étais esclave de mon imagination et je parlais trop, comme mademoiselle de Zuylen. J'ai fait de grands progrès en prudence... [1] ».

Moins de progrès qu'il ne croyait. Tout Utrecht sut aussitôt que ce garçon discret, mais transparent, était épris de Catherine Geelvinck. Toujours prêt à offrir le mariage, déjà il en parlait à la belle veuve : « Faut-il écrire à mon père, en Écosse ? » *Journal* : « Tu cèdes trop à la passion... Dans le mariage, l'amour doit être calme et constant ; mais ni violent, ni mélancolique... Écris-lui. Demande-lui s'il y a un espoir ; dis que, de ton côté, tu ne peux rien promettre... [2] » Il la revit :

« BOSWELL. — Mais, madame, vous est-il impossible de devenir amoureuse ?

MADAME GEELVINCK. — Je ne le serai jamais.

BOSWELL. — Il y a pourtant plus de bon que de mauvais dans l'amour.

MADAME GEELVINCK. — Je suis heureuse comme ceci... Je suis libre. Je peux voyager d'une ville à l'autre...

BOSWELL. — Mais ne saviez-vous pas que je vous aime ?

MADAME GEELVINCK. — Non. Je croyais que c'était mademoiselle de Zuylen...

BOSWELL. — Oh ! quel plaisir divin je trouve en ce moment à vous regarder... Mon ambition souhaite gagner un cœur que nul n'a conquis.

MADAME GEELVINCK. — Quelle horreur ! Vous parlez comme une coquette !... [3] »

Bientôt il dut conclure que la Veuve était délicieuse, mais imprenable. D'ailleurs elle partait pour La Haye. Il apprit vite qu'elle y avait cinquante admirateurs. Il fut malheureux, se mit à penser à la mort, comme il faisait toujours en état de dépression, et se fit saigner, parce qu'on croyait alors que la passion épaissit le sang. « La noire mélancolie s'empare de moi à nouveau... » A la belle veuve, quand il la revit, il dit :

« BOSWELL. — Je vous adore, mais je ne vous épouserais pour rien au monde. Mes sentiments ont changé.

MADAME GEELVINCK. — Vous êtes très franc.

BOSWELL. — Mais je pourrai tout de même vous voir quelquefois ?

MADAME GEELVINCK. — Oui... [4] »

A ses amis anglais, il exposait la situation avec son habituelle et désar-

1. James BOSWELL, *Journal* 9 février 1764 (pages 142-143).
2. *Op. cit.*, 18 février 1764 (page 153).
3. James BOSWELL, *Journal*, 19 février 1764 (pages 155-157).
4. *Op. cit.*, 10 avril 1764 (page 213).

mante précision : « Il y a ici deux femmes qui m'intéressent : une jeune et belle veuve, qui a quatre mille livres de rentes ; et mademoiselle de Zuylen, qui n'a que vingt mille livres de capital. C'est une charmante créature, mais une savante et un bel esprit ; elle a même publié quelque chose. Elle m'est très supérieure. On n'aime pas cela. On n'aime pas non plus les veuves... Je vous écris mes pensées les plus intimes... [1] »

Plus il observait Zélide et plus il se persuadait qu'elle ne ferait jamais une bonne épouse. Les commentaires, qu'il entendait sur elle dans la société d'Utrecht, l'effrayaient. Elle était imprudente, moqueuse, et parlait trop bien. L'ironie désarçonnait Boswell. Il voulait vivre « en dignité ». Le moyen avec une femme qui riait de tout ! Désappointé par ses deux Dulcinées, il résolut de quitter Utrecht, de voyager en Europe et de voir des grands hommes, ce qui avait toujours été sa marotte. Il alla faire ses adieux chez les Van Tuyll, le 14 juin 1764, et Zélide le vit partir avec un peu de tristesse. Au moins celui-là était-il pittoresque et divertissant, dans son habit vert de mer et argent ; son pompeux même semblait aimable au regard de la platitude ambiante. Il l'avait informée, avec sa coutumière simplicité, qu'il ne serait jamais son mari « eût-elle pour dot les sept Provinces-Unies ». La phrase enchanta Zélide. « Au mieux si je devenais plus raisonnable, plus prudente, plus réservée, Boswell tâcherait-il, avec le temps, de me marier à son meilleur ami, en Écosse... Je trouvais cela fort bon... [2] » Bref on se sépara le plus cordialement du monde, en jurant d'échanger de grandes lettres.

La comédie passa sur le plan épistolaire. Belle jouait avec l'idée d'épouser Boswell. Après tout, pourquoi pas ? Il était de bonne famille, protestant comme elle, agréé par les Van Tuyll ; il l'amusait et, aussi orgueilleuse que lui, elle demeurait convaincue qu'il l'aimait : « Oui, vous, mon ami le philosophe, vous étiez, en me quittant, agité comme un amoureux... [3] » Quant aux idées de Boswell sur le mariage (qu'il y faut du sérieux et la certitude de la durée), elle s'en amusait. Qui peut recevoir, ou donner, de telles garanties ? Les unions qui paraissent les plus solides sont les premières à se briser. Il faut, disait Belle, vivre au jour le jour, se laisser guider par son cœur et par les circonstances, ne pas trop raisonner, dormir paisiblement et suivre ses inclinations : « J'aimerais assez un mari qui me prendrait sur le pied de sa maîtresse. Je lui dirais : « *Ne regardez pas la fidélité comme un devoir ; n'ayez que les droits et la jalousie d'un amant...* [4] »

Quels principes, grand Dieu ! Qu'auraient dit le docteur Johnson et Lord Auchinleck ? L'imprudente reçut de son vertueux adorateur une épître de dix-sept pages, en tous points admirable : « Comme vous et

1. *Op. cit.*, Lettre de Boswell à Temple, 17 avril 1764 (page 227).
2. Cf. Geoffrey SCOTT, *le Portrait de Zélide*, page 42.
3. James BOSWELL, *Correspondance avec Belle de Zuylen*, page 298.
4. Lettre de Belle de Zuylen à Boswell, 15 juin 1764. (*Correspondance*, p. 300.)

moi, Zélide, sommes parfaitement à l'aise l'un avec l'autre, je vous dirai que je suis assez vain pour m'imaginer, à lire vos lettres, que vous êtes vraiment éprise de moi autant que vous pouvez l'être d'aucun homme... Ce dimanche soir où je vous ai quittée, je me suis aperçu que vous étiez émue. Vos lettres m'ont montré le plaisir que vous ressentiez à avoir enfin rencontré l'homme pour qui vous pouviez nourrir une forte et durable passion. Mais je suis trop généreux pour ne pas vous détromper... Ma femme devra avoir un caractère absolument opposé à celui de ma chère Zélide... [1] »

Adorable Boswell! Transparent Boswell! A la vérité, il était, lui, fort amoureux, mais exigeait des assurances : « Défendez-vous... Dites-moi que vous ferez une très bonne épouse... Pourriez-vous habiter la campagne, six mois par an? ... Sauriez-vous parler comme toute autre femme et maîtriser votre imagination aussi bien que votre clavecin?... Sauriez-vous réconforter votre mari quand il serait mélancolique? J'ai connu des femmes de cette espèce, Zélide. Qu'en pensez-vous? Sauriez-vous être l'une d'elles?... Vous dites : « *Si mon mari et moi ne nous aimions qu'un peu, j'en aimerais sûrement un autre. Mon âme est faite pour des sentiments vifs. Elle n'évitera pas sa destinée.* » ... Fi! Zélide! quel dévergondage est-ce là?... [1] » Après avoir cacheté sa lettre, il la rouvrit : « Il me faut rompre ce cachet et écrire encore un peu... Soyez rigoureusement honnête avec moi. Si vous m'aimez, avouez-le. Si vous en aimez un autre, dites-le-moi... [1] »

Mais oui, elle en aimait un autre : ce subtil Constant d'Hermenches, inconstant, incapable de passion, mais de goût délicat, et d'esprit cultivé. Depuis quatre ans, elle correspondait avec lui, à l'insu de ses parents. Seulement elle ne pouvait l'épouser ; soldat de fortune, presque aventurier, il était catholique et marié. Certes, elle n'avait qu'à se baisser pour cueillir Boswell si elle l'avait voulu. Elle n'était pas sûre de le vouloir. Il y avait la brumeuse Écosse ; il y avait Auchinleck qui, dans la description même de l'héritier présomptif, n'avait rien d'attrayant ; il y avait les discours de Boswell sur la religion, qui ennuyaient cette voltairienne. Trois mois plus tard, le jeune Écossais, qui voyageait en Allemagne, n'avait pas encore reçu de réponse à son interminable lettre. Avait-il déplu en affirmant, avec tant de fatuité, qu'elle l'aimait? « Non, Zélide, ne me dites pas que vous n'avez jamais éprouvé pour moi un sentiment plus tendre que l'amitié... Je ne vous croirai pas... [2] » Mais cette nouvelle lettre demeura, elle aussi, sans réponse.

Enfin, en janvier 1765, Belle de Zuylen daigna écrire. Oui, elle avait été choquée par cette manière de lui répéter sur tous les tons : « Vous

1. Lettre de Boswell à Belle de Zuylen, Berlin, 9 juillet 1764. (*Correspondance*, pages 313-317.)
2. Lettre de Boswell à Belle de Zuylen, 1er octobre 1764. (*Correspondance*, page 323.)

êtes amoureuse de moi, » tout en affirmant, en termes vigoureux, que lui-même ne l'aimait pas. Elle aurait toutefois répondu si elle-même n'avait été alors absorbée, troublée par le plus étrange projet de mariage. Constant d'Hermenches, qui était un cynique, se proposait depuis longtemps de marier Zélide à son meilleur ami, le marquis de Bellegarde. Non sans arrière-pensée, à coup sûr. Bellegarde, grand seigneur endetté, homme mûr, se laissait faire avec indifférence. Il avait atteint, disait-il, ce terme de la vie « où l'on ne peut plus se flatter d'éveiller l'impression que fait l'amour »; il espérait « que la dot sera suffisante pour payer les dettes »; il éprouvait « la mortelle terreur d'épouser un bas-bleu » et demandait avant tout que mademoiselle de Zuylen « n'écrivît plus d'aussi longues épîtres ». La différence de religion semblait d'ailleurs devoir rendre cette union impossible, car le marquis était catholique; *Mynheer* van Thuyll, fort intransigeant sur ce point, opposait son veto.

L'intelligence de Belle avait, comme il fallait s'y attendre, épouvanté l'inerte Bellegarde. Trop de gens recevaient, de cette jeune fille, des lettres éblouissantes. Peut-on faire une bonne épouse quand on a tant d'esprit? « Des lettres plus courtes, par-dessus tout plus courtes! » conseillait Constant d'Hermenches, qui mettait une singulière ardeur à imposer ce mariage absurde. « Si c'est pour lui plaire qu'il faut de courtes lettres à un homme qui ne me voit jamais », répondait Zélide, j'aimerais autant épouser par procuration le grand Mogol... » Et un autre jour : « Il est singulier de renverser ciel et terre, de combattre des monstres, pour un mariage sans passion!... [1] »

Mais elle ne s'y employait pas moins, car ce mariage libérateur pouvait seul assurer l'avenir d'une autre amitié passionnée. Bref Zélide n'avait eu ni le loisir, ni la paix d'esprit nécessaires pour correspondre avec Boswell : « Je me blâmais de mon silence quand je reçus votre seconde lettre. Une fois de plus, vous me donniez l'ordre de confesser que j'avais ressenti pour vous un désir passionné. J'ai été choquée et peinée de trouver, chez un ami que je croyais raisonnable, la puérile vanité d'un sot unie à la rigidité arrogante d'un vieux Caton... [2] »

Quand Boswell reçut cette lettre, si dure, il était en Suisse, tout occupé à faire sa cour à Jean-Jacques Rousseau. Il avait écrit au philosophe du Val de Travers dans un français tout boswellien : « Je suis un ancien gentilhomme écossais... Je sais que vous êtes fort difficile. Je ne vous en respecte que plus... Je n'ai point de lettres de recommandation. Vous me jugerez... Je suis dans une situation délicate et j'ai besoin des conseils de l'auteur de *la Nouvelle Héloïse*... [3] » Rousseau lui présenta sa Thérèse. Boswell fit amitié avec la maîtresse servante du grand homme et badina,

1. Cf. Geoffrey SCOTT, *le Portrait de Zélide*, pages 32-38.
2. Lettre de Belle de Zuylen à Boswell, 27 janvier 1765. (*Correspondance*, page 331.)
3. Cf. Chauncey BREWSTER TINKER, *Young Boswell*, pages 50-52. (Boston, The Atlantic Monthly Press, 1922.)

non sans lourdeur : « Je jure que je n'ai pas l'intention d'enlever votre gouvernante. »

En mai 1765, Zélide écrivit qu'elle allait peut-être, après tout, épouser Bellegarde, si celui-ci obtenait à Rome une dispense de l'Église catholique et si les objections Tuyllesques ne se révélaient pas irréductibles : « Ne m'accusez pas et ne me condamnez pas... [1] » L'accuser ? La condamner ? Il n'y pensait pas. Avec son imperturbable contentement de soi, il demeurait certain qu'elle le préférait à tous les hommes et singulièrement à ce Bellegarde quadragénaire. La malheureuse ne savait pas lire dans son propre cœur !

Boswell écrivit alors au gouverneur Van Tuyll la plus étonnante épître : « Je vous supplie, monsieur, de me conseiller. Je considère que je suis trop jeune pour me marier, mais une femme telle que Zélide *pourrait être* vaut bien quelques années de liberté... Toutefois j'exigerais, avant de l'épouser, un serment prêté en votre présence et devant deux de ses frères, et par lequel elle jurerait de rester toujours fidèle ; de ne jamais voir (ou correspondre avec) quelqu'un que son mari ou ses frères désapprouveraient ; que, sans la même approbation, elle ne publierait aucun écrit ; et enfin qu'elle ne parlerait jamais contre la religion ou les coutumes du pays où elle vivrait... [2] » Suivaient des renseignements sur la famille Boswell, l'une des meilleures de l'Écosse, mille livres de rente ; sur Lord Auchinleck, juge influent, et sur James lui-même, futur avocat.

Au moment où il écrivait cette lettre, il venait de visiter la Corse où une lettre de Rousseau l'avait recommandé à l'illustre Paoli, « un Lycurgue, un Numa », voyage dont il venait de rédiger un récit qu'il était « heureux de pouvoir dire remarquable » et qu'il allait envoyer à M. Van Tuyll entre les mains de qui il remettait son sort. L'excellent gouverneur remercia le jeune homme de sa confiance. Une décision, disait-il, était difficile à prendre ; le cas Bellegarde n'était pas réglé. Il fallait attendre.

Boswell acheva son tour d'Europe, retourna en Écosse, fit la cour à d'autres héritières, mais ne cessa de penser à Zélide. Ah ! si elle voulait s'adapter, se soumettre, l'admirer, le respecter, quelle compagne délicieuse elle ferait à Auchinleck ! Car, dans le privé, il était « pour la bagatelle » et même pour l'esprit mais, en public, il fallait de la *retenue*. Il pensa tomber de surprise quand il apprit, à la fin de l'année 1766, que Zélide était à Londres depuis trois mois et ne lui avait pas donné signe de vie. « C'est une étrange créature ! Sir John Pringle, son médecin, a écrit à mon père : *Elle a trop de vivacité ; elle parle de votre fils sans plus de ressentiment que d'attachement...* [3] »

1. Lettre de Belle de Zuylen à Boswell, 25 mai 1765. (*Correspondance*, page 341.)
2. Lettre de Boswell à M. de Tuyll de Zuylen, 16 janvier 1766. (*Correspondance*, page 346.)
3. Cf. Geoffrey SCOTT, *le Portrait de Zélide*, page 51.

Tant d'indifférence était blessante et James se crut un instant délivré du souvenir de Zélide, mais cette vieille flamme ne voulait pas s'éteindre. Quand il apprit que Belle travaillait à traduire en français son ouvrage sur la Corse, ses espoirs flambèrent à nouveau : « Savez-vous que ma charmante Hollandaise et moi avons renoué notre correspondance? Et sur mon âme, Temple, il faut que je l'aie! Elle est si sensible, si accomplie, me connaît si bien et m'aime tant... [1] » Mais Lord Auchinleck, informé, se montra tout à fait hostile à cette étrangère écervelée et le Révérend William Temple, ami et conseiller de James, désapprouva le choix d'une personne infidèle, dans tous les sens de ce mot redoutable. Boswell, passant outre à tant de sages avis, renouvela ses offres de mariage. Ce fut Zélide elle-même qui, par une lettre, brutale comme un seau d'eau froide, éteignit les derniers reflets de cette passion.

Boswell à Temple : « Ah! mon ami!... Je vous ai dit quelle sorte de lettre je lui avais écrite. Elle était franche, honnête, consciencieuse. Je lui faisais part de nombreuses difficultés. Je lui disais mes craintes, engendrées par son impiété et sa légèreté, mais en même temps mon admiration et mon espoir de la voir changer pour le mieux. Comment m'a-t-elle répondu? Lisez sa lettre. Est-ce qu'aucune actrice, au théâtre, pourrait attaquer avec plus de — quel est le mot? Pas *furie*, quelque chose de moins fort. Mais un éclair qui brille si vivement peut brûler. Et n'est-ce pas ce que fait son esprit? N'est-elle pas une mégère, ou ne le deviendra-t-elle pas vers quarante ans? Et elle en a maintenant près de trente... Hélas! Temple, tu avais raison... [2] »

Qu'avait-elle donc écrit? Probablement quelques vérités indigérables pour un homme aussi sûr de soi. Et puis il y avait eu conflit entre auteur et traductrice, à propos de passages qu'elle voulait supprimer et que l'impatience française, disait-elle, eût trouvés cruellement prolixes. *Belle de Zuylen à Constant d'Hermenches, 2 juin* 1768 : « L'auteur, bien qu'il eût à ce moment *presque* décidé de m'épouser (si j'y consentais), n'était pas disposé à sacrifier à mon goût une seule syllabe de son texte. Je lui ai écrit que j'étais déterminée à ne l'épouser jamais et j'ai abandonné la traduction... [3] » Et c'est ainsi que James Boswell, par amour de ses phrases, perdit la seule femme qu'il eût vraiment aimée.

De ce jour, tout fut fini entre l'Écossais et la Hollandaise. Boswell se persuada aisément que c'était lui qui, par solidité de principes, avait rompu. Il épousa, en 1769, sa propre cousine, Margaret Montgomery, qui fut pour lui une femme indulgente, féconde, ennuyeuse, bref parfaite. Deux ans plus tard, l'imprévisible Zélide offrit sa main à l'ancien précepteur de ses frères, M. de Charrière. Ce petit gentilhomme vaudois, qui

1. Lettre de Boswell à Temple, 24 mars 1768. (*Correspondance*, pages 372-373.)
2. Lettre de Boswell à Temple, 14 mai 1768. (*Correspondance*, page 374.)
3. Lettre de Belle de Zuylen à Constant d'Hermenches, 2 juin 1768, publiée par Philippe Godet, en 1909.

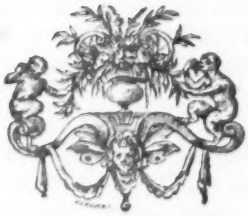
avait l'esprit de famille, hébergeait dans sa maison de campagne, voisine de Neuchâtel (Le Colombier), deux sœurs, vieilles filles, et leur père, tombé en enfance. L'éblouissante Zélide vint s'ajouter au groupe et, tout de suite, le regretta.

Elle tourmenta Charrière « pour lui imprimer un mouvement égal au sien » ; il l'autorisa à passer l'hiver à Genève. La suite de l'histoire nous est contée par un deuxième Constant, neveu du précédent, et qui était Benjamin lui-même, dans *le Cahier Rouge :* « Un homme beaucoup plus jeune qu'elle, d'un esprit médiocre mais d'une belle figure lui avait inspiré un goût très vif. Je n'ai jamais su tous les détails de cette passion, mais ce qu'elle m'en a dit... a suffi pour m'apprendre qu'elle en avait été fort agitée et fort malheureuse ; que le mécontentement de son mari avait troublé l'intérieur de sa vie ; et qu'enfin le jeune homme, qui en était l'objet, l'ayant abandonnée pour une autre femme qu'il a épousée, elle avait passé quelque temps dans le plus affreux désespoir... [1] » De cette liaison manquée, madame de Charrière tira un roman excellent, *Caliste*, qui fut loué par Sainte-Beuve.

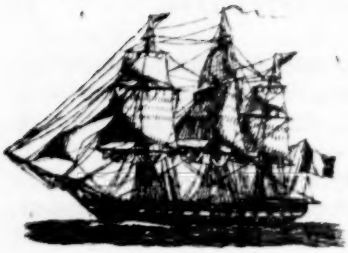
Benjamin Constant, dégingandé, myope, rouquin, avait vingt-sept ans de moins que Belle, mais elle l'aima dès le premier regard. Elle ne pouvait résister au charme Constant ; madame de Charrière, pour un seul, redevint Zélide. Elle allait le perdre deux fois, car il épousa Wilhelmine von Cramen, puis, en 1794, rencontra madame de Staël. Le XIXe siècle alors l'emporta sur le XVIIIe et la passion sur l'esprit.

Quant à la belle *Veuve*, elle était morte après s'être deux fois remariée. Dès avril 1767, elle avait épousé « un sot ridicule et despotique », le marquis du Chasteler ; en troisièmes noces, elle était devenue comtesse von Schlitz. Ainsi finit la comédie hollandaise de James Boswell.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.



1. Benjamin CONSTANT, *le Cahier Rouge* et *Journal intime*, présentés par Jean Mistler, page 16. (Monaco, Editions du Rocher, 1945.)



LES MUTINS DU *FŒDERIS ARCA*

par Jacques Perret

I

En mai 1864 il y avait dans le port de Cette un trois-mâts nantais qui portait un nom rare et édifiant : *Fœderis Arca*. C'était l'Arche d'Alliance, la nef mystique, la communion des fidèles, le refuge des pêcheurs, quelque chose enfin d'angélique et de rassurant. Comme l'a dit un chroniqueur du temps, la Providence ne devait pas ratifier cette invocation. Un mois plus tard en effet, la mer étant belle et le ciel sans nuages, le navire taché de sang, disparaissait dans l'Atlantique.

⁂

Transmis par l'armateur un ordre était venu de Paris requérant le capitaine du *Fœderis Arca* de prendre un chargement de vins et spiritueux à destination de La Vera Cruz. C'était l'époque où le génie politique de Napoléon III, vivement encouragé par l'ambition de quelques financiers marrons, venait d'embarquer la France dans l'aventure mexicaine. Comme le disait avec une admirable clairvoyance le ministre Rouher, cette entreprise était « la grande pensée du règne ». Les choses avaient commencé plutôt mal et déjà plusieurs milliers de zouaves étaient morts là-bas, clairon sonnant et baïonnette au canon, sans pouvoir expliquer aux Mexicains les belles raisons de l'Empereur qui voulait acclimater sous les tropiques les bienfaits de l'empire libéral. Quand on est la proie des chimères et le jouet des fricoteurs interlopes, on ne chicane pas à un zouave près et les beaux bataillons débarqués clique en tête, continuaient à fondre au soleil mexicain dans les ravins à coupe-gorge et le vomi noir de la fièvre jaune.

⁂

— Cela me contrarie énormément, dit le capitaine de sa voix grave et douce : je n'ai jamais appareillé dans des conditions aussi mauvaises. On n'improvise pas des voyages comme ça, au pied levé. C'est une mauvaise plaisanterie.

Dans le bureau du courtier maritime, le capitaine était assis, un peu raide, au bord d'un canapé avachi. Il n'avait pas tout à fait soixante ans, mais il naviguait depuis l'enfance et quarante-cinq ans de fatigue et d'in-

sécurité commençaient à lui donner les apparences d'un vieil homme. Vieil homme bien droit, un rien solennel, avec un air d'ennui dans ses yeux bleus, mouillés et bordés de rouge. Un peu de candeur aussi dans sa bouche entr'ouverte. Des cheveux longs et rares coiffaient avec économie son crâne qui restait blafard jusqu'au niveau habituel de la casquette. Le reste du visage était rouge brique, finement ridé jusqu'aux oreilles et sur la nuque. L'ensemble ne faisait pas excessivement énergique, mais il avait de la mâchoire et son bas de la figure déjà lourd s'alourdissait de favoris grisonnants taillés avec soin pour laisser à nu toute la rondeur d'un petit menton dur. Son vêtement était moitié redingote et moitié veston, de couleur sombre, boutonné près du col au premier bouton de cuivre. Il tenait sur ses genoux un chapeau melon de forme assez haute.

— Vous me contrariez énormément, reprit-il.

— Prenez-vous en aux autorités supérieures, ce n'est pas moi qui vous presse, dit le courtier en agitant une liasse de papiers au-dessus de la table, vous avez lu ? L'armateur, le marchand de vin de l'intendance, le Gouvernement, Paris, tout le monde est pressé. Immédiatement et sans délai, disent-ils, je ne cherche pas à comprendre et n'y peux rien si le Mexique a soif.

Le capitaine haussa les épaules :

— Je n'ai pas d'équipage. Demain je bouclais mon coffre et je partais pour Nantes. Ça encore, tant pis, naviguer est mon état, mais je n'aime pas naviguer sans équipage.

— Un équipage ? C'est l'affaire d'une soirée, vous le savez aussi bien que moi. Un cigare ?

Le capitaine esquissa un geste qu'il termina gauchement par un grattage d'oreille. En principe M. Richebourg acceptait tous les cigares, mais celui-ci n'était pas présenté avec un désintéressement vraiment cordial et il s'ajoutait bêtement à une réflexion stupide.

— En une soirée ? dit-il, vous en avez de bonnes, je ne trouverai rien de sérieux ici en une soirée, ni même en deux.

— Admettons. Et puis après ? Il n'est pas stipulé non plus que vous ayez à embarquer un équipage sérieux, fit observer le courtier avec un sourire niais. S'il fallait toujours naviguer avec des équipages triés sur le volet, mon épicier serait capitaine au long cours.

— Je vous serais obligé de parler décemment, dit le capitaine d'une voix qui, effectivement, laissait peu de marge à la plaisanterie.

Le courtier referma doucement sa boîte à cigares, ôta ses lunettes et se mit à en essuyer les verres, lentement, avec un bout de chemise qu'il avait tiré de son pantalon :

— Je n'ai pas l'habitude de plaisanter avec les affaires de l'État, dit-il en promenant son regard myope, insaisissable, autour du capitaine. Je vous rappelle qu'il ne s'agit pas d'un négoce quelconque, ni d'un contrat qu'on puisse discuter à loisir, ni même d'une vulgaire commande de

pinard à soldats comme en passe l'État pour les garnisons d'Algérie. Non, l'affaire qui vous est confiée se rattache étroitement à la guerre du Mexique, laquelle ne s'accommode pas du train-train routinier des fournitures de guerre banales. Et vous n'ignorez pas mon cher capitaine, continua-t-il en accrochant les pouces dans les entournures de son gilet de piqué blanc à pois jaunes, vous n'ignorez pas que cette expédition, décidée par l'Empereur en accord avec les Chambres, est une entreprise...

— Je sais.

Habituellement dédaigneux de politique, peu tourné vers les histoires de militaires et à peine ému par Solférino, le capitaine Richebourg avait néanmoins quelque raison de s'intéresser à la guerre du Mexique. Son filleul, qui lui tenait lieu de garçon, était parti dans les zouaves du corps expéditionnaire et les zouaves dont il se moquait naguère comme de barbus facétieux, lui inspiraient aujourd'hui de l'indulgence et même un commencement de sympathie depuis qu'il en avait vu un régiment massé sur le pont de l'*Amphitrite* pour appareiller en fanfare par une bonne brise de nordet qui rabattait les escarbilles dans la grand'voile et les glands de chéchia dans les visages poilus.

— Pratiquement, dit enfin le courtier, il s'agit d'une réquisition doublée d'un ordre de mission.

— Pratiquement, répondit le capitaine, je n'ai pas d'équipage.

— L'Empereur s'est bien chargé de trouver les régiments, vous pouvez trouver un équipage.

M. Richebourg ayant froncé les sourcils parut étudier avec soin l'idiotie de cet argument, puis il saisit son melon à deux mains et se leva en disant que la conversation n'avait plus d'intérêt pour lui. Alors, brusquement, le courtier remit ses lunettes et lança bout à bout d'une voix sévère quelques aphorismes sur la nécessité qui fait loi, le devoir à tous les échelons, l'heure qui n'était pas aux tergiversations pusillanimes, et les maçons au pied du mur et à la guerre comme à la guerre.

Le capitaine haussa les épaules. Tourné vers le spectacle du port le visage avait repris l'expression distraite et rêveuse qui lui était habituelle et pouvait aussi bien trahir le flottement de son âme que dissimuler une vigilance aiguë. Tandis qu'il cherchait des yeux son bateau, l'image du filleul se précisa en lui sous les apparences d'un zouave écrasé par le barda, le front suant sous la chéchia de travers et les lèvres séchées par la soif. L'eau des puits est suspecte. Les officiers conseillent de la couper de vin rouge. Même pas une bouteille chez la cantinière pour fêter l'escarmouche. Et là, sur le quai, roulaient des tonneaux que le capitaine suivait des yeux, machinalement. Ils vont se ranger le long du bassin Vauban où sont les navires de commerce, caboteurs pour la plupart, et parmi lesquels, seul de son espèce long-courrière, le *Fœderis Arca* se fait aisément reconnaître. Il est amarré entre une grosse tartane de sel et un vieux brick espagnol qu'il domine de sa mâture à moitié repeinte. Pendant le voyage de retour le mauvais temps avait arrêté les travaux de

propreté. C'est humiliant de repartir ainsi bariolé : mâts de perroquet au blanc de céruse et vergues hautes immaculées avec fusées vert amande, et bas-mâts encore sales. Un drôle d'effet. Les gens du métier n'ignorent pas qu'on repeint de haut en bas, mais, comme ça, au premier coup d'œil on dirait une pourriture venant des racines et qui bientôt va gagner les rameaux encore vifs. Cette insinuation de métaphore végétative ne troubla pas longtemps le capitaine qui avait l'imagination courte et bientôt rappelée à l'ordre. Il savait que le bateau était bon. Si les manœuvres avaient du mou et les enfléchures un petit air de laisser-aller il savait qu'en les ridant même à bloc rien ne péterait. La coque aussi était saine, raclée depuis peu. Petit trois-mâts mais vaillant. A Nantes il ne faisait guère impression au milieu des grands cap-horniers de trois mille tonneaux, mais il faut avouer qu'ici à l'échelle du petit port et des tartanes il avait l'air de quelqu'un.

— Cette question d'équipage me contrarie beaucoup, répéta le capitaine, de sa voix grave et douce, comme s'il abordait le sujet pour la première fois. Puis il quitta la fenêtre pour se diriger lentement vers la porte. Je ne puis faire avec moins de douze hommes et...

— Vous en trouverez vingt si vous voulez, avant minuit, et cinquante avant l'aube.

Aux oreilles de M. Richebourg l'accent méridional aggravait beaucoup l'outrecuidance de ces paroles. Il haussa les épaules :

— Quand je dis douze hommes, je dis douze matelots utilisables sur un long-courrier. Je répète qu'ici je ne trouverai rien de satisfaisant.

— Ah! naturellement! bien sûr! fit le courtier d'une voix gonflée d'évidence, oui bien sûr, mon cher capitaine, je ne vais pas vous garantir douze matelots nantais retour des Indes et présentés par leurs parents. Nous ne tenons pas ce genre de trésor et pour une fois il faudra vous contenter de nos vilains mokos, de nos Parisiens de Catalogne et autres petits Méridionaux bons à rien.

— Je n'ai jamais dit qu'ils fussent bons à rien, dit le capitaine en mettant son chapeau. Mais je dis qu'à un long-courrier il faut des matelots long-courriers, c'est tout.

La canne sous le bras, M. Richebourg descendit l'escalier, sans hâte, faisant résonner la cage du craquement de ses bottines. Il traversa le bureau des secrétaires en soulevant son chapeau et comme il mettait un pied dans la rue, le courtier lui cria par la fenêtre :

— Alors? Conclusion?

— Faites envoyer vos tonneaux sur le quai, dit le capitaine en levant sa canne en direction du *Fœderis Arca*.

***

« Voilà une affaire qui sent un peu la combine et le margoulin » se dit M. Richebourg. Le soleil était vif, la foule était gaie, loquace, remuante,

et le marché aux poissons étincelait dans l'ombre des parasols. Humant un bon coup le capitaine apprécia l'odeur et la jugea un peu fadasse, comparée au solide parfum de marée nantaise qui vous décrasse les bronches quand on va prendre son petit café-rhum du matin sur le quai de la Fosse. Il obliqua sur la droite et tout en se dirigeant vers la terrasse du Cruchon-d'Or où il avait rendez-vous avec son second, il se mit à observer les passants d'un œil plus attentif que d'habitude, en particulier les groupes de matelots en vadrouille qu'il essayait honnêtement de se représenter dans la mâture du *Fœderis Arca*. Le soleil était chaud. Hier encore la question se posait de l'acquisition d'un chapeau de paille car le dernier panama du capitaine avait été capturé par les filles, à Montevideo, alors que, par mégarde, il s'engageait dans la rue Putassierra. Dans sa chambre, à bord, il avait bien d'autres chapeaux de paille, mais d'un genre excessivement exotique pour un capitaine en relâche dans le golfe du Lion. Il décida de surseoir à l'achat d'un panama de ville jusqu'à l'arrivée à La Vera Cruz où les pailles sont de qualité incomparable. Il comptait bien appareiller en effet. La pensée du filleul zouave dont il allait se rapprocher compensait un peu ses tracas, mais il est probable que la décision du capitaine Richebourg n'était pas à la merci de cette petite conjoncture sentimentale. Le métier était en lui et plus il approchait de la retraite plus le métier lui tenait au corps.

***

Le second du *Fœderis Arca*, âgé de vingt-deux ans et lui aussi natif de Nantes s'appelait Aubert : un mètre quatre-vingt-cinq de haut, quatre-vingt-deux kilos, un mètre cinq de tour de poitrine. Collier de barbe légère, nez court, œil limpide et rond, colosse blondin, sympathique malabar. Il était de ceux qui prennent un fer à cheval pour le tordre à l'envers comme une épingle à cheveux, qui veillent trois nuits à la cape, savent lamper une pinte de n'importe quoi sans dire ouf et broyer un biscuit de mer en trois coups de dents comme une gaufrette. C'est dire qu'il avait une riche nature, que sa bonne humeur avait du répondant, et c'est pourquoi il ne prenait pas en drame cette question d'équipage dont le capitaine lui avait parlé. C'était même une occasion de se remuer un peu, le genre de travail ne lui déplaisait pas, il avait obtenu de l'assumer.

La casquette sur la nuque et sifflant un air de polka, il longeait le bassin des tartanes en songeant que les choses allaient s'arranger, comme toujours. Bien sûr, il n'avait guère espoir de trouver ici d'autres matelots que laissés pour compte des navires en escales, fainéants, salopards ou éclopés, mais je précise encore qu'Aubert assommait un jeune bœuf à coups de poing, gueulait plus fort que la corne de brume, sifflait d'une lampée son litron de rouge pour en croquer le goulot comme une pastille de menthe et voyait la vierge Marie lui sourire dans les ciels de tempête, toutes choses qui inclinent à la confiance.

De ce pas Aubert allait tout simplement s'enquérir du marchand d'hommes. Il avait promis au capitaine un équipage avant l'aube et M. Richebourg lui avait conseillé prudence et souhaité bonne chance en se tirant un poil de favori. Le mieux à faire, en ces circonstances et à cette époque, était bien de s'adresser au marchand d'hommes.

On avait justement signalé à Aubert qu'un nommé Gastambide, surnommé La Guimauve, pouvait peut-être, en raclant le fond de sa clientèle, trouver quelques matelots tant soit peu long-courriers et plus ou moins volontaires pour un voyage à La Vera Cruz.

Comme il s'arrêtait pour bourrer sa pipe à l'abri du vent, le second remarqua près de lui un gamin guenilleux qui charbonnait sur le mur un curieux profil, principalement composé d'un bicorne et d'une barbe sans fin.

— Tu vas en faire jusqu'au trottoir de la barbe?

Le gamin leva la tête, grimaçant au soleil pour dévisager l'homme qui lui parlait de si haut.

— C'est le portrait de qui? demanda le second.

— Le brigadier de la douane.

— Il a une barbe comme ça?

— Non, n'a pas de barbe.

— Alors?

— Ça le fera bisquer.

— Avec cette barbe-là il ne se reconnaîtra pas, sacré farceur.

— Justement, je veux pas qu'y se reconnaisse.

Flairant un dialogue sans issue, Aubert passa outre et demanda si le gamin connaissait le café de M. Gastambide, surnommé La Guimauve.

— Oui, m'sieur, c'est d'abord à gauche fit le gosse en levant le bras vers sa droite, et puis on tourne au boulanger, forcément, et ensuite c'est derrière le renfoncement, juste en face.

— Tu veux me conduire?

Le gamin prit le temps d'ajuster une pipe dans la barbe du douanier puis serra son bout de charbon dans la poche et emboîta le pas.

— Tu ne vas pas à l'école? demanda le second.

— Tout de même! fit le gamin en levant les épaules à la pénible évocation de ces lointains souvenirs puis, brusquement :

— Je vous connais, dit-il, vous êtes du *Frédéric Arca*.

— Si tu allais à l'école tu saurais lire le nom des bateaux. C'est *Fœderis Arca*.

— C'est ce que je disais. Paraît que vous allez partir?

— On va essayer.

— Vous avez un mousse?

Le petit gars avançait, mains dans les poches, roulant un peu les épaules et il parlait en homme qui s'intéresse au mouvement du port.

— Pas de mousse et pas de matelots, mais il faut pas se plaindre,

il y a un bateau. Et le second se mit à rire, largement, bouche fendue jusqu'aux oreilles, trente-deux dents qui brillaient comme dents de lait. Entre le grand et le petit, la différence d'âge se fit mince, tout d'un coup.

— Si ça peut vous arranger, moi je peux être mousse.

— Tu as navigué?

— Par ci, par là, des tournées de pêche et deux fois jusqu'à Majorque.

— Oui, mais nous, on va au Mexique.

— Y a pas plus loin que le Mexique?

— Eh si, ça peut se trouver.

— Alors c'est pas si loin.

— Tout de même par rapport à Majorque, c'est loin.

— Les rapports ça m'est égal. Et la mer, ça va toujours chercher loin, une fois qu'on est dessus.

— Ça ira quand même chercher dans les deux trois mois, peut-être quatre si ça se trouve.

— Pff! c'est pas long! Trois mois c'est pas trois ans.

Le gamin eut un balancement de la tête pour signifier qu'on ne tombait pas tous les jours sur une aussi belle aubaine, une occasion aussi exemplaire de mousse.

— Sacré galopin de moufflet à écoper le jus de réglisse! fit Aubert d'une voix bourrue en lui décochant une bourrade suivie d'une vigoureuse friction dans la tignasse, comme pour lui donner déjà un aperçu du métier. Le gamin encaissa le choc, s'ébroua, ramassa la casquette et dit :

— Voilà : c'est le café à La Guimauve, la boutique marron.

Le second mit deux sous dans la main de son compagnon qui fronça le sourcil :

— Et alors? fit-il comme pour s'enquérir de la signification de cette pièce.

— Ça veut dire : merci-fous-le-camp, sacré mistouflin de pigoulière!

— Bon, dit le gamin, en poussant la porte, on va toujours boire un coup.

***

A la rigueur, en effet, on pouvait dire qu'à Cette le sieur Gastambide surnommé La Guimauve faisait fonction de marchand d'hommes, mais c'était lui donner beaucoup d'importance. Il tenait un méchant bistrot, n'ayant même pas de quoi loger son monde et se bornant à faire crédit par ci par là à quelques matelots en panne qui venaient manger sa tambouille infecte en attendant l'occasion d'embarquer. Du bricolage. Certes il y avait en lui du pendard et un certain goût de l'escroquerie, mais c'était un gagne-petit, un paresseux, un combinard à rien se casser. Disons que le trafic du port ne se prêtait pas à l'épanouissement d'une belle carrière de crapule intelligente et racée, disons également qu'à l'âge de dix-huit ans, novice à bord du *Joseph Bénardel* et frappant une poulie dans le gréement de misaine, le jeune Gastambide était tombé sur le pont.

Deux jambes cassées, des béquilles jusqu'à la fin de ses jours. Pour un cossard de son espèce l'infirmité n'était pas une catastrophe et il s'y était installé avec une remarquable abnégation.

Assis de guingois sur un tabouret, les bajoues blémies par le reflet du zinc, le gros stropiat avait agencé son attirail de verres, pots et flacons de manière à pouvoir servir le client sans quitter son siège ; d'un long bras rallongé par la bouteille il couvrait toute l'étendue du comptoir. Si besoin était il se déplacait de la souillarde au réchaud, sur des points d'appui familiers, à la force des bras ; et s'il le jugeait utile, à l'occasion d'une dispute éclatant au fond de la salle, on le voyait prendre ses béquilles derrière le percolateur, et, en trois coups de balancier, s'amener au cœur du désordre, se caler sur l'épaule de gauche et, raide comme un guignol, brandir son grand bout de bois pour balayer les malotrus. Souvent cassée, la béquille droite avait été renforcée d'une armature de fer.

Comme tous les impotents, La Guimauve éprouvait constamment le besoin de s'informer des activités du monde valide. Les rumeurs du port lui étaient portées à domicile par les habitués de la maison et, de n'importe quel client de passage, fût-il norvégien taciturne ou bec-de-lièvre hollandais, il savait tirer quelque nouvelle, quelque information sur l'âge du capitaine, la mufflée du second, le cours des raisins secs, l'avarie aux pompes, ou la peste en Alexandrie. Tout cela était classé, mûri, tripatouillé dans sa grosse tête molle, et resservi à bon escient. A propos du *Fœderis Arca* il savait tout ce qu'on pouvait savoir ; rien de nouveau n'avait été signalé de plusieurs jours, mais depuis la veille son cas brusquement devenait intéressant.

Précédé de son guide, Aubert fit son entrée en baissant la tête car le linteau était bas. Il demanda un verre de vin et comme le gamin en réclamait du même, le second trancha :

— Un sirop d'orgeat pour le gosse.

— Ici, dit-il, on n'a pas le débit pour. Alors un peu de cassis avec de l'eau ? Ça te va, Bibi ?

— Bibi ! Tu t'appelles Bibi, s'écria le second comme si le mot eût fait crever en lui une poche de gaieté, sacré farceur de Bibi, reprit-il en lui assénant une tape sur l'épaule. Puis se tournant vers le patron il prit son verre et d'une simple gorgée en vida la moitié.

— Je suis le second du *Foederis Arca*, vous connaissez ?

— Je ne l'ai pas vu, vu que je ne sors guère, mais c'est un beau bateau, tout le monde le dit.

— Alors on va partir.

— Vous rappelez l'équipage ?

— Pas le temps. Il va falloir en trouver un ici et alors, si vous connaissez des gars...

— C'est pour aller où ?

— A La Vera Cruz.

— Hé bé! c'est plus pareil, fit La Guimauve en se dandinant lourdement sur son tabouret ; puis il grimaça, hocha la tête, agita les bajoues, gratta le duvet de son crâne et reprit :

— Mon cher monsieur, si vous me disiez : Gastambide fais-moi plaisir, j'ai besoin de monde, deux ou trois garçons pas trop fainéants pour aller aux oursins, ou à la sardine, ou même aller chercher du soufre en Sicile ou faire une tournée vers Barcelone ou Alger, je vous dirais d'accord, j'ai ça sous la main. Mais des matelots pour sortir de la mer, pour aller dans l'océan, pour faire le long-cours comme vous autres, c'est plus pareil. Voyons : un bâtiment comme le *Fœderis Arca*, il vous faudrait une douzaine d'hommes...

— A la rigueur, s'ils n'ont pas les bras cassés.

— Je vous vois déjà un boscot qui ferait l'affaire. Il a débarqué de la *Reine-Marguerite* il y a un mois et demi, il avait les fièvres. Un nommé Lénard... Vous voulez le voir? Tiens — dit-il à une fille qui sirotait un mélécasse sur le comptoir — vas donc le chercher.

— Si vous me trouviez assez de monde pour ce soir, dit Aubert, je pourrais commencer le chargement demain.

— Et ce chargement, qu'est-ce que c'est au juste?

— Du vin.

— Oui. J'ai même entendu dire : du vin et des spiritueux. J'aime mieux vous dire, d'ailleurs, que le vin, ça n'épate personne ici et qu'ils en chargent plus souvent que de la petite bière ou des briques, et pour l'arrimage des fûts, vous n'aurez pas à vous plaindre, ils ont l'habitude.

— C'est déjà ça, dit Aubert. Mais ça ne fait rien, d'ici là je vais essayer de trouver une équipe dans le port pour leur donner la main.

La Guimauve leva les bras, se récriant qu'il ne fallait pas courir plus vite que le vent puis il saisit la bouteille et servit tranquillement sa tournée. Essuyant le goulot d'un coup de pouce, il reprit d'une voix modifiée, un peu argentine, comme celui qui se prépare à élever le débat :

— Alors comme ça, vous allez au Mexique?

— On va tâcher.

— Pour leur satanée expédition probable? Justement il y a Maximilien vous savez? qui vient de partir, j'ai vu ça sur le journal, fit-il en désignant *Le Courrier de l'Hérault* qui traînait au bout du comptoir. Vous arriverez pas longtemps après.

— Connais pas le *Maximilien*

— Hé que si voyons, c'est le Grand-Duc, le préposé, l'Autrichien que l'Empereur envoie là-bas pour être empereur aussi. Il va fonder une annexe.

— Voilà le boscot.

La fille revenait en compagnie d'un homme assez grand, d'allure indolente et traînant savate. C'était Lénard. Il rencontra tout de suite

les yeux d'Aubert et les deux hommes échangèrent un regard très rapide et très attentif comme si chacun voulait se faire immédiatement une idée sur le nouveau personnage qui allait entrer dans sa vie. Une tournée fut servie et le second exposa son affaire en posant des questions sur les états de service du boscot qui répondait d'une voix un peu voilée mais pourtant assez ferme. Il était rasé, sauf un collier de courte barbe qui donnait de l'importance à une mâchoire déjà forte. Une apparence d'énergie, mais le ventre était rentré, un peu lâche, et le pantalon, à peine retenu par les mains enfouies dans les poches, tombait en plis veules sur les espadrilles. Il a les yeux trop près du nez, songeait Aubert tandis que le boscot racontait l'histoire assez confuse de son débarquement et tirait de sa poche quelques papiers crasseux pour établir des références.

— Trois campagnes comme boscot, disait-il, et c'est pas que je tienne à partir, je me trouve bien ici.

La fille suivait la conversation avec impatience, priant Dieu d'envoyer Lénard au diable en lui laissant une petite part sur le boni de La Guimauve. Celui-ci, anxieux de rentrer dans ses débours, intervint alors en termes solennels pour vanter le savoir-faire et la moralité de son client. Aubert jeta un coup d'œil sur les papiers, posa encore une ou deux questions, donna rendez-vous pour le soir.

(*A suivre.*) JACQUES PERRET

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

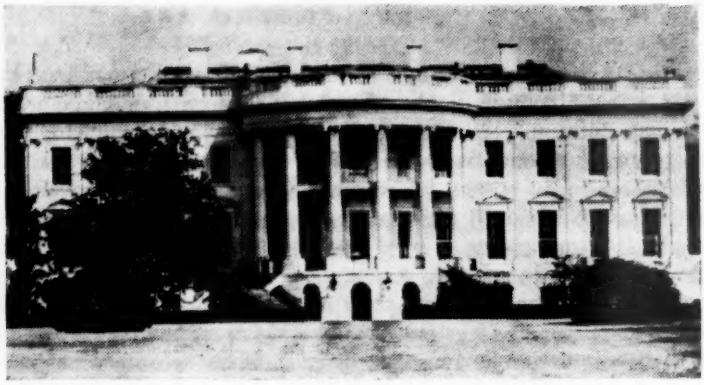
LA CORDE RAIDE

par Arthur KOESTLER

(Traduit de l'anglais par Denise Van Moppès)

A quarante-huit ans et en pleine force, Arthur Koestler publie le premier volume de sa biographie. Son récit débute à Budapest en 1905, nous conduit à Vienne en 1922, en Palestine en 1926, à Paris, à Berlin, et s'arrête — provisoirement — un an avant l'avènement du nazisme, au moment où le futur auteur du *Zéro et de l'Infini* adhère au parti communiste. En soi, l'aventure qu'il nous raconte est passionnante : c'est celle d'un cosmopolite déraciné et polyglotte, issu de ce laboratoire d'Europe Centrale qui vit la destruction financière puis physique de la classe culturelle où il était né. La lucidité et la franchise de l'écrivain nous découvrent en même temps l'arrière plan spirituel des drames politiques et sociaux qui continuent à déchirer l'Europe. Koestler ne nous cache rien de ses propres obsessions, refoulements et névroses. « *De tous les mémorialistes du passé*, écrit-il, *celui dont je me sens le plus proche est, à un certain égard, Rousseau. Toute sa vie fut un effort pour être lui-même... Encore dix ans, et j'espère enfin être moi-même, et rien d'autre.* » Les élans romanesques, la passion de la déraison, l'indignation chronique s'allient chez lui à l'intelligence la plus aiguë. « *L'Art européen se meurt parce qu'il ne peut pas vivre sans vérité, et sa vérité est devenue de l'arsenic* ». Ces mémoires seront sans doute un des documents les plus remarquables de notre temps. P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 39.)



LA POLITIQUE DE YALTA ET M. JOHN FOSTER DULLES

par GABRIEL PUAUX

LE Père Gratry disait des partages de la Pologne : « C'est le péché mortel de l'Europe. » Il songeait à ce péché « qui va à la mort » dont parle l'apôtre Jean, faute accomplie volontairement, en pleine connaissance de la vérité, blasphème contre l'Esprit. Le dépeçage avait été cynique et la proie partagée entre trois majestés chrétiennes. Ressuscitée en 1919, la Pologne devait vingt ans plus tard succomber à nouveau. Après un court moment d'espoir, son sort était en 1945, diplomatiquement et définitivement scellé. De cet arrêt fatal, quels sont les coupables ? Il semble qu'outre-Atlantique, une conscience chrétienne, faisant écho au verdict de l'oratorien, se soit posé la question. On devine que le puritain auquel le général Eisenhower a confié la charge des relations extérieures de la grande République s'est demandé si le cinquième partage de la Pologne, celui de Yalta, ne serait pas, devant l'Histoire, imputé à péché à son pays. Impuissant à réparer sur l'heure le mal, du moins a-t-il voulu désolidariser solennellement la nouvelle équipe républicaine d'une politique qui avait porté des fruits aussi amers. M. John Foster Dulles n'a pas eu de peine sans doute à convaincre « Ike », presbytérien fraîchement baptisé, et ainsi s'élabora une curieuse proposition, sans précédent dans l'histoire diplomatique. Dans le message qu'il adressa au Congrès le 2 février 1953, le Président Eisenhower annonça que son gouvernement ne reconnaîtrait aucun engagement figurant dans des « *accords secrets* » passés avec des gouvernements

— Ci-dessus : la Maison Blanche (*Service photographique de l'Ambassade des U.S.*).

étrangers et « *permettant la mise en esclavage de quelque peuple que ce soit* ». Cette déclaration apparaissait comme un désaveu formel de la politique de Franklin D. Roosevelt. Aussi suscita-t-elle les protestations du parti démocrate. La résolution qui fut transmise au Congrès le 20 février tint compte de cette opposition ; dans l'espoir d'un vote d'unanimité, le texte initial fut remanié, édulcoré, afin que fût émoussée la pointe qui visait le défunt Président. Toute la faute était rejetée sur Joseph Staline, parjure à ses engagements. Ce fut au tour des républicains de manifester leur mécontentement et l'affaire s'enlisa.

Aux yeux des techniciens, la résolution soumise au Congrès était sans valeur pratique. On n'abolit pas le passé d'un trait de plume ; faute d'un tribunal d'appel on ne contraint pas, si ce n'est par la force, un partenaire nanti à rendre gorge, sous prétexte qu'il n'a pas respecté l'esprit d'un contrat. La publication de la résolution n'en a pas moins agi sur l'opinion, comme le souhaitait le secrétaire d'État dans la déclaration qu'il fit à la Commission des Affaires étrangères du Sénat, le 26 février 1953. Elle apporta quelque réconfort à ceux qui, aux États-Unis, sous forme de gouvernements d'émigration, protestent contre l'état d'esclavage des « Démocraties populaires ». Mais surtout le message du Président, au premier moment, éveilla bien des curiosités. Le secret a son prestige ; l'on escomptait des révélations. Mais l'on s'aperçut que les « accords secrets » ne l'étaient plus depuis longtemps. Les engagements pris envers Staline aux dépens de l'allié chinois ont été rendus publics dès mars 1947. Il n'en demeure pas moins plus d'un point d'interrogation autour des conversations de Crimée. Comment et pourquoi l'oncle Joe en est-il sorti vainqueur ? N'y a-t-il pas un mystère de Yalta ?

L'histoire de ces négociations a été écrite par quelques-uns des acteurs [1]. Deux d'entre eux ont déjà quitté ce monde ; Edward R. Stettinius, alors secrétaire d'État, dont le livre est une apologie, une justification, une défense de la mémoire du Président, et Harry Hopkins, ce Père Joseph de la Maison Blanche, dont les notes ont été utilisées par Robert Sherwood. Le livre de James F. Byrnes est l'œuvre d'un honnête homme, écrivain novice, comme il l'avoue lui-même, auquel un talent de sténographe a permis de fixer quelques-uns des étranges dialogues qui se tinrent au Palais de Livadia. Quant aux souvenirs d'Eliott Roosevelt, ils n'apprennent pas grand'chose, si ce n'est que son père appréciait le champagne géorgien et y trouva l'occasion de flatteuses politesses à l'égard de son hôte et de quelques plaisanteries un peu faciles. On toasta beaucoup à Yalta, tantôt dans un style humoristique, tantôt en se laissant

1. Edward STETTINIUS, *Yalta. Roosevelt et les Russes*. Trad. d'Amélie Audiberti. Gallimard.
James F. BYRNES, *Cartes sur Table*. Trad. de P. A. Gruénais. Morgan.
Robert E. SHERWOOD, *Le Mémorial de Roosevelt, d'après les papiers de Harry Hopkins*, trad. de Renée Villoteau. Plon.

aller aux hyperboles d'un mutuel encensement. Ce n'était pas le ton des Congrès de Vienne et de Berlin ou de la Conférence de la Paix de 1919.

De l'ensemble de ces récits se dégage une impression déconcertante, à la fois tragique, et par instants, presque bouffonne. Yalta, c'est un drame shakespearien, d'une pathétique grandeur auquel le recul du temps donne une saveur d'ironie. Comme toile de fond, une apocalypse de sang, de sueur et de larmes ; comme enjeu, l'avenir de la civilisation ; comme épilogue, un meurtre, celui des libertés polonaises, prélude de l'asservissement de la moitié de l'Europe. Trois protagonistes : un mourant qui s'illusionne et croit encore aux radars de sa matière grise, au magnétisme de son sourire, un Premier britannique, arcbouté dans l'effort qui entend que les sacrifices de son pays paient, mais qui le sent presque à bout de souffle, et, en face d'eux, un tyran asiatique aux yeux de velours brun, fort à l'aise dans un jeu complexe où il sait allier finesse, cordialité, cynisme et brutalité, tantôt conciliant, tantôt moqueur, tantôt impérieux et donnant, chemin faisant, des leçons de réalisme à ses interlocuteurs [1]. Les comparses, conseillers, confidents, utilités, composent un brillant état-major civil et militaire. L'élégance d'Anthony Eden, voisine avec la fixité opiniâtre de Viachoslav Molotov et le consciencieux pragmatisme d'Edward Stettinius. Les rôles sont ingénieusement distribués ; il n'y manque même pas celui du « vilain », que tient l'énigmatique Alger Hiss, directeur du bureau des Affaires politiques spéciales au Département d'État, dont on apprendra plus tard qu'il était en liaison aux États-Unis, avec le parti communiste [2].

Azraël enveloppait déjà de ses ailes le Président Roosevelt, quand celui-ci, à l'aube du 23 janvier 1945, s'embarqua sur le croiseur *Quincy*, alors qu'il venait d'être réélu pour la quatrième fois. Ni lui, ni son entourage immédiat n'en eurent le pressentiment. Un énergique optimisme était de commande autour de celui qui, grand infirme, avait surmonté son infirmité, à force de volonté et de foi en la vie.

James Byrnes n'en note pas moins qu'il a été durant la traversée inquiet de l'aspect physique du Président ; on lui répondit : « sinusite ». Une sorte de somnolence l'engourdissait. Sur le *Quincy*, il dormait dix heures et s'étonnait de ne pas être rassasié de sommeil. Il demeura la

1. Lorsqu'il fut question de la procédure de l'O.N.U., Winston Churchill déclara qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que l'Egypte, si elle en avait envie, porte devant l'Assemblée la question de Suez, puisqu'il était assuré, grâce au droit de veto, qu'aucune décision ne serait prise contre son gré. Staline lui fit remarquer que l'Egypte ne se contenterait pas de demander que le Canal lui soit restitué ; elle exigerait une décision. « Il s'agit, dit-il, de quelque chose de beaucoup plus sérieux que la simple expression d'une opinion. »

2. Alger Hiss qui avait nié ses relations avec le parti communiste, a été condamné le 22 janvier 1950 à cinq ans de prison, mais laissé en liberté sous caution. Le verdict du jury avait été unanime. Lord Jowitt, ancien lord chancelier travailliste, a critiqué la procédure suivie, mais a reconnu des contradictions troublantes dans l'attitude de l'accusé.

plupart du temps dans sa cabine et laissa, sans les lire, dans leurs reliures de cuir, les notes et rapports du Département d'État. La faculté de travail était déjà atteinte. William Bullit qui, à vrai dire, n'était pas du voyage et en qui le journaliste a toujours survécu auprès de l'ambassadeur, force peut-être un peu la note en écrivant (*Life*, 6 septembre 1948) : « *Rien ne lui restait de la vigueur physique et mentale qui avait été la sienne ; il éprouvait fréquemment de la difficulté à exposer ses idées et plus encore à les exprimer d'une façon suivie.* » Edward Stettinius, par respect pour son chef, n'en fait point un tel portrait, mais il reconnaît que Franklin D.-Roosevelt avait perdu dans la discussion sa vivacité énergique (« *A aucun moment il ne s'échauffe* ») et qu'il se complaisait à jouer quelque peu passivement un rôle d'arbitre entre Staline et Winston Churchill. Harry Hopkins était obligé fréquemment de lui passer de petites notes pour le rappeler à la question.

Chez le Premier Ministre de Sa Majesté, dynamisme et humour sont intacts. On le voit apparaître, lorsque le *Quincy* entre dans le port bastionné de La Valette. Coiffé d'une casquette marine, il est sur le pont du *Sirius* et agite la main en signe de bienvenue. Sur ce rocher de Malte, imprenable forteresse au cœur de la Méditerranée, il incarne l'indomptable ténacité britannique. Il fume toujours, et jamais jusqu'au bout, ses cigares de huit pouces ; il garde son mépris d'aristocrate de la vieille Europe pour cette Russie eurasiatique et ces tristes rivages de Tauride, « *un pays*, dit-il, *où ne prospèrent que les poux et le typhus* ». Un Potemkine communiste s'est efforcé de planter un décor, en utilisant les débris des splendeurs tsaristes, mais James Byrnes note l'absence de certaines de « *ces commodités auxquelles les heureux Américains sont habitués* ». Auprès du terrain d'atterrissage, dont la neige a été balayée par des corvées à l'échelle du règne des Pharaons, ont été dressées des tentes, abritant des tables surchargées de zakouskis. Les samovars chantent ; les flacons de vodka se vident. Sur cent vingt kilomètres jusqu'à Yalta, des soldats, dont beaucoup sont des femmes, font la haie. C'est l'accueil grossièrement somptueux et spectaculaire d'un chef de tribus barbares. Pourquoi ces grands personnages d'Occident sont-ils venus jusqu'à lui ?

***

Il nous semble aujourd'hui qu'en janvier 1945, la guerre devait être considérée comme bien près d'être gagnée ; tel n'était pas alors l'état d'esprit des meneurs du jeu. Britanniques, Américains et Français bordaient le Rhin mais ne l'avaient pas encore franchi. Le maréchal von Runstedt avait lancé cette offensive des Ardennes, dont on n'a pu dire que plus tard qu'elle était celle du désespoir. Il y avait encore des armées allemandes intactes. Les V2 sillonnaient le ciel de l'Angleterre. On savait les Allemands à la recherche de l'énergie atomique. Les proclamations rageuses d'Adolf Hitler ne révélaient aucun signe de dépression et

paraissaient animées d'une foi messianique. Une arme secrète n'allait-elle pas en dernière heure renverser la situation?

En Asie, la Grande-Bretagne n'avait pu réparer ses désastres initiaux. Les Japonais tenaient Hong-Kong, Singapour et l'Indochine. Les Américains étaient engagés contre eux dans une lutte où ils n'avaient encore marqué aucun succès décisif, et dont on se demandait si elle ne durerait pas plusieurs années. On faisait le plus large crédit aux avions-suicide et à l'honneur militaire du Samouraï.

États-Unis et Grande-Bretagne se trouvaient ainsi engagés dans une immense entreprise exigeant de leur part une victoire totale. Or, si les forces productives de l'Amérique demeuraient en ascension, l'Angleterre avait été durement martelée par les bombardements aériens, par les V1 et les V2, soumise au plus austère régime de restrictions et saignée par son effort financier [1]. Elle se raidissait dans sa magnifique résistance, mais, sans l'appui des États-Unis aurait-elle pu encore tenir? Eliott Roosevelt écrit qu'à Yalta, son père « *dominait Churchill plus complètement* ».

La position du maréchal Staline était singulièrement plus forte. Non seulement la Sainte Russie avait été libérée, mais le flot de ses armées déferlait au-delà de ses frontières. La Roumanie était occupée. La Yougoslavie apparaissait comme un docile satellite. Le hérisson de Budapest était encerclé. La Pologne tout entière était submergée. Les armées russes approchaient de Francfort-sur-l'Oder. Un gouvernement communiste avait été installé à Lublin. Staline tenait ainsi en mains un butin tel qu'il était paré pour des tractations avec l'Allemand si celui-ci paraissait l'emporter, et se trouvait en même temps en mesure d'imposer sa volonté à ses alliés d'Occident. Il n'était, dans l'immédiat, demandeur que pour son ravitaillement, lié à l'application du Prêt-Bail. Quant à l'avenir, il s'agissait pour lui d'obtenir dans les réparations la part du lion, la remise en état du potentiel industriel de la Russie exigeant un effort inimaginable dans un pays sans réserves de capitaux.

Par respect humain et sans doute pour ne pas aggraver la tension Ouest-Est, les Occidentaux n'ont jamais fait allusion ouvertement à l'éventualité d'une paix séparée de la Russie avec l'Allemagne. Franklin D.-Roosevelt ne paraît pas avoir douté du partenaire russe. Mais le souvenir de Brest-Litovsk n'a-t-il pas parfois hanté l'esprit de Winston Churchill? Les relations entre Slaves et Germains ont toujours été caractérisées, même avant Hitler et Staline, par un tel mélange de réalisme cynique, de méfiance et de fourberie, que l'hypothèse d'un soudain rapprochement entre les complices de 1939 ne pouvait être exclue.

1. Le 1er septembre 1944, John G. Winant, ambassadeur des Etats-Unis à Londres écrit à Hopkins : « *La Grande-Bretagne combat depuis cinq ans ; elle est au bout de son rouleau en ce qui concerne le matériel humain. Les hommes sont mobilisés de seize à soixante-cinq ans et les femmes de dix-huit à cinquante...* » Dans une lettre de Lord Beaverbrook à Hopkins (octobre 1944) on lit : « *Pour la première fois, les Anglais ne sont pas absolument sûrs d'eux-mêmes...* »

Ainsi s'explique le voyage des pèlerins de Yalta. Il s'agit d'affermir la Russie dans l'alliance et d'obtenir d'elle qu'elle s'associe aux opérations d'Asie en déclarant la guerre au Japon. Joseph Staline, à Téhéran, avait promis qu'après l'ouverture d'un second front en Europe, les armées russes entreraient en action en Extrême-Orient. Les chefs militaires américains exerçaient depuis plusieurs mois une pression de plus en plus instante sur le Président pour qu'il obtienne l'exécution de cet engagement. Leurs rapports faisaient entrevoir une guerre asiatique, longue, coûteuse et difficile. A la vérité, le Pentagone était à cet égard divisé, comme l'a révélé l'amiral Ellis M. Zacharias, qui dirigeait le département maritime de l'Intelligence Service. (*The Inside Story of Yalta, U.S. World*, janvier 1949.) Une tendance optimiste, celle de certains experts de cette section, qui estimait le Japon usé par l'effort, prêt à s'effondrer, s'opposait à une vue pessimiste, celle des grands chefs qui furent appelés à accompagner le Président à Yalta, le général Georges C. Marshall, chef d'état-major de l'armée, et l'amiral Ernest J. King, commandant en chef de la marine.

L'intervention de la Russie en Extrême-Orient apparaît ainsi comme l'objectif principal du voyage. L'affirmation de la solidarité des Alliés en sera le corollaire. Personnellement Franklin D. Roosevelt est en outre mû par le désir de mettre au point cette organisation des Nations unies dans laquelle il place toute sa confiance, comme jadis Woodrow Wilson dans la Société des Nations. Il se plaît à y voir sa contribution au bonheur universel. Quant à Winston Churchill, il est surtout préoccupé de l'avance des armées soviétiques en Pologne et dans les Balkans, et il tient à affirmer son droit de participer à cette conférence qu'il compare à « *un club très fermé dont la taxe d'entrée représente au moins cinq millions de soldats ou leur équivalent* ».

Selon Hopkins, le Président songeait depuis septembre 1944 à une nouvelle entrevue avec Staline, mais il attendit sa quatrième réélection. Dès le succès acquis, Hopkins suggéra à l'ambassadeur de l'U.R.S.S. Gromyko de tenir une conférence en Crimée, Staline proposa Yalta. Franklin D. Roosevelt accepta malgré son médecin et son entourage. Son goût de l'aventure, dit Hopkins, l'incitait toujours à se rendre dans des pays inconnus. Winston Churchill, qui eût en hiver préféré un climat plus chaud, se résigna.

Harry Hopkins, manager occulte de l'expédition, avait, dès 1942, prévu l'avenir de la Russie ; dans une note destinée au Président, il écrivait que si les alliés devaient être vainqueurs, la Russie deviendrait une des plus puissantes nations du monde, dont il faudrait rechercher l'amitié. Aventurier de l'intelligence, libre de toute gênante attache sociale, apôtre du *New Deal*, il n'éprouvait pas à l'égard du communisme les sentiments d'aversion de l'Américain moyen. Sans doute ses préférences sont-elles toujours allées aux régimes où prévaut la liberté ; mais jusqu'à sa mort, il ne paraît pas avoir été conscient des restrictions que celle-ci

subit en Soviétie. Le 1er août 1945, il écrivait : « *L'Union soviétique se compose de cent quatre-vingts millions de citoyens laborieux et fiers.* » Le mot citoyen surprend sous la plume d'un homme aussi intelligent et averti. Cette illusion explique pour une large part le climat d'entière confiance à l'égard de la Russie, que le rayonnement de Hopkins fit prévaloir dans la délégation américaine.

***

La conférence de Yalta comporte cinq négociations distinctes dont quatre eurent un certain caractère de publicité, se déroulant dans la salle de bal de l'ex-palais impérial de Livadia, devant les délégations réunies. On parla, tour à tour, des réparations, de l'organisation des Nations Unies, de la Pologne et de l'occupation de l'Allemagne. La cinquième négociation, la plus importante, celle qui concernait l'Extrême-Orient, fut secrète, menée entre quatre murs et du côté américain, exclusivement par l'ambassadeur des États-Unis à Moscou, Averell Harriman, qui passait pour le meilleur expert en psychologie soviétique. Winston Churchill ne participa à aucun moment aux conversations, mais tint à signer le protocole final. Il s'agissait de fixer le prix de l'intervention russe. Ce fut l'objet des engagements, qualifiés d'accords secrets, qui demeurèrent dans le coffre-fort du Président [1]. La précaution était légitime, car il ne fallait pas donner l'éveil aux Japonais ; il convenait également de laisser le temps à Franklin D.-Roosevelt de préparer Tchang Kaï-chek aux sacrifices qui lui étaient demandés. Staline s'engagea à déclarer la guerre au Japon deux ou trois mois après la capitulation de l'Allemagne.

Le protocole confidentiel ne fut signé qu'en dernière heure, après qu'eurent été clôturées les autres négociations, sur lesquelles il ne cessa de peser, à l'insu de presque tous ceux qui y participèrent. Pour sauvegarder l'essentiel, il ne fallait pas casser sur l'accessoire. Staline se prêta habilement au jeu dont il tira le meilleur parti. Sur les réparations, il eut facilement satisfaction. Le Président entérina la formule : « *La commission des réparations prendra comme base de discussion la proposition soviétique selon laquelle le montant total des réparations devra être de vingt milliards de dollars, dont* 50 *p.* 100 *devraient revenir à la Russie.* » Il eut la faiblesse d'accepter une addition de Maisky « *emploi de la main-d'œuvre comme source possible de réparations* ». C'était justifier le travail forcé imposé aux prisonniers de guerre retenus en captivité, malgré la

1. 1° Reconnaissance de la République populaire de Mongolie.

2° Rétablissement de la situation antérieure à la victoire japonaise de 1904 : *a*) annexion de la partie méridionale de Sakhaline ; *b*) internationalisation du port de Dairen ; *c*) prise à bail de Port-Arthur comme base navale de l'U.R.S.S. ; *d*) exploitation commune des chemins de fer de la Chine orientale et de la Mandchourie méridionale.

3° Annexion des îles Kouriles.

cessation des hostilités. C'était admettre le principe du servage. L'idéologie de Franklin D. Roosevelt vacillait.

Le Président était à ce moment tout à la joie de l'accueil fait par Staline au projet de l'organisation des Nations Unies. Le Géorgien avait compris qu'il flattait son partenaire en son point faible. Franklin D. Roosevelt voyait dans le futur O.N.U. « *la fin du système des alliances exclusives, des sphères d'influence, des équilibres de puissances et de tous les autres expédients essayés pendant des siècles* [1] ».

Le maréchal Staline s'était rendu compte de l'usage qu'il pourrait faire du droit de veto ; il en exigea une très large application. Il prit également la précaution d'obtenir pour l'U.R.S.S. deux sièges supplémentaires, l'un pour l'Ukraine, l'autre pour la Russie Blanche.

La question polonaise donna lieu à un débat plus mouvementé. Winston Churchill avait posé courageusement le problème. « *La Grande-Bretagne,* dit-il, *a déclaré la guerre à l'Allemagne pour que la Pologne reste un État libre et souverain. Tout le monde connaît le risque terrible que nous avons couru alors et comment nous avons failli perdre la place que nous occupions dans le monde, non seulement comme empire, mais encore comme nation. C'est une question d'honneur. Ayant tiré l'épée pour défendre la Pologne, brutalement attaquée par Hitler, nous n'accepterons jamais une solution qui ne ferait pas de la Pologne un État libre et souverain.* » Il ajouta « *capitaine de son âme* ». A quoi Staline répond que pour la Russie, la question polonaise est avant tout une question de sécurité. Il faut fermer le corridor par lequel les armées étrangères ont toujours envahi la Russie. Aussi exige-t-il que le gouvernement de la Pologne soit « un ami » de l'U.R.S.S.

Sur la frontière l'accord avait été facile. Winston Churchill avait proposé la ligne Curzon qui ethniquement donnait satisfaction à la Russie. Roosevelt avait suggéré que Lemberg demeurât polonaise. Le maréchal soviétique riposta avec vigueur que Staline et Molotov ne pouvaient être pour la Russie des défenseurs moins sûrs que Clemenceau et Curzon, et se levant, dans un geste un peu dramatique, il déclara : « Sinon je ne pourrai regarder les gens en face quand je reviendrai à Moscou. » Le Président n'insista pas. Il fut entendu, sans autre précision que la Pologne recevrait aux dépens de l'Allemagne, des compensations au nord et à l'ouest.

Le président Roosevelt se montra plus conciliant encore dans l'épineuse question du gouvernement polonais. Staline entendait qu'il n'y en eût point d'autre que celui de Lublin qui lui était inféodé. Churchill défendait les droits des émigrés et de tous les démocrates non communistes. Roosevelt crut avoir trouvé une solution de compromis en préconisant l'adjonction des « chefs démocratiques de la Pologne et de l'étranger » au cabinet de Lublin, qui prendrait le nom de gouvernement provisoire

1. Ce sont les termes mêmes dans lesquels le Président, à son retour de Yalta, rendit compte au Congrès des résultats de la Conférence.

d'unité nationale et préparerait de libres élections. Staline accepta, sachant que, maître du pays, il n'en ferait qu'à sa tête. N'avait-il pas en poche, en quittant Yalta, une lettre de Roosevelt l'assurant que les États-Unis n'accorderaient jamais leur appui à un gouvernement polonais qui serait hostile aux intérêts de l'U.R.S.S. ? Ce texte lui permettait toutes les exclusives. C'est dans le même esprit d'hypocrite assentiment qu'il souscrivit à la déclaration d'un caractère général par laquelle les trois gouvernements s'engageaient à aider les peuples de « tout État libéré ou satellite de l'Axe » pour y créer les conditions d'une paix intérieure et y constituer des gouvernements représentant les éléments démocratiques de la nation, en vue de procéder à des élections libres.

Une certaine obscurité enveloppe la grave question des zones d'occupation. Nous savons seulement qu'au cours des conversations de Livadia, Winston Churchill, assez mollement soutenu par Franklin D. Roosevelt, obtint de Staline que la France en aurait une part, prise sur les zones américaine et britannique, et siégerait au Conseil de contrôle interallié. Selon Edward Stettinius, le découpage entre les trois avait déjà été opéré par la Commission consultative européenne de Londres. La décision fut en effet prise le 12 septembre 1944 par ce Comité, dans lequel siégeaient M. Georges G. Winant, ambassadeur des États-Unis, M. Gusev, ambassadeur de l'U.R.S.S., et M. William Strange, qui représentait le Foreign Office. La France n'y avait aucun délégué ; elle ne porte donc point la responsabilité de la grave imprudence qui fut commise en accordant à l'U.R.S.S. le droit d'occuper toute la Saxe et de pousser ainsi ses chars en Thuringe à moins de cent cinquante kilomètres du Rhin.

On comprend que le juste ressentiment inspiré aux alliés par les crimes du nazisme ait dérobé alors à leur vue certaines valeurs permanentes de l'Allemagne dont l'apport était nécessaire à la reconstruction de l'Occident. Était-il sage de les livrer au bon plaisir de la Russie rouge, en lui laissant occuper Leipzig, métropole commerciale européenne, cité sainte de la librairie ? Fallait-il lui permettre de chasser de Weimar les ombres de Goethe et de Schiller, et de faire flotter l'étendard de l'athéisme à Wittemberg, berceau de la Réforme, et sur l'un des plus hauts lieux de l'Allemagne, la Wartburg de sainte Élisabeth, des *Minnesinger* et de la Bible allemande ? A défaut d'une vue prévoyante des constructions européennes de l'avenir, n'eût-il pas suffi qu'un militaire ouvrît un compas sur la carte ?

Le général Eisenhower a déploré dans son livre *Croisade en Europe*, que l'avance soviétique n'ait pas été limitée à l'Elbe. La carte de guerre n'était pas encore fixée en Allemagne comme elle l'était en Europe orientale. La concession consentie à l'U.R.S.S. était donc gratuite. Des erreurs commises par les Occidentaux, celle-ci demeure pour eux la plus dangereuse.

***

Le Président et le Premier revinrent de Crimée avec des allures de triomphateurs. Le discours de Franklin D. Roosevelt au Congrès désarme et émeut quand on entend cet homme condamné prétendre qu'il revient « *frais et dispos de ce voyage* » qui le porta « *à onze mille kilomètres de la Maison Blanche* ». Il se déclare certain qu'après Yalta, il y aura une Europe politique plus stable qu'elle ne l'a jamais été, et que l'accord réalisé est le meilleur qu'on puisse conclure pour faire une Pologne indépendante et prospère.

Aux Communes, Winston Churchill tient le 27 février un langage semblable, mais est-ce avec la même sincérité qu'il proclame que la Pologne ne sera jamais un protectorat de l'Union soviétique, « *le maréchal Staline l'ayant promis de la façon la plus solennelle* » ? Il ajoute : « *Aucun gouvernement ne respecte davantage que le gouvernement soviétique les engagements qu'il a contractés même s'ils lui sont défavorables.* » Et il conclut avec force : « *Je refuse absolument d'entrer en discussion sur la bonne foi des Russes.* » Ne s'agit-il pas de faire comprendre qu'il n'y a aucune faille dans le bloc allié et de raviver ainsi le tonus britannique. La protestation du gouvernement polonais de Londres est tombée dans un morne silence : « *Les méthodes suivies au sujet de la Pologne sont en contradiction avec les principes fondamentaux liant les alliés et constituent une violation de la lettre et de l'esprit de la charte de l'Atlantique.* » (13 février 1945.)

Franklin D. Roosevelt mourut le 11 avril 1945, avant que la bombe de Hiroshima eût démontré que toutes les concessions faites à Joseph Staline étaient inutiles. Il vécut cependant assez pour mesurer la valeur des engagements « démocratiques » pris par le tsar rouge. Le gouvernement de Lublin restait seul maître en Pologne. A Bucarest, Vichinsky imposait au roi un président du conseil communiste. Winston Churchill s'en inquiétait, et à la veille de prendre la parole aux Communes, il demanda au Président son avis. Celui-ci lui répondit par un message qui est la dernière expression de sa pensée politique, car il le rédigea le jour même de sa mort. « *Je minimiserais autant que possible le problème soviétique, car sous une forme ou sous une autre il semble se poser chaque jour et finit par se tasser...* » *Ultima verba* d'un optimiste. Son inspirateur, Harry Hopkins, lui aussi conserva ses illusions. Six mois avant sa mort, il écrit (août 1945) : « *Les intérêts de la Russie, autant que nous pouvons en préjuger, ne sont guère susceptibles de susciter de graves conflits entre nous en matière de politique étrangère... Les Russes, sans nul doute, éprouvent de la sympathie à l'égard du peuple américain. Ils ont confiance dans les États-Unis plus que dans n'importe quelle puissance du monde...* »

Huit années se sont écoulées depuis Yalta. Progressivement Staline a réussi à étendre son empire jusqu'au centre de l'Europe, ne rencontrant que trois môles de résistance, la Finlande, la Yougoslavie et l'Autriche.

Les Finlandais, déjà entraînés à la lutte contre l'oppression tsariste, se sont montrés aussi imperméables que le granit de leur sol aux infiltrations communistes. Ils n'ont pas caché qu'ils répondraient par les armes à toute tentative de coup d'État communiste. L'on sait à Moscou que le maquis est déjà prêt dans l'enchevêtrement des lacs et des forêts et l'on ne veut pas courir le risque de l'étincelle qui mettrait le feu au monde. Les Serbes, pâtres et guerriers, ne sont pas moins coriaces que les paysans et les bûcherons finnois. S'ils entendent faire prévaloir la balkanique Belgrade sur la Croatie et la Slovénie suspectes d'un austriacisme trop catholicisant, ce n'est pas pour se soumettre aux ordres du Kremlin, et là encore Staline a reculé par crainte des répercussions d'un conflit armé. Quant aux Autrichiens, c'est par leur élasticité, leur sens de l'humour et du relatif, et grâce à l'internationalisation de Vienne qu'ils ont été sauvés.

En Bulgarie, en Roumanie, en Hongrie, en Pologne, comme dans les États baltes et en Allemagne orientale, la soviétisation s'opéra partout selon une tactique identique dans laquelle la diplomatie de l'U.R.S.S. a acquis une complète maîtrise. Il s'agit tout d'abord, grâce à la complicité des uns, à l'aveugle faiblesse des autres, de faire accéder des ministres communistes à quelques-uns des départements-clés. On noyaute la police, on épure l'armée, on encadre les syndicats. Puis sont éliminés les complaisants et même les complices s'ils ne sont pas de pure obédience soviétique. Ainsi se trouve constitué un gouvernement communiste homogène, toute tentative de résistance interne étant vouée à l'impuissance. Dans chacun des pays, le processus s'est développé selon un rythme plus ou moins rapide. En Pologne la partie était gagnée depuis Yalta. A Bucarest il fallut déboulonner un trône, à Sofia, mettre à mort un socialiste, à Budapest, torturer un cardinal. En Allemagne orientale, le cheminement fut plus lent. On ménagea longtemps les Églises évangélique et catholique. M. Dertinger, ministre « bourgeois » des Affaires étrangères, fut liquidé par incarcération il y a quelques mois seulement, tandis que s'engageait ouvertement un *Kulturkampf* auquel il vient d'être brusquement mis fin.

L'opération la plus brillante et la plus ingénieuse fut celle de Prague, à la grande surprise de l'Occident qui comptait sur M. Bénès. Le choc fut si rude qu'il eut une salubre conséquence : la signature du Pacte atlantique. Désormais Staline était averti que toute tentative de soviétisation d'un État appartenant au monde libre entraînerait une intervention armée des partenaires de l'accord. Cela valait dans l'immédiat pour la Grèce, la Turquie et l'Italie. La digue était bâtie.

La politique de Moscou n'en a pas moins accumulé dans les cœurs américains, l'amertume, l'indignation et peut-être aussi d'obscurs remords. De cette cristallisation antisoviétique, M. Foster Dulles, républicain associé par le président Truman à la politique extérieure de l'administration du parti démocrate, apparaît comme l'un des personnages les

plus représentatifs. En juin 1952, dans un article de *Life*, il se prononçait pour une politique d'audace allant jusqu'à la rupture des relations diplomatiques avec les gouvernements imposés par l'U.R.S.S. aux États satellites.

***

Pour comprendre M. John Foster Dulles et imaginer quel doit être son comportement dans l'actuelle conjoncture internationale, il faut avoir lu les paroles qu'il prononça en qualité de président du Comité directeur du Département des Affaires internationales du Conseil fédéral des Églises protestantes d'Amérique, à l'Assemblée œcuménique qui se tint à Amsterdam du 22 août au 4 septembre 1948 [1].

Il est rare dans l'histoire diplomatique de posséder un document qui reflète les pensées profondes d'un ministre des Affaires étrangères et mette en lumière les sources de son inspiration. Il ne s'agit pas ici d'un compte rendu d'État, d'un de ces rapports de gestion que le responsable des affaires extérieures dresse, tel le cardinal de Richelieu, pour sa justification, soit devant son souverain, soit devant l'Histoire. Ce n'est pas non plus un de ces exercices littéraires, tel l'éloge du comte Reinhard par Talleyrand octogénaire, où un grand manieur d'hommes en fin de course pare d'un voile doctrinaire ses manèges et ses intrigues. Rien enfin de ces panneaux-réclames que les méthodes du parlementarisme imposent à ceux qui sont tributaires d'une majorité capricieuse. C'est une méditation, un examen de conscience, la mise au point qu'opère une âme religieuse confrontée avec d'angoissants problèmes d'ordre social et politique. John Foster Dulles ne parle ni dans une réunion électorale, ni dans une assemblée délibérante, ni dans une académie, mais dans une sorte de concile où les docteurs de la Loi s'expriment moins en représentants d'une Église ou d'un corps de doctrine, qu'en libres chrétiens. Sa déclaration est à la fois le rapport d'un président de Conseil d'administration dressant un tableau de ce qu'on pourrait appeler le bilan des valeurs spirituelles, la méditation d'un familier de la Bible que l'on imagine lecteur de Milton et de John Bunyan et la consultation d'un homme de loi. M. John Foster Dulles a été l'un des premiers avocats d'affaires de New York et l'un des plus recherchés parce qu'il n'acceptait pas tous les dossiers, non point par amour-propre d'un praticien qui ne veut pas risquer un échec, mais par cette sorte de coquetterie de rigidité, propre aux tempéraments puritains.

Il est pour le chrétien qui s'efforce d'accorder le spirituel et le temporel deux dangers que discernent aisément dans ce qu'ils appellent les prêches politiques anglo-saxons, l'esprit critique des Latins et le réalisme des vieux luthériens de Germanie, le péché d'angélisme et le pharisaïsme.

1. Publiées sous le titre : *Le Citoyen chrétien dans un Monde qui change* dans *l'Eglise et le Désordre international*. Delachaux et Nestlé, Neuchâtel et Paris.

La méconnaissance naïve des brutalités de la vie éveille le sourire ; la propre satisfaction s'étalant aux dépens de ceux qui demeurent éloignés du « Royaume » provoque l'agacement. M. Foster Dulles côtoie ces écueils ; les évite-t-il ? Son tableau de la civilisation américaine n'est-il pas, malgré une réserve sur la « *séparation raciale* » peint de couleurs trop uniformément complaisantes ? Ne fait-il pas un trop large crédit à l'efficacité de la « *loi morale* » dans les relations internationales ? Chacun en jugera selon son tempérament. Il y aura toujours des esprits qui, sans avoir le goût du cynisme, préféreront les discours de Bismarck et de Disraëli, à ceux de Gladstone et de Woodrow Wilson. Lord Beaconsfield reprochait au *great old man*, non point de sortir de sa manche des atouts, mais de prétendre que Dieu seul les y avait mis. M. John Foster Dulles est plus discret dans ses références à la dogmatique chrétienne, mais il appartient certainement plutôt à l'école des « prédicants » qu'à celle des « réalistes ».

Il faut reconnaître que dans son exposé du régime soviétique, il témoigne d'une volonté d'objectivité. Sa source, c'est le livre de Staline *(Problems of Leninisme)* paru à Moscou en 1940. Il ne sollicite pas les textes ; nulle violence dans ses commentaires. Il regrette qu'une partie de la presse américaine excite l'opinion à « *une haine émotionnelle contre l'U.R.S.S.* » et tende à déformer la vérité en exagérant des informations qui sont exactes mais de peu d'importance.

Son effort dialectique porte presque uniquement sur le problème des voies et moyens. Il admet l'opportunité et la nécessité des « *changements* » dans la vie sociale et internationale, mais uniquement par des procédés pacifiques, alors que la doctrine officielle de l'U.R.S.S. préconise la coercition et la violence. Non point qu'il y ait en M. Foster Dulles les scrupules de l'objecteur de conscience ; nul tolstoïsme dans cette tête solide et bien faite ; il tient l'emploi de la force pour légitime, lorsqu'il s'agit de résister à une injuste agression, et dans la vie interne des États, il recommande l'usage de « *la force impartiale d'une police légalement contrôlée* ». Ce qu'il condamne, c'est la domination occulte d'une Tcheka, les pénalités arbitraires, les aveux suspects, les camps de travail forcé, l'élimination systématique de toute une classe sociale.

Dans un livre de souvenirs qu'elle vient de publier, (« *I live again* », Londres, 1952) la princesse Ileana de Roumanie rapporte les propos que lui tint Anna Pauker, qui après une éclipse, rentre aujourd'hui en grâce : « *Lorsqu'on replante un terrain*, disait cette grande Catherine rouge, *on commence par détruire tout ce qui y pousse, racines et plants, puis on fait niveler la terre. Malheureusement il n'est pas possible de détruire toute une génération et de conserver seulement la jeunesse. Une certaine quantité de travail physique doit être fournie afin de donner aux enfants le soutien dont ils ont besoin pendant cette croissance. Pour cette raison seulement les adultes sont laissés en vie, mais ils doivent être terrorisés afin qu'ils n'osent pas s'immiscer dans l'éducation communiste des enfants... La génération à éliminer, trop vieille pour être éduquée, suffira à ces tâches. Nous ne nous*

préoccupons pas de ralentir le rythme dans lequel elle sera usée et détruite... »

Que faire avant qu'il ne soit trop tard? La question taraude sans doute la conscience de celui qui porte la responsabilité de la politique extérieure de la plus grande puissance du monde libre, maintenant que la mort de Staline laisse présager un cours nouveau au Kremlin et qu'une lueur est apparue à l'horizon des esclaves. M. Foster Dulles a effacé du programme officiel le mot endiguement *(containment)* parce qu'il a une résonance de résignation. Mais qu'espère-t-il? Le soulèvement des opprimés? Il se défend (déclaration du 26 février 1953) de faire appel à « *une révolte sanglante et insensée* ». La guerre? Il a déclaré que le monde libre ne pouvait prendre la responsabilité de la déchaîner, fût-ce pour délivrer les opprimés.

Restent alors les ressources de la diplomatie, et cette sorte de pression à la fois physique et psychologique que peut exercer l'accroissement continu du potentiel d'une coalition de la Liberté, alors qu'à Moscou, une lutte intestine autour du pouvoir affaiblirait le dynamisme impérialiste de l'U.R.S.S. Nous sommes ici sans doute dans le domaine des hypothèses, des désirs et des vœux. Mais la pire faute serait, sous ce prétexte, d'abandonner la partie par quelque nouveau pacte à la manière de Munich 1938. Puisse la conscience occidentale sentir que ce serait un crime, en s'abritant derrière la thèse de la « coexistence », de sanctionner l'état de fait et d'abandonner à leur sort les peuples asservis, même si nul n'aperçoit encore dans une claire lumière les moyens de réparer les erreurs d'une politique à laquelle le nom de Yalta demeurera attaché.

GABRIEL PUAUX,
Ambassadeur de France,
Membre de l'Institut.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LES DERNIÈRES CARTES

par Arthur SCHNITZLER *(Calmann-Lévy)*

DEUX nouvelles du célèbre auteur de *la Ronde* et de *Liebelei*. La première traite un thème en lui-même banal, le jeune officier acculé au suicide par des dettes de jeu ; mais l'atmosphère à la fois sensuelle et mélancolique de ce monde viennois d'avant 1914, l'envoûtement étrange qui arrache le jeune lieutenant à sa vie insouciante, à ses petits plaisirs et ses petites ambitions, pour le précipiter dans un suicide inutile, la tension croissante du récit, l'impression d'à quoi bon?, de faillite inéluctable, qui n'est pas sans rappeler certains passages d'Hofmannsthal, l'ami de Schnitzler, font de cette nouvelle un petit chef-d'œuvre.

L'autre récit *Rien qu'un Rêve*, montre bien pourquoi Freud saluait en Schnitzler l'initiateur de la psychanalyse. Il s'y esquisse toute une symbolique du rêve.

Ces textes laissent transparaître le vague sentiment d'oppression et de vide qui caractérise la génération d'écrivains viennois dont Schnitzler est un des plus représentatifs.

PIERRE BANDET

(Suite de la chronique bibliographique page 134.)

LE SOUTERRAIN

par Françoise Mallet-Lilar

Pourquoi, mais pourquoi est-ce que personne ne s'occupe de moi? songeait Fanny avec détresse. Blottie dans un coin de la voiture, les pieds glacés, obligée de se taire, elle se sentait plus malheureuse qu'elle ne l'avait jamais été. Le sac de bonbons était vide ; le paysage était triste ; Luc faisait semblant de ne pas la remarquer, vexé sans doute qu'elle l'eût repoussé tout à l'heure. Nathalie dormait : elle dormait toujours en voiture. Et sur le siège avant, conduisant, le beau-frère de Luc n'était que trop disposé à faire bénéficier Fanny de ses plaisanteries stupides et de sa jovialité inopportune. « C'est trop injuste! » pensa-t-elle avec irritation. Et dire qu'elle s'était tant réjouie d'aller passer ce week-end avec eux! L'hiver, la campagne, tout cela était nouveau, la distrairait, lui ferait oublier l'absence de Philippe. Lui non plus n'avait pas été très gentil pour elle : partir en tournée si loin sans l'emmener, sous prétexte qu'un mois ou deux passeraient vite, et qu'ils auraient tant de plaisir à se retrouver. Mais enfin Philippe était son mari, ce n'était pas la même chose.

Elle jeta un regard de côté vers Luc, qui regardait toujours droit devant lui et semblait porter un grand intérêt à la route qui se déroulait sous leurs yeux. Il n'aurait pas dû bouder ainsi ; un homme qui vous fait la cour, qui n'a encore obtenu qu'un baiser, n'a pas le droit, vraiment pas le droit de vous laisser seule à vous morfondre dans un coin, parce que vous l'avez repoussé un peu vivement.

— J'ai si froid aux pieds, Luc, murmura-t-elle sur un ton pitoyable.

— Voulez-vous le plaid?

Il le lui passa, avec froideur. C'était un comble! Elle détourna la tête, près des larmes. Quelques heures auparavant, dans le petit appartement de Luc et Nathalie, ils étaient restés seuls un instant. Luc s'était approché sans hâte, l'avait prise par la taille, regardée un moment, puis embrassée sur les lèvres, doucement, sans appuyer. Le cœur de Fanny battit un peu plus vite à ce souvenir encore vivant. Cette façon qu'avait Luc de

prendre son temps, d'être maître de lui... Oh! ce qu'elle avait ressenti pendant qu'il approchait doucement ses lèvres, c'était... c'était divin. Ce tressaillement soudain, cette chair de poule, cette peur, ce désir... Oui, le premier baiser d'un homme, c'était vraiment merveilleux. Après, cela devenait de moins en moins émouvant, jusqu'à l'écœurement complet, jusqu'à ce qu'il fallût absolument, pour retrouver du goût à la vie, donner un autre premier baiser. « Les hommes sont tous les mêmes, pensa Fanny, sauf Philippe, naturellement. » Oui, sauf Philippe. Parce que quand il l'embrassait elle pouvait toujours s'imaginer qu'il était quelqu'un d'autre, un séducteur pervers ou un amoureux donnant un dernier baiser à celle qu'il va quitter pour toujours, ou Othello, ou Jules César...

Elle n'était jamais seule avec lui, comme on est seule avec les hommes. Elle avait tant rêvé de lui pour l'avoir vu au théâtre, au cinéma, avant de le rencontrer et de l'épouser, que ce n'était pas lui, Philippe, qu'elle connaissait, pour qui elle préparait le petit déjeuner, avec qui elle faisait l'amour, mais une série de personnages dont elle avait rêvé, tous les héros de roman et de théâtre, tous les héros aussi des histoires qu'elle se racontait à elle-même. Elle ne connaissait pas le vrai Philippe. Elle ne demandait pas à le connaître. « Je l'aimerai toujours », pensait-elle. Elle se sentit encore plus malheureuse. Philippe, sa voix sonore, ses belles mains, sa façon de s'étirer le matin, en montrant ses dents si blanches... Non, il ne fallait pas y penser. C'était Luc qui était assis à côté d'elle, Luc qui n'avait pas trente-huit ans mais vingt-six, Luc qui n'avait pas un large visage tanné, marqué de rides photogéniques, mais un mince et fin museau de renard, Luc qui n'était pas un acteur célèbre, mais un jeune avocat stagiaire « du plus bel avenir ». Si seulement il cessait de bouder! Tout cela, au fond, était la faute du beau-frère. Si ce petit homme prétentieux et maniéré n'était pas entré au moment où Luc allait l'embrasser une seconde fois, s'il n'avait pas insisté, de cette ridicule voix grêle, pour « se rendre utile » en portant les valises de Fanny et en ne la quittant pas d'une semelle, s'il n'avait pas conduit de cette façon extravagante, risquant à tout moment d'écraser de vieilles dames affolées, s'il ne s'était pas aperçu à plusieurs kilomètres de Paris qu'il avait oublié chez lui des papiers importants, ce qui les avaient obligés à faire un détour considérable, Luc aurait peut-être pensé davantage à faire la cour à Fanny, et moins à récriminer à voix basse contre la sœur de Nathalie, qui avait épousé cet idiot, contre le grand-père de Nathalie, qui lui confiait la garde de son domaine, et contre Nathalie elle-même qui avait estimé plus pratique d'accompagner Richard en voiture plutôt que de prendre le train.

Ces conversations ennuyaient Fanny, l'ennuyaient à tel point, que lorsque Luc s'était arrêté de parler de domaine, de gérance, de baux, et de mille choses aussi agaçantes (parce que sa femme s'était endormie) et qu'il avait esquissé un geste vers sa taille, elle l'avait repoussé avec colère. Ce serait trop facile vraiment si on avait le droit d'ennuyer les

gens pendant des heures, et s'il suffisait ensuite de faire un geste pour les trouver à sa disposition! Elle ne céderait que s'il insistait. Mais il n'avait pas insisté ; il s'était vexé stupidement. Et elle était là, les pieds glacés, regardant le paysage, dans cette voiture qui l'emmenait vers le Limousin, où elle avait accepté de passer trois jours. Pourquoi? Oh! Pourquoi? Elle ne pouvait pas supporter plus longtemps cette solitude ; elle ne voulait pas être malheureuse. Cela ne lui était jamais arrivé ; il y avait toujours eu quelqu'un pour l'en empêcher, sa mère, son père, Nathalie elle-même qui avant son mariage était son « amie de cœur », et elles allaient ensemble, chaque fois que Fanny était déprimée, au cinéma ou dans les expositions de blanc acheter de la lingerie. Puis elle s'était mariée et elle n'avait plus eu d'amies de cœur, elle n'en avait plus besoin, Philippe ne la quittait jamais, ils allaient ensemble dans les magasins, elle l'attendait dans sa loge en lisant des romans policiers, ils dormaient ensemble, Fanny était très heureuse, elle détestait dormir seule. Et il était parti, depuis quinze jours déjà, la laissant toute seule. Qu'était-ce encore qu'il avait dit? Ah! oui, que « ces choses-là » n'avaient pour lui aucune importance. Il savait que Fanny avait eu des amants avant son mariage, cela lui était bien égal, et la fidélité lui paraissait un préjugé ridicule : Fanny ne cesserait pas de l'aimer pour autant, n'est-ce pas? Elle n'avait pas pensé à user tout de suite de cette indulgence. Elle avait cru d'abord qu'il lui suffirait de retourner chez elle, près de sa mère, dans la maison où tout le monde s'occupait d'elle, trouvait son chagrin si légitime, si intéressant... Mais ce n'était plus du tout la même chose, la gentillesse de sa mère, ses offres de lui acheter des chapeaux, et son père si distrait qu'il confondait toujours ses deux filles, et sa sœur Dominique qui réclamait une partie de l'attention et parlait sans arrêt de ses « prétendants », maman interdisant que le mot flirt soit prononcé dans la maison... Et puis il fallait dormir seule, ce qui était bien désagréable, et elle avait toujours si froid depuis le départ de Philippe qu'elle dormait avec un pull-over ce qui était anti-hygiénique.

Toutes ces récriminations lui revenaient dans la tête tandis qu'elle regardait le visage boudeur de Luc, et Nathalie appuyée sur lui de tout son grand et beau corps, Nathalie endormie, Nathalie qui autrefois se serait dévouée à la consoler, avec laquelle elle aurait pu avoir une conversation passionnante sur leur garde-robe, ou leur désir de garde-robe, leurs soupirants ou leur désir de soupirants, ou toute autre chose réconfortante et résolument féminine. Mais depuis son mariage, Nathalie était beaucoup moins réconfortante. Elle parlait volontiers d'art et de culture, et prenait des airs mondains absolument hors de propos. Fanny en était là de ses réflexions, tout en frictionnant furtivement ses pieds déchaussés, quand le beau-frère s'était retourné et souriant de toute sa stupide figure de pleine lune :

— Eh bien, ça va, petite veuve?

C'en était trop : cette stupide plaisanterie, au moment où elle était

triste, abandonnée de tous... Elle éclata en sanglots, des larmes inondèrent son joli visage chiffonné, enfantin. L'espace de trois secondes, elle pleura sans calcul et sans coquetterie. Mais Luc se tournant vers elle, elle déplissa le nez, laissa couler ses dernières larmes sur un visage soudain lissé, poli, photogénique. L'effet fut immédiat ; Luc lui entoura les épaules de son bras, se pencha vers elle, tendre, empressé, sans plus traces de bouderie.

— Fanny! Ne pleurez pas, voyons ; Richard voulait plaisanter! » Le beau-frère balbutiait des excuses embarrassées, que personne n'écoutait.

— Vous êtes assez couverte? Remontez donc un peu ce plaid... » La main de Luc se glissait doucement sous le plaid, lui caressait le genou, remontait jusqu'à la cuisse, y demeurait immobile. Une émotion plus vive se mêlait à la douceur encore proche des larmes ; Fanny s'abandonna contre les coussins, détendue.

Elle pensa avec délices à toutes les caresses à venir, à toutes les émotions pas encore éprouvées. Elle fondait beaucoup d'espoir sur Luc. Le plus délicieux était sa lenteur à se décider : tout était bien plus agréable ainsi. Il n'était pas de ces hommes qui deux minutes après le premier baiser vous donnent rendez-vous à l'hôtel. Depuis quinze jours qu'elle était seule, il ne lui avait donné que ce baiser furtif, cette étreinte rapide interrompue par le néfaste beau-frère, bien qu'elle eût compris dès le début qu'il se proposait bien de la consoler. Elle le regarda sans tendresse, mais avec un œil satisfait de ménagère qui voit durer plus longtemps qu'elle ne s'y attendait une boîte de sucre ou un chiffon. Ce séjour à la campagne, sans doute, serait décisif : il avait beaucoup insisté pour qu'elle vînt. L'émotion s'épuisait, qu'elle avait ressentie de sentir cette main posée sur sa cuisse. Il n'y avait plus qu'à attendre l'arrivée. Elle ferma les yeux.

Ils arrivèrent à Limour à la nuit tombée. Il faisait de plus en plus froid. Grelottants, ils quittèrent la voiture, dans l'ombre massive de cette maison biscornue, bâtie sous Napoléon III, qu'on appelait dans le pays « le château ». Quel soulagement d'entrer enfin dans la grande cuisine chaude! Le beau-frère s'affairait fort inutilement devant les valises, Nathalie embrassait sur les deux joues une vieille servante en tablier bleu. Fanny s'était précipitée vers le fourneau pour y réchauffer ses mains glacées, et Luc faisait mine d'avoir eu, lui aussi, très froid. La table était mise au milieu de la cuisine. « Pourvu qu'il y ait de la soupe chaude », pensait Fanny. D'habitude elle détestait la soupe, mais aujourd'hui... Elle qui avait prétendu, au départ de Paris, qu'elle n'avait jamais froid, tout cela pour laisser son manteau dans le coffre, faire admirer à Luc sa taille fine, et qu'elle était plus jolie que Nathalie, en pantalon... Elle espéra qu'on mangerait bientôt. Mais le beau-frère accaparait la servante.

— Dites-moi avant tout, ma bonne Delphine, si Jules a conclu l'affaire avec Poirier. Ces veaux étaient très avantageux, je ne voudrais

pas que... Ah! c'est fait? Mais le baquet que nous avons promis à la femme de Moron, il y a pensé? Il y a aussi cette histoire de fûts, que je veux tirer au clair immédiatement, je... La servante écoutait, répondait sans chaleur.

— Dieu, que Richard est agaçant, murmura Luc entre ses dents. Regardez-moi ces airs de châtelain! » En effet, depuis qu'il avait quitté la voiture, le petit homme semblait marcher d'un pas plus large, ses gestes s'efforçaient à la virilité, sa voix grêle affectait une jovialité bonhomme qui sonnait faux. Il entraîna la servante hors de la cuisine, dans un apparent tourbillon d'activité.

— Il va encore tenir la pauvre Delphine éveillée jusqu'à des heures indues; commenta Luc en haussant les épaules. Enfin! Si ça l'amuse... Allons! A table! Venez, Fanny, manger vous réchauffera. » La soupe fumait doucement, posée sur la porte rabattue du four. Nathalie apportait du beurre, du jambon fumé, une salade. La table, en l'honneur des arrivants, était couverte d'une grande nappe blanche, soigneusement reprisée par endroits, mais qui avait été, avant de nombreux lavages, damassée. Tout cela datait, comme les verres de cristal dans lesquels on versait le vin du pays, du temps de la splendeur de Limour.

— Que c'est beau ici, dit Fanny avec une sincère admiration. Elle n'était jamais venue à Limour, et quand Nathalie lui parlait de la propriété de ses grands-parents, elle imaginait une petite villa avec un bout de jardin, comme ses propres parents en avaient une à Arcachon.

— Oh! Ne t'imagine pas que nous sommes de riches châtelains! dit Nathalie avec une pointe de regret. Tout ce qu'il y a à Limour appartient à mes grands-parents qui se ruinent à l'entretenir, et nous permettent simplement de venir y passer quelques jours, de temps en temps, quand ils sont absents. D'ailleurs, je pense qu'après leur mort, le domaine sera vendu.

— Et ce sera tant mieux, dit Luc sèchement. Que le grand-père de Nathalie qui vivait la plus grande partie de l'année à Tanger, eût confié cette propriété de trois cents hectares à un imbécile prétentieux comme Richard, ce petit ingénieur raté, l'exaspérait. Non qu'il eût jamais désiré exercer cette charge lui-même. Il avait, Dieu merci, mieux à faire. Mais ayant épousé les deux sœurs Lescures, Richard et lui n'avaient-ils pas les mêmes droits? Fanny n'écoutait pas. Luc et Nathalie l'encadraient, ils s'étaient assis tous trois l'un à côté de l'autre et elle s'en sentait réconfortée. Il faisait bon dans l'immense cuisine dallée, toute pareille aux cuisines qu'on voit dans les grammaires anglaises, *The old kitchen was warm and hospitable*. Dans la grammaire anglaise, il y aurait eu ces étagères faisant le tour de la pièce, il y aurait eu ce grand fourneau à l'intérieur duquel craquaient des bûches, cette haute pendule émaillée avec son balancier soleil, cette vaste table servie, ces hautes fenêtres donnant sur une obscurité qui était celle d'un parc, ces murs de céramiques ornés tout en haut près des grosses poutres marron, d'une bande de fleurs en relief,

jaunes et vertes, un peu stylisées, d'un charmant mauvais goût. Mais, pensait Fanny, être vraiment assise dans cette cuisine, sentir ses pieds se réchauffer peu à peu, boire le mauvais vin dans les beaux verres, goûter le jambon fumé, rose comme il peut l'être sur les réclames, et par-dessus tout, dans la pièce toute embaumée par l'omelette que Nathalie faisait cuire, entendre la voix réconfortante d'un homme qui vous demande si vos pieds sont réchauffés, si vous voulez encore un peu de vin, si le potage vous a fait du bien, ça, c'était vraiment ce qu'il lui fallait, exactement ce qu'elle avait désiré de ce séjour à la campagne. Elle pourrait même repenser avec plaisir à ce froid, à cette solitude de la voiture, maintenant que le vin s'était glissé en elle, irradiant la chaleur et l'oubli, maintenant que cette voix sonore ne cessait de la questionner, et que Nathalie même qui apportait l'omelette, s'inquiétait avec sollicitude de savoir si elle ne s'était pas enrhumée.

— J'ai peur que Fanny n'ait bien froid dans sa chambre, dit Luc quand ils eurent fini.

— Oh! J'avais téléphoné qu'on allume le poêle, dit Nathalie. Elle pelait une orange avec couteau et fourchette ; avant son mariage, elle pelait toujours les oranges avec les doigts, pensa Fanny. Mais peut-être ne serait-il pas gentil de le faire remarquer ? Elle pela elle-même son orange avec les doigts, pour voir si Luc lui ferait une remarque. Mais il ne dit rien. Peut-être il admirait ses mains ; elle savait qu'elle avait de toutes petites mains, très blanches, jolies même quand elle avait les ongles sales. Ses ongles étaient si petits!

— Vous avez vraiment des ongles de poupée! dit justement Luc. Elle sourit, contente. Oui, tout irait bien, elle le sentait.

Ce fut le moment que choisit le beau-frère pour entrer, toujours aussi actif en apparence. Il tenait sa serviette gonflée sous le bras, et de l'autre, il faisait sans arrêt des gestes désordonnés destinés sans doute à exprimer les soucis et le travail que demandait la gestion du domaine.

— Richard, dit Luc d'un ton las, ne pourrais-tu cesser un moment de t'agiter et venir manger tranquillement ?

— Je venais justement voir si vous m'aviez laissé quelque chose! Comment, vous avez déjà fini ? C'est vrai que j'ai été obligé de discuter un tas de choses avec Delphine. Cette bonne Delphine! » Il s'assit enfin, posa sa serviette à côté de lui et commença à manger sa soupe refroidie. Comble de l'horreur, il mangeait bruyamment, avec un grand bruit de mâchoires et d'aspiration, buvait beaucoup de vin, et posait son couteau sur la nappe, sans se soucier de la tacher. Fanny se demanda si c'était par mauvaise éducation, ou par une affectation de débraillé campagnard. Elle penchait plutôt pour le second cas. Elle-même avait eu de ces jeux quand elle était enfant. Mais que cela était ridicule, venant de ce petit homme sans âge! Elle remarqua seulement à ce moment-là qu'il avait la tête entièrement rasée, comme un officier allemand.

— Si nous allions nous coucher? proposa Nathalie. Cela ne vous ennuie pas que nous vous laissions seul, Richard?

— Pas du tout, dit-il d'un ton tout de même un peu déçu. Mais tout de suite après, il reprit son air important :

— J'ai tant de choses à résoudre, ici! J'y penserai en mangeant.

— Bonsoir, monsieur, dit poliment Fanny. Au lieu de répondre, il la regarda fixement.

— Aimez-vous la patinoire? dit-il enfin d'un air grave. Fanny jeta vers Luc un regard de détresse :

— Ne faites pas attention, dit-il en haussant les épaules. Mon beau-frère est parfois un peu distrait...

— Pas du tout! répartit l'autre en éclatant de rire. Je voulais dire que si Mademoiselle... pardon, Madame, aime la patinoire, elle pourra sûrement patiner dans sa chambre. Il fait un froid! Et il feignit de frissonner, avant d'éclater d'un gros rire ravi.

— Venez, Fanny, dit Luc en lui prenant la main pour l'entraîner vers l'escalier. Il n'a pas un sens très sûr de la plaisanterie. » Et ils sortirent dignement, laissant derrière eux le visage rond un peu dépité. Fanny étouffa un rire subit. Mais en arrivant à l'escalier : « Il n'a peut-être pas menti », songea-t-elle.

Dans la cage d'escalier, il faisait un froid atroce.

— Je vais te conduire dans ta chambre, chérie, dit Nathalie d'un grand air de châtelaine. De chaque côté de l'escalier, s'ouvrait un couloir qui semblait donner sur des dizaines de chambres.

— Mon Dieu, que c'est grand! murmura Fanny.

— Mais c'est bien plus grand que ça, ma pauvre Fanny. Nous sommes montés par le petit escalier. Quand tu auras vu la grande entrée, et les chambres de maîtres, car nous logeons dans les chambres d'amis, qui sont moins grandes, et la salle à manger... tu te sentiras terriblement perdue! Luc, si tu allais fermer les volets de notre chambre? Cela ne sert à rien de s'éterniser sur ce palier.

Ainsi congédié, Luc ne put faire autrement que de dire à Fanny un bonsoir très officiel.

— Viens, chérie. » Fanny dut suivre, par le couloir de gauche, tandis que Luc s'en allait dans une chambre immédiatement à droite.

— J'ai bien peur que ta chambre ne soit un peu vaste pour une aussi petite personne, dit Nathalie tout en ouvrant la porte. Mais c'est la seule où il y ait un poêle, avec la nôtre... » En effet, la chambre était grande. Elle était même immense.

— Elle est presque aussi grande à elle toute seule que notre appartement! s'écria Fanny avec désolation. J'aurai l'impression d'avoir été abandonnée dans un désert...

— Mais non, mais non, dit Nathalie de ce ton maternel et rassurant qui était si agaçant parfois chez elle. Tu vas t'endormir tout de suite, et

demain matin, tu prendras ton petit déjeuner dans notre chambre. » Elle embrassa Fanny sur le front, et sortit.

Mais Fanny n'était pas réconfortée du tout. Un tout petit poêle brûlait dans une cheminée, non loin de la porte, et n'était évidemment pas suffisant pour chauffer même un tiers de l'énorme pièce. Non loin de la cheminée, un monument en acajou sculpté amplement orné de couronnes, d'amours et d'initiales, avait dû abriter les amours des ancêtres de Nathalie, mais engloutirait sans nul doute dans un matelas glacé le petit corps de Fanny. A l'autre bout de la chambre, loin derrière un désert de parquet poli, il y avait la fenêtre qui devait ouvrir sur un balcon, et de chaque côté de la fenêtre, les inévitables portraits de famille : un monsieur gras avec un gilet bleu, une dame au long nez encadré d'anglaises.

Un petit piano qui ressemblait à un clavecin, et une énorme armoire faite de volutes et de courbes, beau morceau d'ébénisterie, étaient les les seuls îlots visibles dans cet océan de froid. Debout tout contre le poêle, Fanny commença à se déshabiller, grelottante. Dire qu'elle avait pris sa jolie chemise de nuit en nylon, en espérant se faire apercevoir par Luc, au lieu de son pyjama de flanelle bleue, si chaud... Elle serait encore obligée de dormir avec un pull-over, et elle n'en avait qu'un, et le lendemain matin, elle aurait transpiré ; elle faillit pleurer, s'arrêta de justesse à la pensée que personne n'était là pour essuyer ses larmes, et se glissa dans le lit. C'était bien comme elle l'avait pensé : les draps étaient humides, froids, intolérables. Une fois dans le lit, elle ne put se résoudre à en sortir le bras pour éteindre la lampe de chevet ; un bon moment, elle resta les yeux fixés sur la soie déchirée, vieux rose, de l'abat-jour. Les murs étaient couverts d'un papier à fleurs et à oiseaux, mais des fleurs et des oiseaux à la taille de la chambre, énormes, effrayants. Les becs jaunes notamment de ces oiseaux, des becs recourbés, grands comme une main, avaient l'air si méchant! Elle allait sûrement en rêver. Son corps commençait lentement, très lentement à se réchauffer. Mais sûrement ses pieds resteraient froids jusqu'à ce qu'elle s'endormît, jusqu'à demain matin, peut-être... Oh! Comme elle aurait voulu y être, à ce matin où elle se réveillerait toute réchauffée dans un creux du matelas qui serait comme un nid, dont elle aurait toutes les peines du monde à sortir.

Sentant qu'elle commençait à s'engourdir, elle sortait le bras des couvertures pour éteindre la lampe, quand on frappa doucement, très doucement, à la porte.

— Entrez, dit-elle tout bas. La porte s'ouvrit, et Luc entra, en robe de chambre bordeaux, tenant sur son cœur une bouteille. Elle se mit à rire ; il était si comique avec sa bouteille, avec sa robe de chambre ; et ses cheveux si bien peignés d'ordinaire faisaient une touffe derrière la tête, et son long nez était exactement celui de la dame sur le portrait de famille, bien qu'elle fût la grand'mère ou la grand'tante de Nathalie, et non la

sienne... Mais elle riait aussi de plaisir, parce que, ce soir-là tout au moins, elle ne s'endormirait pas sans avoir été embrassée par un homme.

— Vous ne dormiez pas encore ? Que vous avez l'air petite dans ce monument, Fanny ! J'ai pensé tout à coup qu'une bouteille d'eau chaude vous ferait peut-être plaisir, et je suis descendu à la cuisine vous en faire une.

— Oh ! Luc ! » Elle était ravie ; elle lui fit son plus radieux, son plus naïf sourire, celui des cadeaux de Noël, celui qui faisait dire à son père et à Philippe : « Quelle enfant elle est restée ! »

— Luc, c'est ce qui pouvait me faire le plus de plaisir ! J'étais arrivée à me réchauffer à peu près, mais mes pieds sont de vrais glaçons.

— Alors, j'ai vraiment été bien inspiré, dit-il en s'approchant du lit. Fanny émergea à demi des couvertures, mais s'y replongea aussitôt, se souvenant qu'elle exposait aux yeux de Luc son tricot marron et non le haut vaporeux de sa chemise de nuit. « Si seulement j'avais pu prévoir... » Luc glissa la bouteille dans le lit, en lui effleurant les genoux.

— Voilà. Ça va mieux ? » Sa voix était tendre, comme s'il parlait à un enfant malade. Elle adorait que les hommes lui parlassent comme à un enfant ; pas les femmes, pas Nathalie surtout, qui employait volontiers à son égard un ton protecteur, parce qu'elle la dominait par sa haute taille. Mais les hommes, oui ; c'était si agréable de se sentir faible, et protégée, et grondée parfois, gentiment.

— Oui, un peu mieux.

— Un peu seulement ? Je vais vous réchauffer les pieds, moi. » Et il prit les petits pieds dans ses mains, les frotta, les embrassa...

— Oh ! Il ne faut pas m'embrasser les pieds ! dit-elle.

— Pourquoi ?

— Ça ne se fait pas... Ce n'est pas convenable... » Il se mit à rire.

— Ce n'est pas convenable ? Qu'est-ce qu'il faut embrasser pour être convenable ? La joue ?...

— Mm... » Il l'embrassa sur la joue, d'un baiser qui vite glissa.

— La bouche ?

Elle n'eut pas le temps de répondre ; il l'embrassait longuement, avidement, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle se sentît toute étourdie.

— Luc... J'ai froid... soupira-t-elle. Elle était toute découverte jusqu'aux pieds ; sa chemise transparente laissait deviner son corps à partir de la taille. « Heureusement que je n'ai qu'un pull-over », pensa-t-elle. Après tout, elle avait bien fait de ne pas emporter le vieux pyjama de flanelle. Luc n'aurait pas aimé du tout ce pyjama ; son mari l'aimait, mais cela ne voulait rien dire. Elle savait que Luc voulait toujours que Nathalie eût de très jolies chemises de nuit. C'était cela qui était si commode quand on décidait de faire de l'effet sur le mari d'une amie : on connaissait déjà ses goûts. Mais décidément, il faisait trop froid.

— Luc... froid..., dit-elle encore plus languissamment.

— Oui, chérie... » Elle entendit un bruit, ses pantoufles qui tom-

baient sans doute, et il ramena la couverture sur eux deux. Il la serrait contre lui, non pas à l'étouffer, comme Philippe, mais doucement ; il lui caressait les épaules, sa caresse descendait le long de sa poitrine... Elle frémissait tout entière. Ah! Qu'il ne se hâtât pas trop! Que ce ne soit pas trop vite cette ruée brutale qui ne vous laisse pas le temps de respirer, qui vous fait mal, qui vous salit, qui vous oblige à vous lever dans le froid pendant qu'un homme qui croit avoir acquis le droit de vous tutoyer salit les draps avec sa cigarette... Mais Luc ne paraissait pas être de cette espèce. Il ne se ruait pas, il se contentait de l'embrasser, de la caresser, de lui murmurer des compliments...

Oh! que c'était doux cette place retrouvée contre l'épaule de l'homme, le nez dans son cou, les bras repliés sur sa poitrine... Comme elle aurait voulu s'endormir ainsi... Mais les hommes ne vous laissent jamais vous endormir avant... Luc ne devait pas faire exception à cette règle. En effet, il la secouait tendrement :

— Tu dors, chérie? Ah! Il la tutoyait déjà.

— Non.

— Il faut que je retourne dans ma chambre. Nathalie n'aurait qu'à s'éveiller...

— Ah! Bon, dit-elle, plus soulagée que déçue. Elle avait chaud maintenant, elle se sentait si bien... Dommage pourtant qu'il ne pût pas rester dormir avec elle... Il interpréta autrement son soupir.

— Demain, chérie. Demain, Nat va en ville avec Richard. Nous aurons plus de temps. Ce sera mieux, tu ne crois pas?

— Oui, dit-elle. Il l'embrassa encore une fois avant de sortir du lit, la borda.

— Dors bien, Fanny gentille. » Oui, elle dormirait bien, apaisée maintenant. Elle le regarda s'en aller. Il avait de vilaines pantoufles. Un cadeau de Nathalie, peut-être, qui faisait volontiers des cadeaux utiles. Elles devaient s'appeler les « Pantoufles du docteur François », ou quelque chose comme ça. Elle bâilla. Bien dormir... Du remords? Non, pas encore. En aurait-elle seulement? Bien sûr, ce serait la première fois qu'elle tromperait Philippe. Avant le mariage, elle avait eu des amants : beaucoup d'amants. Devant tous ces jeunes gens qui la courtisaient, lui disaient des paroles gentilles, l'emmenaient au théâtre et dans des restaurants trop chers pour leur bourse, elle se sentait comme un enfant dans une confiserie, auquel on aurait dit que c'est très méchant de manger des bonbons, mais qu'on aurait laissé seul. « Je vais encore en manger un, un seul. Celui-ci. Non, celui-là... Encore un... Oh! que c'est mal! Mais si je n'en mange qu'un seul de plus... le dernier! » Et ce n'était jamais le dernier.

Elle avait trop envie d'être embrassée, d'être câlinée, d'être emmenée au cinéma, d'avoir des rendez-vous, des coups de téléphone, des émotions. Philippe avait très bien compris cela ; il avait trop d'expérience pour se formaliser beaucoup de n'être pas le premier dans la vie de

Fanny. D'ailleurs, n'avait-elle pas toujours rêvé de lui ? Et quel couronnement à tous ses rêves que le mariage ! Il y avait eu des musiques d'orgue, une robe blanche et son père avait dit à Philippe d'une voix tremblante : « Des jeunes filles comme Fanny, vous n'en trouverez plus d'autre dans le monde moderne ! Non, mon garçon, plus d'autre ! C'est la dernière ! » Ce qui n'était guère aimable pour son autre fille Dominique qui n'avait que seize ans à cette époque et traversait une crise mystique — mais papa avait toujours été un peu distrait. Et voilà. Deux ans de mariage. Elle ne l'avait jamais trompé. Pourquoi l'aurait-elle fait ? Elle n'était plus jamais seule, cela lui suffisait. Et puis, tromper son mari, c'était tout de même autre chose que de prendre un amant. C'était beaucoup plus vilain. N'empêche qu'elle allait le faire. Peut-être. Il pouvait se passer tant de choses d'ici demain. Nathalie pouvait tomber malade, le beau-frère décider qu'après tout il n'irait pas à la ville, elle-même avoir très mal au ventre et pas la moindre envie de se laisser lutiner... Bien sûr, si cela se passait, elle serait terriblement déçue. Mais il était agréable, au moment de s'endormir, de n'être sûre de rien. Elle songea à faire une petite prière, histoire de se racheter un peu. Puis elle y renonça : après tout, elle n'avait pas encore trompé son mari. Il serait indécent de s'en excuser par avance. Comme si elle s'excusait de ne pouvoir assister à une réception où elle ne serait pas invitée. A cette pensée, elle rit un peu, déjà aux trois quarts endormie.

***

Elle s'éveilla avec une sensation de bonheur et de bien-être incompréhensible. Il y avait du soleil dans la chambre. Encouragée par ce soleil, elle bondit hors du lit, jeta son manteau sur ses épaules, et courut à sa fenêtre. Sous ses yeux, elle voyait le parc dérouler ses courbes douces, s'étageant sur plusieurs plans comme un tableau ancien. Au premier plan, la terrasse de la maison, bordée d'une balustrade de pierre blanche, finement détachée dans l'atmosphère bleuâtre ; puis la pelouse descendant jusqu'à une minuscule pièce d'eau entourée de saules taillés bizarrement ; puis, un repli de terrain que dominaient d'autres saules, puis une autre prairie, puis un ruisseau dans un creux, et de prairie en ruisseau, on arrivait à la colline qui bornait l'horizon, toute baignée dans la même atmosphère dorée et bleuâtre. L'herbe de la pelouse semblait légèrement givrée, mais le soleil formait peu à peu les brins blancs et durcis, et tout le paysage s'attendrissait dans une douceur mouillée. Le poêle s'était éteint pendant la nuit, et dans la chambre, il faisait plus froid que jamais ; mais Fanny, tout heureuse de penser à ce que ce jour allait lui offrir d'émotions, de campagne, de nouveauté, ne se recoucha pas et courut dans la salle de bains se faire couler un bain brûlant. Quel bon signe que ce beau temps ! Il aurait pu pleuvoir, neiger même ; c'est si affreux, le mauvais temps à la campagne ! On reste dans une maison glaciale, on écrit des lettres, on envoie des cartes postales, on se sent mal à l'aise

dans ses vêtements, et parfois, comble d'horreur, on joue à des jeux idiots. Elle rit toute seule dans son bain en pensant que sûrement, le beau-frère inventerait les jeux les plus stupides ; peut-être voudrait-il jouer aux charades et se barbouillerait-il le menton de charbon pour figurer Charlemagne...

Si Philippe était là, il en aurait sûrement pour une demi-heure à lui raconter tous les jeux stupides qu'inventerait le beau-frère. Philippe savait si bien parler des gens! Il lui donnait toujours l'impression d'être entourée d'êtres extraordinaires, comiques ou affreux. Jamais d'êtres ordinaires et profondément ennuyeux, comme lorsqu'elle était seule elle avait tendance à les voir. Voilà ce que c'était que le soleil sur une jolie campagne : elle arrivait même à penser à Philippe sans le petit pincement au cœur habituel. Ou alors est-ce que c'était à cause de Luc? Le remède s'avérait efficace. Elle se mit à chanter dans son bain : « *Sweet... and lovely...* », puis elle se reprit en songeant qu'on pouvait l'entendre. Ce genre de chanson anglaise n'était pas du tout poétique, pas du tout ; il fallait chanter quelque chose de plus adapté aux circonstances. Elle essaya : « *La belle se promène... au fond de son jardin...* » Puis, « *La fleur de mai y est éclose...* » Mais elle n'avait pas vraiment envie de chanter des choses poétiques. Elle avait envie de chanter *Sweet and lovely*. Elle l'entonna à demi-voix tout en sortant de l'eau et en se frottant vigoureusement ; son corps fumait dans la salle de bains glaciale. Elle s'habilla sans lambiner, chose inusitée ; se demanda si Luc et Nathalie dormaient. Peut-être seraient-ils fâchés d'être dérangés? Elle traversa doucement le palier, alla jusqu'à la porte. Une voix grêle, hélas trop connue, retentissait derrière la cloison :

— Alors, j'ai dit au père Jules : « Poirier est retors, mais je sais comment le prendre... » De tout ce qu'elle possédait d'altruisme, Fanny plaignit ses amis. Elle entra. La chambre était beaucoup plus petite que la sienne, entièrement lambrissée de chêne, et très confortablement chauffée par un gros, gros poêle. Près de ce poêle, Richard, le beau-frère, était installé dans un fauteuil de cuir, les jambes croisées, la tête appuyée au dossier, l'air important. Il portait un costume visiblement composé avec le plus grand soin pour paraître campagnard ; ses guêtres un peu usées, son pantalon de velours serré aux mollets, sa grosse veste de tricot, et jusqu'au geste avec lequel il bourrait sa pipe, formaient comme la parfaite panoplie du *gentleman farmer* pour théâtre de province. Et jusqu'à sa pose qui avait quelque chose de voulu, d'apprêté, et de si comique! En voyant entrer Fanny, le *gentleman farmer* se leva, la main tendue.

— Salut, jeune dame! Vous êtes presque aussi matinale que moi! Regardez-moi ces paresseux ; et dire qu'ils sont mariés depuis deux ans! Lève-toi, Roméo, voici l'alouette!

Luc et Nathalie étaient encore couchés en effet. Luc semblait encore à moitié endormi, blotti sous un énorme édredon dont on ne voyait dépasser qu'une mèche de cheveux ébouriffés. Nathalie était assise dans

son lit, avec l'air de tenir salon, une petite liseuse bleue jetée sur ses épaules, que Fanny reconnut — c'était un cadeau de mariage — et un foulard jaune et bordeaux drapé autour de ses longs cheveux noirs.

— Bonjour, ma Fanny. Déjà levée! Moi qui croyais que tu prendrais ton petit déjeuner au lit!

— Eh bien! non, tu vois. Il fait tellement beau qu'on ne se sent pas le droit de rester endormi... » Fanny jouissait pleinement de l'agréable sensation de se sentir propre, levée et habillée pendant que d'autres étaient encore plongés dans la moiteur du lit. Mais elle aurait voulu que Luc sortît un peu la tête de sous son grotesque édredon pour l'apercevoir. C'était une véritable insulte de la part d'un homme auquel on avait accordé tant de faveurs, de ne pas même se donner la peine de lever la tête pour apercevoir cette Fanny toute neuve, toute propre, qui avait noué un foulard vert inédit sur le pull marron à peine froissé par la nuit, Fanny dont les courts cheveux cendrés avaient été savamment ébouriffés, qui n'avait pas mis de rouge à lèvres, mais avait rosi délicatement ses joues toujours un peu pâles, et qui venait de se parfumer avec le parfum choisi pour ce week-end spécialement, et spécialement pour Luc, et qu'elle avait si soigneusement emballé dans de la ouate. Tout cela serait peine perdue à cause de ce misérable qui n'aspirait qu'à faire la grasse matinée? C'était trop fort vraiment. Que pouvait lui faire l'admiration éventuelle d'un homme comme le beau-frère, qui, avec une galanterie prétentieuse, lui disait qu'elle avait l'air — Dieu sait pourquoi — d'une dryade. Lui aussi voulait faire agreste, mais ne réussissait qu'à paraître empêtré tant dans ses compliments que dans son étrange costume.

Et que pouvait lui faire la gentillesse de Nathalie qui déclarait de cet air mondain dont elle ne pouvait se défaire :

— Chérie, tu es ravissante aujourd'hui. Je me fais honte, être encore au lit avec un fichu sur la tête...

— Et Luc, dit Fanny d'une voix claire. Est-ce qu'il n'a pas honte lui aussi? » Nathalie souleva d'un geste précautionneux l'édredon, et la triste vérité apparut. Décoiffé de façon hideuse, le crâne transparaissant au travers des cheveux trop fins, le nez plus long que jamais, le visage strié par les plis de l'oreiller, les bras enserrant la couverture comme un enfant, Luc dormait. Écœurée, Fanny se tourna vers le *gentleman farmer*, qui ayant réussi à allumer sa pipe la fumait d'un air placide, que démentaient pourtant ses yeux bleus effarés.

— Ne pourrions-nous pas déjeuner?

— Mais certainement! s'écria Nathalie, coupant la parole à l'infortuné qui ôtait sa pipe de sa bouche pour répondre. Descends dans la cuisine avec Richard. Je vous suis dans un instant. Ils sortirent, laissant le couple à son intimité.

— Je trouve Luc bien laid quand il dort, dit Fanny d'un ton ingénu. Non qu'elle voulût le moins du monde séduire le beau-frère. Mais après tout, c'était un homme et elle voulait se faire apprécier. Il

parut ravi qu'on lui adressât la parole avec un semblant de complicité.

— Affreux! s'écria-t-il avec enthousiasme. Ils entrèrent dans la cuisine. La pièce était vide mais il y avait du café dans une immense cafetière, et du lait dans une casserole où plongeait une écumoire.

— Vous ne pourriez imaginer toutes les choses que j'ai à faire ici, dit-il en s'asseyant. Si encore Luc voulait m'aider un peu! Mais pas du tout. Il critique, il conseille, il ne fait rien. C'est un vrai supplice...

— Mais si cela vous ennuie tant, pourquoi le faites-vous? dit Fanny sans y attacher la moindre importance, mais d'un ton gracieux.

— Il faut bien que quelqu'un le fasse : Luc s'y refuse absolument, et pourtant ce serait tellement plus gentil de faire cela ensemble, en famille! Je suis surchargé de besogne.

L'air suffisant dont il disait cela faisait penser qu'il ne le regrettait pas tant que cela, songea Fanny. D'ailleurs, tous les hommes adoraient se donner de l'importance. Sinon, pourquoi compliqueraient-ils toujours tellement la vie, exagéreraient-ils tellement la difficulté de tout ce qu'ils faisaient? Philippe par exemple, pourquoi aurait-il accepté d'aller faire cette tournée dans un pays de sauvages, alors qu'il avait assez d'argent pour vivre, une femme qui l'a-do-rait, un joli appartement, une bonne et un frigidaire? Tout cela pour se donner de l'importance et pouvoir dire en rentrant, comme ce beau-frère aux yeux ronds : « Vous ne pouvez imaginer comme je suis surchargé de besogne! » Néanmoins, elle sourit au beau-frère, dit : « Ah? » et se beurra une tartine. Elle n'aimait jamais le pain fait à la campagne ; il lui semblait plus amer que le pain qu'on achetait tout fait, et... Le faible encouragement de son sourire semblait avoir poussé le beau-frère aux confidences, car il se pencha vers elle et lui chuchota mystérieusement :

— Mais je ne fais pas que m'ennuyer, j'ai mes consolations, je... » Mais comme à cet instant Nathalie entrait, il mit rapidement un doigt sur ses lèvres. Elle fut sur le point de hausser les épaules. Mais ce pauvre garçon ne devait avoir d'autre plaisir sur la terre que de faire de ces innocents petits mystères ; elle se demanda si ce « secret » avait quelque chose à voir avec ce que Luc disait toujours : que son beau-frère essayait de le supplanter dans les bonnes grâces de M. Lescures, le riche grand-père. Ce serait amusant de le découvrir et d'amener à Luc la preuve que ce lourdaud à l'air innocent n'était autre qu'un habile filou, le même qui avait déjà dérobé les bijoux de la Bégum ; voilà une aventure passionnante, beaucoup plus passionnante que celle de se donner à un monsieur prématurément chauve et qui porte de vilaines pantoufles beiges.

Mais il y avait peu, très peu d'espoir pour que le beau-frère fût un habile filou ; évidemment, un filou pouvait être laid, il pouvait avoir la tête ronde, les cheveux rasés de cette manière absurde, les yeux ronds et d'un bleu-bébé, il pouvait même à la rigueur être ingénieur et marcher sous son manteau comme sous une cloche à fromage, mais jamais, jamais, dans aucun des livres que Fanny lisait avec passion (la *Nuit fatale*, l'*Assassin*

aux Mains de Femme, voire *Tintin au Pays de l'Or noir)*, jamais un assassin ou un bandit présentant le moindre intérêt n'avait eu ce sourire gauche et ingénu, ces gestes maladroits, cette assurance factice, cette voix prétentieuse, s'émiettant en balbutiements et en petites toux, rapidement, sous le regard glacial de Nathalie et de Luc. Il fallait renoncer à l'espoir d'une aventure policière. L'aventure sentimentale devait suffire.

Du reste, Luc entrait, habillé d'une chemise très blanche et d'un costume gris très soigné — par une affectation inverse de celle du beau-frère il s'habillait toujours davantage à la campagne — coiffé, ses minces cheveux clairs ramenés en arrière de façon fort seyante visiblement content de lui et du monde, et Fanny eut un remords de l'avoir si mal jugé. Après tout, il était plutôt joli garçon, mince, un visage spirituel, des yeux durs qui pouvaient devenir tendres... « Moi-même, je suis peut-être horriblement laide quand je dors... », se dit-elle, sans en rien croire. Le premier regard de Luc fut pour elle, et elle se sentit tout animée par ce qu'il contenait d'admiration. Par les hautes fenêtres de la cuisine, le soleil pénétrait dans la pièce, brillait sur la grande cafetière, sur les couteaux, sur le miel limpide. Le beau-frère se leva.

— Eh bien, je vais m'occuper un peu des nouvelles poules. Tu devrais venir voir ça, Luc, des Sussex magnifiques...

— Mais tu es là pour ça, Richard, dit doucement Luc, en se beurrant une tartine d'un geste élégant. Fanny trouva qu'il allait tout de même un peu fort ; mais l'autre disparut sans demander son reste.

La matinée se passa agréablement. Le soleil brillait toujours sur les sous-bois du parc, les arbres nus s'égouttaient en petites mares argentées, une buée humide montait et donnait à l'air cette odeur fade et douce des anciennes pluies. Le parc était aussi une réserve, et un daim s'approcha à quelques pas d'eux, au grand ravissement de Fanny qui n'en avait jamais vu d'aussi près. Il y eut des oiseaux passant très vite au-dessus d'eux dont on ne voyait que l'ombre ; il y eut des cris vifs et mélancoliques d'autres oiseaux qui partaient presque sous vos pas, près de l'étang à l'odeur pourrie ; il y eut un garde-chasse taciturne et respectueux, tout à fait dans la tradition, qui guettait la première bécassine. Il y eut la visite chez une vieille paysanne qui embrassa Nathalie sur les deux joues et se plaignit amèrement de « Monsieur Richard qui n'avait pas de tête », et Fanny remarqua que ces paysans, qui ressemblaient fort peu à ceux qu'elle avait vus au cinéma, étant infiniment moins ridés et moins loquaces, préféraient de beaucoup la réserve, la façon de parler élégante et le beau costume de Luc, aux efforts du beau-frère pour avoir l'air « couleur locale ». Elle eut un peu pitié de lui ; quelqu'un n'aurait-il pas pu l'avertir qu'il n'était nullement nécessaire de prendre, à peine arrivé à Limour, cet air débraillé ? Qu'il était parfaitement superflu d'appeler les négociants du pays « le père Untel... », alors que les paysans eux-mêmes disaient « Monsieur » ? Mais somme toute, elle était contente de constater cette supériorité chez l'homme qui lui faisait la cour.

Il y eut encore des visites où il fallut boire un affreux alcool douceâtre, il y eut des mains furtivement pressées pendant que Nathalie restait en arrière ou courait en avant. Enfin, ils revinrent vers midi ; ses faux créneaux se découpant sur le ciel bleu, vaste et noir, le « Château » les attendait.

— Delphine m'a demandé si nous déjeunerions dans la salle à manger, dit Nathalie comme ils atteignaient la terrasse. J'ai dit que nous nous contenterions de la cuisine, tu es bien d'accord, chéri ? La salle à manger est bien trop grande pour quatre, et il est inutile d'essayer de la chauffer, nous n'y arriverons jamais...

— Très bien, très bien, dit Luc. A quelle heure comptes-tu partir pour Limoges ?

— Richard a prétendu qu'il partirait à deux heures précises, mais tu sais bien que cela signifie vers trois heures. » Fanny eut envie de lui demander à quelle heure elle rentrerait, mais elle n'osa pas. Elle admira le ton détaché de Luc comme il disait : « Tu as beaucoup de choses à faire là-bas ? » Ils entrèrent dans la cuisine ; il y faisait chaud. Une odeur appétissante régnait.

— Il faut que je voie madame Raburet, dit Nathalie en enlevant précautionneusement ses souliers tachés de boue. Elle m'a promis qu'elle nous trouverait une bonne ravie d'aller à Paris, bonne cuisinière, douce, économe, enfin, un véritable diamant de vertu.

— Et au bout de huit jours, ton diamant se fera enlever par un marchand de frites, dit Luc. Comme Élisa. Je ne vois pas pourquoi tu ne prends pas tes bonnes à Paris, comme tout le monde. » Fanny trouva ce reproche ingrat. Après tout, c'était à ce goût de Nathalie pour les bonnes Limousines — disait-on Limousines ? — qu'ils devaient un après-midi tranquille. Elle pensa à la chambre aux oiseaux, que le soleil devait avoir réchauffée, à l'immense lit, au paysage mouillé vu par la fenêtre, à l'après-midi paresseux et tiède ; elle sourit à Nathalie avec gratitude.

— Moi, je trouve que Nat a parfaitement raison, dit-elle. Ce n'est pas parce que vous êtes mal tombés une fois... A Paris, c'est chaque fois qu'on est mal tombé.

— Je vois que vous appréciez déjà le Limousin, dit une voix joviale et trop connue derrière eux. C'est bien cela, petite madame ! Si vous veniez avec nous cet après-midi ? Vous pourriez voir le musée des céramiques à Limoges ? C est un très beau musée, très intéressant... Luc essaya de couper court.

— Tu ne sais donc pas, Bernard, que depuis les romans de Paul Bourget, on ne dit plus « petite madame ? » L'autre se tut, déconcerté. Mais Nathalie :

— Mais c'est vrai, chérie. Oh ! Tu devrais venir. Je suis sûre que cela te plairait, ces porcelaines. Il y en a de très jolies, avec des fleurs et des chinoiseries. On pourrait se retrouver après, pour le thé... » Luc sentit une vague colère l'envahir. Nathalie faisait cette proposition en toute

innocence ; il le savait. Elle n'était pas jalouse et du reste, ne soupçonnait pas qu'il y eut une raison de l'être. Il lui disait toujours du bien de Fanny, suprême habileté : sans qu'il mentît, elle était persuadée que Fanny ne l'attirait pas le moins du monde. N'empêche que cette invitation était une maladresse ; exactement ce qu'il aurait fallu pour lui faire désirer Fanny si la chose n'était déjà faite. « Oh! les femmes, même les plus parfaites! songea-t-il. Elles trouvent toujours un moyen de se rendre insupportables! » Comment se tirer de là? Il était difficile à Fanny de refuser sans faire entendre clairement qu'elle entendait rester avec lui...

Il pouvait évidemment lui offrir de l'accompagner au musée, et prendre une chambre d'hôtel ; mais c'était justement ce qu'il avait voulu éviter en venant à Limour : que cette liaison commençât dans un cadre sordide, dans cet ensemble de caissière complice, d'ascenseur malodorant, de chambre où flotterait encore un parfum bon marché, où l'eau chaude manquerait, où la fenêtre donnerait sur une cour sombre et sonore, qui amènerait jusqu'à la chambre le fidèle écho d'un monsieur au premier en train de se moucher et de cracher voluptueusement. Il y avait toujours des gens en train de cracher dans la cour des maisons meublées. Sans compter qu'à Limoges, le papier de la chambre serait sûrement à gros hortensias bleus et or et lui ôterait tout envie de faire l'amour ; les draps seraient rugueux, et on aurait toutes les chances en sortant de rencontrer une vieille dame qui aurait fait sauter Nathalie sur ses genoux et qui osait raconter à toute la ville l'infortune de « la pauvre jeune dame ».

Toutes ces réflexions le traversèrent en quelques secondes, mais il avait à peine eu le temps de froncer les sourcils que déjà la fraîche voix enfantine de Fanny :

— Oh! non... J'aime mieux rester avec Luc! » C'était gagné. Nathalie et le beau-frère éclatèrent de rire en même temps. Impossible d'imaginer que Fanny pût penser à lui autrement que comme à un ami ; cette intonation était parfaite. Brave Fanny, va. Il se demanda si elle se rendait compte de son habileté. Probablement non ; les femmes faisaient ces choses là d'instinct, sans s'en rendre compte. C'est pourquoi les hommes leur étaient tellement supérieurs, naturellement ; Luc aimait assez à se considérer comme un modèle de rouerie, une sorte de marquis Régence, de héros des *Liaisons Dangereuses*, mais avec plus de cœur, naturellement, plus de sensibilité. Ainsi Fanny : bien sûr, il se rendait compte que leur liaison ne durerait pas une heure après le retour de son mari. Mais il acceptait sans cynisme ce rôle de remplaçant. Tant que cela durerait, il aurait de l'affection pour elle, voire de la tendresse. Après, il ne serait pas en peine de la remplacer... Il sourit avec complaisance à sa propre image d'homme qui sait profiter de la vie, et ils se mirent à table.

Le menu était campagnard : omelette aux pommes de terre, viande bouillie, tarte aux pommes. Luc mangea peu. « Ne pas s'alourdir de nourriture superflue, surtout la première fois. Il s'agit de faire bonne impression, sans quoi je crois que cette chère Fanny ne serait pas inca-

pable de chercher une autre consolation.» Le repas fut silencieux ; Nathalie était un peu grisée par le grand air, Fanny engourdie par la chaleur, et le beau-frère, las sans doute de se faire rabrouer, mangeait dans un sombre silence, oubliant de faire du bruit. Au café, il se retira, pour régler une dernière affaire avant le départ.

— Je reviens dans un quart d'heure. Vous serez prête, Nathalie?

— Je serai sûrement prête avant que vous ne veniez me chercher, Richard, répondit-elle avec un sourire. Il sortit. Chacun s'alanguissait devant le café.

— Quelle belle journée! dit Nathalie. C'est un vrai miracle d'avoir tout ce soleil, alors qu'à Paris il fait si gris. » Luc approuva de la tête. Une sorte de fébrilité naissait de cette attente. Pourvu qu'il n'arrivât rien, qu'un pneu ne crevât pas devant la grille, que madame Raburet, la placeuse, ne téléphonât pas qu'il vaudrait mieux attendre à demain pour voir la nouvelle bonne... Sous la table, inconsciemment, il se déchiquetait l'ongle de la main gauche. On a beau avoir vingt-six ans, une belle confiance dans l'avenir, et la conviction qu'à côté de vous Valmont n'est qu'un enfant, il y a des moments où la nervosité prend le dessus. Ainsi cette affaire Valette où son patron l'avait envoyé plaider à sa place...

Mais qu'est-ce que l'affaire Valette avait à voir avec Fanny? Il tenta sans succès de repousser ce désagréable souvenir à l'arrière-plan. Cela pouvait arriver à tout le monde de bafouiller, absolument à tout le monde. Les plus grands avocats, dans leurs débuts... Ils en faisaient le thème d'amusantes anecdotes lors du banquet anniversaire de leur cinquante ans de barreau. Fanny, tout à ses rêves de chambre tiède, de douce pénombre, souriait sans s'en rendre compte ; il en fut agacé. Quel calme! Elle attendait, sans la moindre inquiétude, que Nathalie sortît. Elle ne se déchiquetait pas l'ongle, elle. Elle souriait. Elle ne pensait pas à l'affaire Valette ; elle n'avait aucune affaire Valette dans sa vie. Elle n'avait qu'à attendre calmement les hommages, à les accepter d'un air de condescendance. Jamais non plus elle ne serait repoussée, avec un rire ironique, comme lui avec Maggy... Mais qu'est-ce qui lui prenait, à ne penser qu'à des choses désagréables? Maggy, l'affaire Valette... C'était la faute de Nathalie, aussi. Pourquoi n'allait-elle pas s'habiller?

— Tu ne vas pas te changer, Nathalie? » Il aurait beaucoup mieux fait de profiter de l'occasion qui s'offrait la veille ; mais là encore, il avait voulu se faire regretter, réserver ses plaisirs... C'était idiot. Si Fanny était déjà sa maîtresse, il ne serait pas là à s'inquiéter comme un imbécile. Il pourrait se dire avec sang-froid : « Si Richard est en retard, s'il y a un pneu crevé, si Nathalie décide de rester ici, ce ne sera jamais qu'un après-midi perdu ; au pire, je la retrouverai à Paris... » Tandis que si jamais ils quittaient Limour sans que Fanny fût devenue sa maîtresse, ce serait une telle honte, une telle déception... Inenvisageable. D'ailleurs, Nathalie se levait.

— Richard est toujours tellement en retard... Mais tu as raison, si

jamais il était à l'heure, il triompherait toute sa vie durant. » Au moment de sortir, elle s'arrêta :

— Luc, tu devrais montrer à Fanny les vieux livres de grand-père, tu sais, l'Histoire du Costume... Elle qui aime les livres d'images, je suis sûre qu'elle passerait un bon après-midi.

— C'est une idée, cela, dit Luc, enchanté. Il transporterait deux ou trois des gros volumes reliés dans la chambre de Fanny, cela leur fournirait le meilleur prétexte du monde à rester enfermés ensemble, et même à s'étendre sur le lit. Nathalie sortie, il saisit la main de Fanny.

— Ah! oui, Fanny, vous aimez les livres d'images?

— Je les adore..., dit-elle d'une voix languissante qui semblait vouloir dire autre chose. Il étendit la main, et doucement, il passa les doigts sur ses lèvres, un geste qu'il trouvait aussi très Régence. Elle rosit légèrement, baissa les yeux.

— Chérie..., murmura-t-il. Le souvenir de l'affaire Valette était bien loin.

Richard entra.

— Où est Nathalie?

— Elle finit de s'habiller. Mais tu n'es pas prêt toi-même?

— Mon marchand de bois vient de me téléphoner qu'il ne pouvait rien me dire avant demain. Alors, je venais dire à Nat que si elle ne tient pas à aller à Limoges toute seule, je pourrais donner un coup de fil à la mère Raburet pour la décommander et que je vous emmènerais tous les quatre faire une bonne ballade, pour profiter du beau temps. Qu'est-ce que vous en dites? » Fanny ne dit rien. Arrachée brusquement à ses rêves de chambres chaudes, de caresses légères comme des plumes, de tendres paroles murmurées, elle n'avait pas très bien entendu et levait vers leur jovial bourreau des yeux étonnés de somnambule. Mais Luc avait compris; d'un geste convulsif, il acheva d'arracher la rognure d'ongle de sa main gauche.

— Très bonne idée, murmura-t-il, incapable de réagir. Il avait complètement perdu la tête; le trou noir... Si au moins il pouvait trouver une réplique cinglante, quelque chose qui ferait rire Fanny aux dépens de ce malencontreux gêneur... Mais non; tout ce qu'il pouvait faire était de répéter d'une voix étranglée :

— Bonne idée... bonne idée... Et l'autre, qui sans s'apercevoir de rien continuait, se dandinant, ravi de son idée :

— J'ai pensé tout de suite que ça serait si amusant d'emmener Madame au château Féret; toutes les femmes adorent les ruines, je crois, et la promenade est si belle! Puis on pourra prendre un solide goûter chez la mère Pignard, qui fait du si bon chocolat; ce serait un vrai après-midi de vacances. Qu'est-ce que tu en penses, Luc?

Ce qu'il en pensait? Il en pensait que Richard était une brute dépourvue du moindre tact, un dangereux imbécile qui, pour comble, allait les mener au château Féret, à ses chères ruines, sur lesquelles il disserte-

rait en les abrutissant d'ennui pendant des heures, et il faudrait monter la butte qui menait au château en accrochant son pantalon aux ronces et en glissant peut-être, se rendant ainsi ridicule aux yeux d'une femme qui n'était même pas sa maîtresse... Il pensait tout cela, le jeune avocat d'avenir, le roué de la Régence. Mais tout ce qu'il arrivait à sortir, c'était :

— Tu crois ? Tu crois ?

— Eh bien ! puisque nous sommes d'accord, je vais appeler Nathalie, dit le beau-frère. Il se dirigea vers la porte et cria dans l'escalier : « Nathalie ? » Une voix lointaine répondit :

— OUi-i-i ! J'arrive !

— Toujours les mêmes, les femmes. Il faut toujours qu'elles se remettent un peu de poudre au dernier moment, fit Richard avec bonne humeur. Je vais prendre mon manteau ; ou plutôt mon blouson, pour l'escalade.

Il sortit. Fanny ne disait rien, mais il sembla à Luc qu'elle lui lançait un coup d'œil de reproche. De reproche ! C'était un comble ! Qu'est-ce qu'il pouvait y faire si le ciel l'avait flanqué d'un imbécile de beau-frère ? Qu'est-ce qu'il pouvait y faire si le marchand de bois ne pouvait se prononcer avant demain ? Est-ce qu'il pouvait dire à Richard : « Tu me rendrais service en emmenant ma femme à Limoges parce que je veux coucher avec Fanny ? » Non, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi le regardait-elle ainsi ? « Oh ! se dit-il avec un désespoir nerveux. Un jour, j'étranglerai Richard... » Il se sentit presque soulagé quand l'autre rentra, en même temps que Nathalie qui arrivait par l'autre porte.

— Tout est changé, ma chère, dit Richard. Nous n'allons plus à Limoges. Mon marchand de bois n'aura vu les coupes que demain, et j'ai donné un coup de fil à votre Raburet.

— Ah ? fit Nathalie sans s'émouvoir. Qu'est-ce que nous faisons, alors ?

— J'ai proposé de vous emmener tous dans la voiture et de faire un tour du côté du château Féret, Luc trouve que c'est une bonne idée.

— Ah ! Votre château Féret ! dit Nathalie avec le sourire d'une personne qui salue au passage l'évocation d'une innocente manie. Est-ce que vous ne pourriez pas y aller tout seul ? Nous resterions ici bien au chaud à regarder des images...

— Mais puisque Luc a dit..., commença l'autre, et sa figure plissée était exactement celle d'un enfant qui va pleurer.

— Vous avez tout à fait raison, intervint Fanny. Moi, en tout cas, je vous accompagne. Je vais chercher mon manteau. » Elle sortit en coup de vent, toute secouée de rage. Non, elle ne passerait pas l'après-midi entre Luc et Nathalie, à regretter ce qui ne se passerait pas. Non, elle ne resterait pas là à se laisser furtivement serrer la main par ce Luc qui n'avait rien trouvé pour échapper à cette corvée. Et qu'on ne lui dise pas qu'il n'y avait rien à faire ! Les hommes, quand ils voulaient, trouvaient toujours quelque chose. Philippe aurait trouvé, lui. Luc paraissait déçu ? C'était bien fait, vraiment bien fait. Elle allait le désespérer, le réduire à rien, ne plus le

regarder. Ils auraient l'après-midi du lendemain ? Mais qu'est-ce que cela voulait dire, le lendemain, quand c'était *aujourd'hui*, aujourd'hui précisément et seulement aujourd'hui, qu'elle avait envie d'être seule avec Luc. Qu'elle avait eu envie, tout au moins. Car, à présent, il n'était plus pour elle que poussière. A moins naturellement qu'il ne fît quelque chose de très intelligent durant la promenade, de très audacieux, qui la ferait frémir...

Mais elle n'allait pas le lui faciliter, ça non. Et pour commencer, elle allait se montrer très aimable avec le beau-frère. Très, très aimable ; histoire de montrer à Luc qu'il ne fallait être sûr de rien dans la vie. Elle rentra dans la cuisine, un air de bataille sur son petit visage blanc de joli Pierrot.

— Vous venez, Richard ? dit-elle de son ton le plus charmeur. Il la suivit en prenant des airs vainqueurs. Sans son manteau trop grand, il paraissait moins ridicule, presque normal. Évidemment, ces cheveux rasés, les yeux craintifs n'avaient rien de bien séduisant. Mais tant pis ! Dans la voiture, elle s'assit à côté de lui.

— A l'arrière, je me sens toujours un peu malade.

— Mais vous auriez dû venir à côté de moi pendant le voyage !

— Je déteste être assise à côté de gens que je ne connais pas... Maintenant, nous nous connaissons... » Lui, sous ce ton coquet, frétillait, roulait de plus en plus vite, prenait des tournants sans klaxonner, étalait avec orgueil ses connaissances du pays. Il ne s'occupait de la propriété que depuis quatre ans, mais déjà il connaissait tout sur le bout du doigt. Le pays fourmillait de souvenirs historiques et de vieilles légendes. Fanny avait-elle jamais entendu parler du château Féret, but de leur promenade ?... Non ?... Mais c'était une ruine remarquable qui avait été habitée depuis le IXe siècle jusqu'au XVIIIe par des bandits ; les gens du pays disaient même par des sorciers. Et il y avait eu une bataille entre des bandits qui occupaient alors le château et des sorciers qui essayaient de les déloger. Une nuit, il s'était élevé de toutes parts, dans les bois qui entouraient alors le château, de tels hululements, de telles plaintes comme d'enfants égorgés, de cris si étranges qui faisaient imaginer des bêtes fabuleuses, que les bandits épouvantés s'étaient rendus sans combattre, et que le château avait été longtemps habité par les sorciers ; ils devaient surtout leur réputation au fait qu'ils entretenaient des chevaux et des chiens à l'intérieur du château, sans jamais sortir pour les faire boire ; tout le pays croyait qu'il s'agissait de chiens et de chevaux fantômes, alors qu'en réalité, les sorciers avaient creusé des souterrains qui allaient jusqu'à la rivière, et qu'ils faisaient boire leurs bêtes à l'abri de sorte d'entonnoirs.

Fanny écoutait sans ennui, et même avec un intérêt grandissant ; elle adorait les histoires de fantômes, de sorciers, de souterrains :

— Et naturellement le château est hanté ? dit-elle avec espoir.

— Non, mais il est tout de même très impressionnant. Tenez, nous voici

arrivés à la courbe de la route d'où on l'aperçoit. Penchez-vous... » Lui-même se pencha, négligeant complètement le volant et la route en épingle à cheveux.

— Richard ! dit la voix exaspérée de Luc. Il se retourna complètement :

— Quoi ?

— Ça t'ennuierait beaucoup de regarder de temps en temps la route, au lieu de tourner de tous côtés comme une girouette ? » Confus, Richard reprit une position normale ; mais la voix ingénue de Fanny disait :

— Vous avez peur, Luc ? Pourtant, il ne nous est encore rien arrivé ; moi, je trouve Richard très adroit.

— Là, qu'est-ce que je vous disais, triompha l'autre sans modestie.

— Oh, très bien ! Si vous aimez les émotions..., dit Luc d'un ton de dignité offensée, qu'il sentit lui-même être du plus parfait ridicule. Il s'enfonçait de plus en plus irrémédiablement dans un rôle de rabat-joie ; mais à qui la faute ? Ces histoires de sorciers et de vieux château, il les avait déjà entendues des dizaines de fois. Richard ne voulait-il pas chaque été les entraîner à se glisser dans des crevasses, au risque de faire ébouler une tour entière du château, pour voir si ce n'était pas l'entrée d'un souterrain ? Et Fanny qui paraissait goûter ces balivernes, qui secouait ses cheveux cendrés avec coquetterie, qui souriait délicieusement à cet imbécile... Elle ne devait pas l'écouter, sans doute. Non seulement ce que racontait Richard était dépourvu d'intérêt, mais encore sa façon de raconter était si morne, dépourvue du moindre grain d'humour... Il éternua tout à coup, bruyamment.

— Chéri ? Tu as pris froid ? s'informait Nathalie avec sollicitude.

— Ça, ce serait le comble, dit-il, rageur.

On approchait de la butte, haute d'une vingtaine de mètres, passablement abrupte et couverte d'arbrisseaux enchevêtrés, sur laquelle s'élevait le château Féret. Il restait debout trois des tours d'angles, plusieurs murs, une bonne partie du chemin de ronde, et çà et là, suspendus dans le vide, des bouts de murs horizontaux, loggias inaccessibles, entortillées de lierre.

— Il est très beau, dit Fanny sincèrement. Elle aurait trouvé très beau n'importe quel vieux château autrefois habité par des sorciers. Mais Richard prit un air modeste, comme s'il en était l'architecte. Ils traversèrent un petit passage à niveau, arrêtèrent la voiture avant le pont de bois qui enjambait la rivière.

— Voilà, dit Richard. En avant pour l'escalade du château. N'ayez pas peur, madame. Je connais bien la montée et je vous mènerai par les endroits les plus faciles.

— Mais je n'ai pas peur, dit-elle en souriant. J'adore grimper.

Elle se réjouissait beaucoup de voir Luc, avec son beau pantalon gris, escalader la montagne boueuse. Elle était sûre, dans l'état de mauvaise humeur où il était, de le voir glisser, tomber peut-être, et se pro-

mettait un vif plaisir de lui tendre la main. Aussi la déçut-il beaucoup en déclarant :

— Moi qui déteste ça, je resterai ici, avec Nat. Nous allons dire un petit bonjour à la garde-barrière, marcher un peu, boire un verre chez madame Pignard, et vous nous rejoindrez là quand vous en aurez assez de gambader. » Il y avait un peu d'ironie dans sa voix et Fanny le sentit. Évidemment, cette escalade, peut-être fatigante après tout, serait beaucoup moins gaie, sans lui ; si ce n'était pour l'ennuyer, elle ne tenait pas outre mesure à la compagnie du beau-frère. Et quel plaisir pouvait-elle éprouver à « gambader » si Luc n'était pas là pour admirer sa légèreté et lui en faire compliment ? Mais elle fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— On y va, Richard ? Et puisque nous allons grimper ensemble, je crois vraiment que vous pourriez m'appeler Fanny... » Ils s'éloignèrent ensemble, elle, s'efforçant à une allure énergique, lui trottinant, comme d'habitude. Luc et Nathalie restèrent sur la route.

— C'est curieux, dit Nathalie en toute innocence, nous considérons toujours Richard comme un idiot, et puis, tu vois, il a l'air de plaire beaucoup à Fanny.

— Mais Fanny est une sotte, dit Luc, en s'efforçant au ton objectif. Une très jolie petite sotte, mais une sotte quand même. Si, au lieu d'être une mince petite personne blonde, elle était un gros monsieur à moustaches, elle serait absolument insupportable. » Nathalie éclata de rire ; mais remarquant aussitôt l'irritation de son mari, elle réprima cet éclat sentit le besoin de changer de conversation, et dit affectueusement, en lui prenant le bras :

— Chéri, allons dire bonjour à madame Pignard. Elle sera tellement contente de te voir sans Richard, qu'elle déteste, qu'elle nous paiera sûrement un verre... » Luc condescendit à sourire.

Le beau-frère et Fanny avaient commencé l'ascension de la butte qui ne paraissait pas aussi aisée qu'elle l'avait cru tout d'abord. Les ronces s'accrochaient aux pantalons, les branches des arbrisseaux vous balayaient la figure quand elles ne s'accrochaient pas à vos cheveux, et la boue était gluante et singulièrement traître ; une ou deux fois, il la rattrapa de justesse. Lui, si empoté sur terre, avec ses petits gestes prétentieux, paraissait tout à fait dans son élément sur cette butte glissante, et progressait par petits bonds, comiques encore mais singulièrement efficaces. Le château se rapprochait, et c'était tout de même assez passionnant ; les murs qui restaient debout étaient encore très hauts, d'une dizaine de mètres environ ; et Fanny dont l'enfance avait été pleine de rêves de châteaux en ruines et de trésors cachés, mais qui n'en avait jamais vu, subit les branches, les ronces et la boue avec ce qu'elle considérait comme un véritable stoïcisme.

Un peu avant d'arriver au pied des murailles, elle éprouva tout de même le besoin de reprendre haleine.

— Richard, si on s'arrêtait un peu ?

— Mais bien sûr. Tenez, là, sur ces pierres. » Elle s'assit sur ce qui paraissait être un petit mur de pierre dépassant bizarrement de la terre molle de la butte.

— Vous grimpez mieux que Nathalie, dit le beau-frère d'un air grave.

— Vous, vous grimpez merveilleusement! L'enthousiasme de Fanny n'était pas feint. Sûrement Luc n'aurait pas escaladé ce tas de terre molle et glissante, n'aurait pas écarté ces broussailles singulièrement denses, n'aurait pas trouvé la saillie solide où poser le pied, avec l'habileté et l'assurance de Richard.

— Oh! Moi, je suis équipé pour ça, dit-il. Et, de fait, son costume paraissait là beaucoup moins ridicule ; après tout, s'il aimait grimper, il avait bien raison de s'habiller en conséquence. Fanny se sentait pleine d'indulgence pour cet homme qui avait mis à sa portée ce vieux rêve de petite fille. Qu'importait après cela sa tête ronde, sa voix affectée, et ces absurdes yeux bleus d'enfant? Qu'importait qu'il gérât mal le domaine ou fût, comme disait Luc, « un raté »? Elle se sentait même disposée à un petit bout de conversation admirative, un peu coquette ; ce ne serait pas désagréable d'être complimentée par lui, assis tous deux sur ce mur de pierre, dans le soleil qui brillait à travers ce fin réseau de branches. Mais Richard ne semblait pas enclin le moins du monde à la conversation galante. Il tournait autour du petit mur en s'accrochant aux branches et d'un air profond, il considérait le petit mur, puis levait la tête vers le château qu'il considérait à son tour, fronçait les sourcils, revenait au petit mur. Ses yeux ridiculement bleus n'étaient plus effarés, mais méditatifs et sérieux.

— Dites-moi, Fanny, à votre avis, combien de mètres y a-t-il d'ici à la tour d'angle gauche? Elle leva la tête, surprise.

— Mais il n'y a pas de tour à gauche.

— Mais non, bien sûr, c'est la tour écroulée, mais d'ici à ce tas de pierres que vous voyez là-bas?

— Cinq ou six mètres...

— C'est bien ce que je pensais, murmura-t-il.

— Mais, enfin, Richard, qu'est-ce que vous faites? murmura-t-elle plaintivement. Si lui aussi se mettait à être méchant, à ne plus s'occuper d'elle, c'était un comble. Mais il revint s'asseoir près d'elle, le visage grave.

— Fanny, est-ce que vous pouvez garder un secret?

— Mais bien sûr, dit-elle, ravie.

— Je vois que vous êtes une gentille personne, que vous aimez les vieilles choses, alors je vais vous dire une partie de mon secret.

— Une partie seulement?

— Je vous dirai le reste après, si je vois que cela vous intéresse. Voilà. Il y a deux ans que je cherche quelque chose dans ces ruines : je cherche l'entrée du souterrain.

— Oh! dit-elle, enchantée. Cela, c'était merveilleux. C'était bien

plus intéressant que tout, que cette stupide aventure avec Luc, que le plaisir même de l'ennuyer, que l'histoire policière aussi ou le beau-frère serait un dangereux bandit démasqué par elle. Un souterrain, mais c'était plus intéressant que tout.

— Vous aimez les souterrains ? demanda-t-il, une lueur d'inquiétude dans l'œil.

— Oh ! Oui, je les adore !

— C'est vraiment une chance que nous nous soyons rencontrés alors dit-il très sérieusement. Moi, c'est ma passion. J'en ai découvert un dans le jardin d'une paysanne. Figurez-vous qu'en plantant des navets, elle donne un simple coup de bèche dans un coin qui n'avait pas encore été cultivé, et voilà que sous l'herbe, il y avait un trou de cinq mètres. Naturellement, je suis entré dedans, c'était bel et bien un couloir, l'entrée d'un souterrain, peut-être celui de ce château-ci — imaginez cela ! — et figurez-vous qu'elle n'a jamais voulu que je fasse des fouilles dans son jardin.

— Oh ! Fanny était indignée.

— Et une autre fois, en Normandie, j'étais là quand on a découvert un souterrain. Un paysan labourait tranquillement, voilà tout à coup un des bœufs qui s'engloutit dans un trou. On a eu tout le mal du monde à l'en retirer. Un paysan raconte ça dans un cabaret où j'étais. » Il rougit légèrement en disant cela, et Fanny se rappela qu'entre autres choses, Luc reprochait à son beau-frère d'être sans cesse fourré dans les cabarets du pays à pérorer...

— ... Et j'y cours. C'était un souterrain, un superbe souterrain bâti en pierre, avec des portes — des portes, Fanny ! — et qui menait à six kilomètres plus loin... » Il rêva un instant, avant de poursuivre, tout exalté, les joues rouges et Fanny, remarqua combien il avait l'air d'un drôle de petit garçon vieilli et un peu nain.

— Eh bien ! sous la tour d'angle, il devait y avoir des souterrains menant à la rivière par lesquels les sorciers menaient boire leurs bêtes. Tout cela est maintenant comblé, plein de terre et de racines d'arbres vraisemblablement. Toute la butte n'est qu'une couche de terre pas très épaisse — vous sentez bien comme elle se détache facilement sous les pieds — sur une couche de pierre. Il y a des murs là-dessous, ce que j'espère trouver, ce serait par exemple une bouche d'aération du souterrain, par laquelle je pourrais me glisser et trouver une entrée.

— Mais c'est très dangereux, cela, Richard...

— Oh ! vous savez, quand on est vraiment passionné par quelque chose... Ce ne vous paraît pas trop idiot ?

— Oh ! pas du tout !

— Luc et Nathalie, naturellement, je n'ai pas tout à fait pu leur cacher cette histoire. J'ai fait semblant de prendre les choses à la blague ; ils se seraient trop moqués de moi. Mais je m'en occupe très sérieusement. Je consulte les archives de Limoges, et même j'ai fait examiner une carte de

la région et une vue d'avion du château par plusieurs radiesthésistes, et ils m'ont tous, vous m'entendez, tous dit la même chose : le souterrain part dessous la tour d'angle, et à cinq ou six mètres, il y a une bouche d'aération, et plus bas, à onze mètres, il y en a une autre. Mais c'est terriblement difficile à trouver, parce que, naturellement, ils ne peuvent pas indiquer l'endroit exactement précis, et que depuis tellement d'années, la terre a dû s'accumuler... » Il recommençait à tourner autour du pan de mur.

— Tenez, il y a un trou, là. Probablement rien du tout, mais j'examine tous les trous, absolument tous, je suis sûr que je finirai par trouver... » Il se jeta à plat ventre devant l'anfractuosité, sans souci de la boue, et en se tordant le cou sous un angle bizarre, réussit à entrer la tête dans un trou de rocher. Il en ressortit passablement écorché et boueux, mais les yeux brillants.

— C'est peut-être intéressant, dit-il, mais je ne peux pas voir si c'est profond. Comme nous venions avec Nat et Luc, je pensais qu'ils grimperaient aussi et je n'ai pas voulu prendre mon matériel.

— Quel matériel ?

— Une lampe très puissante pour voir si les trous sont profonds, et puis une pioche ; je prends aussi en général une corde, pour le cas où il faudrait descendre tout droit dans un trou profond...

— Cela vous est déjà arrivé ?

— Non, avoua-t-il.

— Cela ne fait rien, dit gentiment Fanny. C'est très bien tout de même.

Oui, c'était très bien. Elle voyait dans son imagination de longs souterrains aboutissant à des grottes pleines de trésors ; c'était merveilleusement palpitant, même si dans la réalité cela se bornait à s'écorcher la tête dans un trou,

— On ne peut rien faire de sérieux, aujourd'hui, décida l'amateur de souterrains. Il vaut mieux continuer à monter jusqu'au château. » Elle obéit, un peu déçue. Elle aurait voulu continuer à chercher l'entrée du souterrain ; mais puisque c'était impossible sans matériel...

— Richard, il faudra revenir demain, avec la lampe, et tout ?... Peut-être qu'à nous deux, nous aurons plus de chances ? » Il acquiesça, ravi d'avoir enfin trouvé une âme sœur.

— Comme vous êtes très mince, vous pourrez peut-être vous glisser dans le trou ?

— Oui, peut-être. » Tout était possible, toutes les aventures pouvaient arriver demain, quand pour la première fois de sa vie, Fanny chercherait l'entrée d'un vrai souterrain, une pioche et une lampe à la main.

Ils arrivèrent enfin en haut de la butte, dans les murailles du château. A l'intérieur des murs, il n'y avait que des herbes folles, et, de-ci, de-là, de la terre dépassait le sommet d'une colonne ou d'une porte ensevelie.

— Il y a au moins un étage de comblé, dit Richard. Le souterrain doit donc être à vingt mètres au-dessous de nous, et très difficile à trouver.

Mais les radiesthésistes m'ont dit qu'il y avait des ouvertures pas très loin de la surface. Du reste, je vous montrerai le dossier ce soir. » Du haut du château, la vue était superbe sur la douce campagne vallonnée ; le soleil avait entièrement fondu le givre et les prairies mouillées fumaient doucement.

Tout à coup, Fanny s'écria :

— Oh! Richard, est-ce que ce ne sont pas Luc et Nat là-bas ? » Ces deux petits gnomes qui allaient de long en large sur la route, c'était bien eux en effet. Luc faisait de grands gestes, singulièrement ridicules vus de si haut.

— Je croyais qu'ils devaient nous attendre au café ?

— Ils ont dû s'impatienter. Il regarda sa montre.

— Mon Dieu, déjà cinq heures ! Luc doit être furieux, lui qui déteste attendre. Il faut redescendre tout de suite.

— Mais on reviendra demain, Richard ? Avec la lampe ?

— S'il fait beau. S'il pleut, ce ne sera pas possible. Mais vous savez, il y a deux ans que je cherche sans avoir rien trouvé. Il faut beaucoup de patience.

— Ça ne fait rien, dit-elle avec confiance. On finit toujours par trouver. Et il fera beau.

— Très bien. Vous me porterez peut-être bonheur. J'ai une idée : si on partait dès demain matin, et qu'on fasse un pique-nique dans le château, avec un feu de bois ?

— Ce sera... » Elle ne trouva pas de mots pour exprimer son contentement, et battit des mains. Décidément Richard était génial. Comme elle se serait ennuyée s'il n'avait pas été là ! Ils redescendirent le plus rapidement possible, lui la portant presque par endroits, avec une habileté singulière chez un homme qui à terre paraissait si maladroit.

Ils arrivèrent tout hors d'haleine, décoiffés et riant sur la route. Luc et Nathalie les attendaient, l'air frigorifié.

— Voilà vingt minutes que nous attendons, dit Luc avec acrimonie.

— Mais qu'est-ce que vous vous êtes fait à la joue, mon pauvre Richard ? demanda Nathalie.

— J'ai mis la tête dans un trou.

— C'est amusant, vraiment. Pendant que nous t'attendons dans le froid, tu t'amuses à mettre la tête dans des trous. Ah ! C'est drôle.

— Mon Dieu, que vous êtes grognon, Luc, dit Fanny. Nous nous sommes amusés et nous avons oublié l'heure, voilà tout. Pourquoi n'êtes-vous pas rentrés dans la voiture ?

— Pourquoi ? Parce que Richard avait eu la bonne idée de fermer la voiture à clef et d'emporter la clef là-haut.

— Oh ! Vous n'aviez qu'à retourner au café..., dit l'amateur de souterrains en ouvrant la voiture.

— Merci ! Pour être obligés de boire encore une fois l'horrible liqueur que madame Pignard offre à ses amis ? Je préfère crever.

— Je ne vois pas pourquoi vous êtes ainsi mécontent de tout, dit Fanny en se réinstallant à l'avant, à côté de Richard. Moi, je n'ai pas eu froid une seconde.

Le retour fut silencieux, le repas fut silencieux. Luc rageait d'avoir dû attendre dans le froid, d'avoir vu Fanny se moquer de lui, d'avoir vu son beau-frère triomphant. Évidemment, tout cela n'était de la part de Fanny que du dépit, mais tout de même, elle exagérait. De plus, il avait pris froid, et les éternuements qui lui échappaient de temps à autre nuisaient beaucoup à l'effet qu'il espérait produire sur Fanny par un sourire ironique et amer. Fanny et le beau-frère, fatigués et affamés par l'exercice, mangeaient en silence. Nathalie commençait à s'inquiéter de la mauvaise humeur de son mari ; serait-il allé s'éprendre de Fanny, simplement parce qu'elle s'intéressait à Richard ? Ce serait vraiment trop stupide !

Pauvre Luc ! Elle le plaignait tendrement. Sûrement il devait se sentir blessé jusqu'au fond de l'âme de voir que de Richard et de lui, c'était Richard qu'une femme trouvait le plus intéressant. Il n'y avait aucun doute là-dessus, il y avait entre Richard et Fanny une sorte d'entente tacite. Nathalie savait comme ce genre d'échec rendait Luc malheureux, lui qui avait l'air si ironique, si maître de lui, était si facilement désarçonné au fond ! Si sensible à des détails absurdes ! Elle savait très bien, par exemple, que s'il l'avait épousée, c'était, plus que par amour, parce qu'il était secrètement flatté de posséder au vu et au su de tous, une fille dont la beauté avait été rendue célèbre par plus d'un tableau, en quelque sorte officialisée, et qui l'impressionnait, lui mince et sans beauté, par son allure de Junon.

— Tu es préoccupé, mon chéri. Tu penses au procès Bougenot ?

Elle cherchait à lui donner de l'importance, à impressionner Fanny. Si elle continuait à coqueter ainsi avec Richard, Luc était capable de s'imaginer qu'il en était sérieusement amoureux.

— Oui, répondit-il, saisissant l'occasion au vol. C'est un cas qui fera jurisprudence. Je dois une grande reconnaissance à maître Salel qui me l'a procuré :

— Il faut qu'il ait bien confiance en toi, dit Nathalie. Mais ce touchant duo conjugal fut prodigué en pure perte. « Qui pourrait mettre en balance, même une seconde, un jeune avocat, voire un grand avocat, avec un chercheur de souterrains ? Personne, n'est-ce pas ? » pensait Fanny.

Après dîner Richard vint dans sa chambre chargé de chemises de toutes les couleurs, et ils examinèrent ensemble ce que la chronique disait des antécédents du château Féret, ce que les radiesthésistes avaient dit, ce que les vieux du pays racontaient. Richard avait noté chaque témoignage avec le plus grand soin, d'une petite écriture nette et appliquée. Quand il lui montra les lettres des radiesthésistes consultés, la seconde partie du secret se découvrit : il était question dans ces lettres, non seulement d'un souterrain, mais d'or, d'un trésor mystérieux qui

devait se trouver enseveli dans le souterrain, à une vingtaine de mètres de profondeur, quelque part du côté de la tour d'angle nord-ouest.

— Naturellement, dit Richard d'un air raisonnable, très « ingénieur », je ne crois pas aveuglément à ces histoires de trésor. D'ailleurs je m'intéresse au souterrain, pas au trésor. Mais tout de même, il faut reconnaître qu'il y a dans ces affirmations, toutes les mêmes, quelque chose d'impressionnant.» Fanny le reconnut volontiers. Elle était assise dans son immense lit, toute entourée de cartes, de photos, de chemises multicolores, de notes, et elle regardait avec respect les lettres des radiesthésistes. Trois d'entre elles étaient écrites avec soin sur du beau papier glacé ; c'était à se demander s'il existait quelque part une Papeterie des Radiesthésistes. La quatrième était un chiffon de papier quadrillé, pleine de fautes d'orthographes et de petits croquis tracés avec application.

— Celui-là, c'est un radiesthésiste de village, n'est-ce pas ? dit Fanny. Richard acquiesça.

— Ils sont parfois meilleurs encore que les grands... C'est une question de don, n'est-ce pas ? Je songe d'ailleurs à en faire venir un sur place. Mais je voudrais éviter les racontars ; il faudrait que je le fasse passer pour un marchand de bestiaux ou quelque chose de ce genre.

La soirée se passa en projets ; Richard bavardait sans arrêt, les yeux brillants d'exaltation, gesticulant, discutant des hypothèses, lancé à fond dans le rôle de l'amateur de souterrains. Fanny s'en rendait compte, mais cette affectation la trouvait à présent plus indulgente. C'était un travers bien innocent, bien puéril, que cette façon d'être. Richard était bien, comme elle l'avait pensé sur la montagne, une sorte d'enfant vieilli ; cet homme de trente et quelques années cachait, sous ses travestissements successifs — chauffeur intrépide, châtelain rustique, romanesque découvreur de souterrain — une enfance jamais éclose, grotesque comme les choses naines, mais non sans grâce, dont Fanny se sentait complice et peut-être obscurément parente. Vers onze heures, quand Luc vint obligeamment porter à Fanny une bouteille d'eau chaude, il la trouva encore avec Richard. Ayant noué autour de son alliance l'un de ses cheveux blonds, elle essayait sur la carte de voir si « elle avait le don ».

— Merci beaucoup, Luc, vous êtes bien aimable, dit-elle sans lever la tête. Il sortit sans un mot, bouillant d'indignation dans sa robe de chambre bordeaux. Mais Fanny ne s'en aperçut pas.

***

Le jour suivant se leva gris, maussade, non point froid, mais humide et brumeux. Les prairies joliment étagées, les saules, les étangs miniatures paraissaient beaucoup moins séduisants que la veille, le poêle était éteint, la chambre était glaciale. Fanny se rendormit deux fois en croyant que le jour n'était pas levé. Mais quand elle se leva, vers neuf heures, et demie, une grande inquiétude l'envahit ; le brouillard ne se levait pas il s'épaississait au contraire, et l'on n'y voyait pas à dix mètres. Elle

s'habilla rapidement, sans penser à souffrir du froid qui régnait, uniquement préoccupée du temps ; toute la nuit elle avait rêvé pendule, souterrains, trésors. Comme elle allait sortir de sa chambre, on frappa. Richard, l'air penaud dans son costume de *gentleman-farmer*, entra.

— Est-ce que... dirent-ils en même temps. Et se mirent à rire.

— Eh bien! dit Richard. Qu'en pensez-vous?

— Oh! Richard! Si on y allait tout de même?

— C'est bien ce que je pensais. Mais je n'aurais pas voulu vous forcer. Quelque chose me dit que nous aurons de la chance. Je cours demander à Delphine de nous faire des tartines... Couvrez-vous bien, il ne fera pas chaud. Mais nous ferons un petit feu là-haut, à midi.

Il s'en fut, sautillant presque dans son allégresse, comme un petit chien expansif. Fanny s'en fut emprunter un pull-over à Nathalie.

— Comment? Vous avez l'intention de remettre ça? dit Nathalie, si stupéfaite qu'elle en oubliait sa distinction. Et moi alors? Et Limoges? Et madame Raburet et le marchand de bois?

— Tu ne peux pas y aller toute seule à Limoges? demanda Fanny d'un ton suppliant. Nathalie était si convaincante quand elle se mettait à parler raison ; elle arriverait peut-être à convaincre Richard de rester. Oh! cela, ce serait terrible. Cette journée à l'intérieur, dans cette horrible brume jaunâtre, et rester seule avec Luc qui sûrement devait se croire le droit de lui faire des remontrances... Le souvenir inopportun de ce qu'elle avait tant désiré hier vint la taquiner un moment, mais elle le repoussa avec énergie. D'abord hier, il y avait du soleil ; cela changeait tout.

— Nath, je t'en prie, cela ne pourrait pas s'arranger autrement? Puisqu'on part demain, tu devrais bien me laisser m'amuser un peu Nathalie réfléchit, se résigna.

— Oh! évidemment on pourrait passer demain matin avant de partir pour prendre la nouvelle bonne. Je téléphonerai à madame Raburet pour qu'elle se tienne prête...

— Merci, merci beaucoup! s'écria Fanny. Et elle s'élança vers la porte, non sans avoir ri sous cape de voir Luc qui, blotti sous son édredon, faisait semblant de dormir.

— Eh bien! qu'est-ce qu'ils ont dit? demanda Richard. Il beurrait des tartines d'un air anxieux.

— Luc n'a rien dit, il dormait. Nathalie a dit qu'elle s'arrangerait, que vous prendriez la nouvelle bonne en partant demain matin.

— Très bien. Nathalie est une fille épatante. Je ferai venir ce marchand de bois demain matin très tôt. Il achevait de beurrer les tartines, et les enveloppait dans du papier brun, avec un énorme morceau de fromage.

— Nous sommes très mal vus, chuchota-t-il avec un air de complicité. Delphine a bel et bien refusé de faire les tartines pour moi ; nous n'avions qu'à aller déjeuner chez la mère Pignard, dit-elle. Comme si nous allions descendre de là-haut pour aller déjeuner. Ridicule!

— Vous avez bien tous les instruments ? demanda-t-elle, chuchotant à son tour. Elle avait encore un peu peur que quelque chose empêchât l'expédition.

— Oui, dans mon coffre. Buvez un peu de café ; il faut être en pleine forme. Vous avez tout ce qu'il faut aussi ?

— Oh ! J'ai oublié d'emprunter un pull à Nathalie !

— Ça ne fait rien. C'est moi qui vous en prêterai un. Cela vaut mieux, si nous avons à ramper... Finissez de déjeuner pendant ce temps. » Le pull-over était immense, et lui donnait l'air d'un sac ; mais elle en fut ravie. Cela symbolisait le sérieux de leur recherche. Ils partirent sans dire adieu ; Fanny se souciait peu de revoir Luc et Nathalie, de subir la désapprobation de l'un et la curiosité amusée de l'autre ; quant à l'auguste Delphine, sans doute pour marquer sa désapprobation, elle ne se montra pas dans la cuisine.

Quand ils arrivèrent au château Féret, la brume s'était un peu levée. Mais l'air restait humide, et le vent agitait le réseau d'arbrisseaux qui entourait la butte. Richard avait sorti de la voiture une lampe, une corde, une pioche, et supplément imprévu, un levier.

— Si vous pouviez porter la lampe, dit-il. Fanny prit la lampe avec résolution. Elle se sentait prête à descendre dans des gouffres.

— Prête, Fanny ?

— Oui, dit-elle d'une voix claire. Elle imaginait sa photo en première page d'un journal : *La jeune femme qui a découvert le trésor du château Féret ;* elle lisait le reportage émouvant que publiaient tous les quotidiens, avec d'énormes manchettes. *Elle répondit : « Oui, prête ! » d'une voix claire. Pouvait-on imaginer qu'une heure plus tard, elle allait se trouver lancée dans la plus dangereuse et la plus passionnante des aventures ?*

— Je crois, dit Richard, que le mieux à faire serait de retourner à l'endroit ou nous nous trouvions hier, et de voir si ce trou a un intérêt quelconque. Ensuite, nous pourrions retourner à un endroit où j'ai commencé à déblayer un peu, et continuer la besogne.

— Est-ce qu'on ne vous dérange jamais ?

— Oh ! le château n'intéresse personne, pas même son propriétaire, un M. Maizard qui m'a autorisé à faire des fouilles. Je ne lui ai pas parlé de trésor, naturellement. J'ai parlé de colonnes, de chapiteaux à déblayer ; comme si je m'intéresserais à l'art !

Fanny approuva chaudement le fait qu'il ne s'intéressât pas à l'art. La montée commença, plus pénible que la veille à cause du terrain glissant, qui se détachait sous les pieds et ne laissait d'autre alternative que celle de tomber ou de s'accrocher aux ronces piquantes qui vous déchiraient les mains. De temps en temps, Richard la portait quelques mètres, mais la corde et les outils le gênaient beaucoup. Enfin, ils arrivèrent au petit mur. Fanny aurait bien voulu s'asseoir un moment, mais sans perdre une seconde, Richard se précipitait devant le « trou », une excavation haute

d'une cinquantaine de centimètres et large de trente centimètres environ, dans laquelle il introduisait la lampe.

— Vous voyez quelque chose, Richard ? » La voix étouffée de Richard lui parvint, au fond du trou.

— Très intéressant ! dit-il. Il ressortit son visage sali.

— Il y a une déclivité à droite mais je ne puis pas voir jusqu'où elle va, dit-il, haletant d'émotion. Il faudrait que je puisse passer les épaules, elles sont trop larges. Voulez-vous essayer ? » Devant l'obstacle, Fanny hésitait. Il est très agréable de s'imaginer soi-même descendant romanesquement dans un gouffre. Mais quand il s'agit de passer la tête dans un trou, un simple trou noir et étroit, cela devient terriblement difficile. Elle s'approcha cependant, s'agenouilla sur les herbes mouillées et la boue, pencha la tête vers le trou.

— Mais Richard, ce n'est pas possible ! Le trou est trop petit ! Il se mit à rire.

— Il faut mettre la tête de côté, voyons. Ma tête, qui est plus grosse que la vôtre, y passe bien... » Elle s'allongea sur le flanc, introduisit avec répugnance la tête dans la fente rocheuse. Ce qu'elle vit fut une petite caverne qui s'élargissait un peu au-dessus de sa tête, et dans laquelle, accroupie, elle eût pu tenir tout entière.

A gauche, une sorte de petit couloir en pente était au bout d'un mètre environ bloqué par un éboulis. A droite, une fente aussi semblait s'élargir et disparaissait dans l'obscurité.

— Il faudrait tourner la lampe pour que je voie, cria-t-elle. Richard lui répondit quelque chose qu'elle n'entendit pas très bien. Elle ressortit la tête avec un grand soulagement.

— Il faudrait tourner la lampe, répéta-t-elle. Quelle joie d'être enfin à l'air libre ! Cette impression d'être emprisonnée dans la fente, l'odeur de la pierre mouillée, cette demi-obscurité, tout cela était affreux et pas du tout romanesque. Richard lui essuya le front avec un grand mouchoir à carreaux qu'il tira de sa poche.

— Alors ? Vous avez vu quelque chose ?

— Ça a l'air de descendre, mais c'est trop noir.

— Il faut que vous entriez vos épaules, voyons ! En vous tenant sur le côté, vous pourriez même arriver à y entrer tout entière. » Tout entière ! Tout entière dans ce trou ? Et si elle n'arrivait pas à en ressortir ? Et si les pierres s'éboulaient sur sa tête ? Elle avait toujours entendu dire que c'était très dangereux, ces histoires de fouilles qu'on faisait sans le matériel nécessaire.

— Oh ! non, ce n'est pas possible..., dit-elle en frissonnant. Il se méprit sur l'objection.

— Comment, pas possible ? Mais si, je vous assure. Tenez, remettez-vous en biais, je vais vous pousser. Vous effacerez bien la poitrine et le tour est joué.

— Attendez, attendez une seconde, balbutia-t-elle sans savoir ce

qu'elle disait. Elle en était sûre maintenant ; elle allait y rester, rester prisonnière dans ce trou, étouffer, sa poitrine prise entre deux parois de pierre... Lui ne voyait rien de cet effroi, tout à sa découverte.

— Vous avez peur de vous salir les cheveux, hein ? dit-il d'un air malin.

— Je vous passe mon foulard, tenez. » Habilement, il lui noua son foulard rouge autour de la tête, le serra bien fort par deux petits nœuds.

— Là... Vous êtes bien protégée maintenant. Vous voyez comme je suis habile : et Luc qui dit que je ne suis bon à rien. Un vrai coiffeur !... Vous y allez ? Serrant les dents, Fanny s'allongea à nouveau sur le flanc. Il la saisit fermement par le milieu du corps, et avec une grande habileté, l'introduisit, comme il aurait fait d'un outil, dans la fente. Elle y était jusqu'à mi-corps maintenant ; elle y était, paralysée de terreur et d'affolement subit ; elle avait eu beau gonfler sa poitrine, l'habileté de Richard avait eu raison de cet obstacle, et elle était là, les bras collés au corps, dans une fente de la montagne, prisonnière de la pierre, la poitrine oppressée, dans un air qu'elle imaginait d'instant en instant raréfié. Elle ne songea pas une seconde à regarder sur la droite le couloir qui était peut-être l'entrée du souterrain ; elle n'avait jamais imaginé un souterrain si étroit, si dangereux. Elle avait rêvé de couloirs assez hauts pour qu'on y pût marcher, de portes secrètes s'ouvrant soudain toutes seules au flanc de la butte, de descentes vertigineuses mais qui ne se passeraient pas dans l'obscurité. Elle se mit soudain à hurler. Son compagnon, au dehors, ne comprenant pas ce qui se passait, essayait de la ramener vers lui comme il l'avait poussée, mais elle résistait sans le vouloir, joignant les mains, oubliant d'effacer la poitrine dans un paroxysme de terreur. Enfin, non sans écorchures il réussit à extraire de l'ouverture ce petit animal terrifié qui criait toujours.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Mais qu'est-ce qu'il y a ? répétait-il sans comprendre. Il pensait qu'elle avait dû voir une grosse araignée à deux doigts de son visage. Le foulard était resté accroché quelque part dans la fente rocheuse ; les cheveux cendrés maculés de boue pendaient devant le visage terrifié.

Au bout d'un instant, elle cessa de crier et se mit à pleurer à gros sanglots d'enfant.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? répétait toujours le petit homme. De son mouchoir à carreaux, il lui essuya doucement les yeux, le visage. Enfin Fanny reprit ses esprits, encore tremblante, mais assez lucide déjà pour se demander ce qu'elle allait lui dire. Quelle dégringolade depuis le moment où elle s'était vue, au pied de la montagne, photographiée par des reporters enthousiastes ! Elle songea à lui dire qu'elle avait été prise d'un point de côté ; qu'elle avait vu une bête ; qu'elle avait cru voir un trou et tomber... Mais il était capable d'insister pour qu'elle rentrât dans le trou, et cela, cela elle ne pourrait le supporter. A cette seule idée, ses yeux se remplissaient de larmes à nouveau. Elle avoua honteu-

sement cherchant par un réflexe instinctif son épaule, pour s'y cacher.

— J'ai eu si peur...

— Peur de quoi? demanda-t-il doucement. » Comment pouvait-il être aussi stupide? Il ne comprenait donc rien?

— Peur du trou...

— Il y a un autre trou?

— Mais non! s'écria-t-elle en colère, se dressant comme un petit serpent, et résistant avec peine au désir de le gifler. Mais non, il n'y a pas d'autre trou! C'est de celui-là que j'ai eu peur, voilà tout.

— Mais pourquoi? Pourquoi? demanda-t-il encore, stupidement incompréhensif. C'était trop fort. Avec un immense soulagement, et de toutes ses forces, elle gifla cette joue ronde de bébé.

— Oh! dit-il seulement. Il était si comique ainsi, dans sa stupéfaction naïve, les yeux arrondis, la bouche entr'ouverte, qu'elle éclata de rire. Et au bout de quelques instants, il rit aussi.

— Je vous demande pardon..., dit-elle enfin, sans arriver à prendre un air confus. Je vous demande pardon, mais je n'ai pas pu résister... C'était si honteux d'avoir peur, vous comprenez... et il n'y avait rien à expliquer...

Il comprenait. Il hocha gravement la tête. Au fond, cette gifle était une sorte d'excuse que Fanny lui présentait pour son infériorité; il pouvait donc l'admettre.

— Je comprends très bien, dit-il d'un air un tantinet protecteur. Tout le monde ne peut pas supporter d'avoir la tête dans un trou. Venez voir mes fouilles, cela vaudra mieux. » Ils allèrent voir les « fouilles ». C'étaient des pans de murs, que Richard avait mis à nu, et qu'il montrait avec de grands airs d'importance. Là, un peu sur la droite, il devait y avoir une entrée du souterrain. Mais il n'avait pas encore réussi à la trouver. Un jour il avait découvert un couloir qui descendait, mais que barraient des éboulis à quatre ou cinq mètres de l'entrée. Et on risquait d'être enseveli vivant en essayant de déblayer. Néanmoins, un de ces jours, il n'était pas dit qu'il ne tenterait pas la chose... Il sembla bien à Fanny que Richard se grisait un peu de paroles. Bien sûr, il avait consulté des radiesthésistes; bien sûr il osait lui, introduire la tête dans des trous; mais à part cela, son activité se bornait, semblait-il, à rêver souterrains et à fréquenter assidument les cabarets de la région pour recueillir des témoignages.

Elle se demanda si lui aussi, quand il escaladait la montagne, quand il introduisait sa lanterne dans chaque trou, ne pensait pas à de grosses manchettes dans les journaux : *Un ingénieur obstiné découvre le trésor du château Féret;* peut-être imaginait-il aussi sa photo en première page, peut-être voyait-il aussi se dérouler dans sa tête des bandes illustrées, du genre de *Superman*, ou de *Dick Tracy* dont il était le héros... Remise de sa peur, elle s'amusait à nouveau de voir dans les yeux de son compagnon ce mirage enfantin. Maintenant, non seulement il était le hardi pionnier

qui escalade la montagne bravant les dangers et les intempéries mais encore le protecteur intrépide et auréolé de prestige d'une timide compagne. Et Fanny jouait volontiers ce rôle charmant et effarouché, aussi volontiers qu'elle avait assumé celui d'intrépide amazone. Mais l'heure avançait et le temps empirait ; la brume qui s'était levée un instant retombait à présent en pluie fine ; le vent qui se levait agitait les arbrisseaux fins comme des cheveux qui couvraient la montagne.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? murmura Fanny, inquiète. Elle sentait bien que le jeu perdrait de son agrément sous la pluie battante. Richard, plus Superman que jamais, la rassura.

— Nous allons monter là-haut, et nous abriter dans l'une des tours de guet. Vous verrez comme le paysage est vaste vu de là-haut ; je vous allumerai un feu de bois, ce sera merveilleux. » Elle suivit, docile, et bien qu'elle sourît intérieurement du ton d'importance qu'il prenait, elle ne s'en sentait pas moins rassurée. Après tout, les hommes étaient des êtres pleins de ressources...

Ils grimpèrent assez aisément jusqu'au sommet du château ; du chemin de ronde il demeurait une partie couverte, sorte de petit couloir dominant le paysage déjà balayé par la pluie ; ils se réfugièrent là. Richard avait ramassé sur sa route des branches mortes. Ils furent atrocement enfumés par le feu qu'il alluma ainsi. Mais Fanny riait toujours, enchantée de cette vaste perspective de champs vallonnés, de rivières striées de pluie, enchantée de la fumée, du romanesque feu de bois, des tartines que Richard tira considérablement écrasées de sa poche et qu'ils firent rôtir sur le feu en les rendant pratiquement immangeables. Puis comme la pluie tombait, ils se racontèrent ce qu'ils feraient s'ils découvraient le trésor. Richard était d'avis d'en distribuer une partie à tous les paysans qui l'avaient aidé de leur témoignage. Il trouverait là l'occasion d'un nouveau rôle, celui du généreux châtelain faisant le bien tout autour de lui, et salué partout dans le pays. Il ferait également déblayer les ruines du château Féret, ferait faire des restaurations et rachèterait le château à son actuel propriétaire. Il viendrait s'y établir et y finirait ses jours, béni dans toute la contrée.

Fanny était d'avis que tout cela était bel et bon, mais qu'il fallait songer avant de faire toutes ces dépenses à transporter l'or hors du château sans alerter personne. Il faudrait venir de nuit, avec des manteaux couleur muraille, et de grands sacs. Mais si l'on se cachait pour prendre l'or, personne ne saurait qu'il avait découvert le trésor, objecta Richard, et il avouait qu'il ne serait pas fâché d'avoir un peu de publicité, ne serait-ce que pour narguer son beau-frère qui l'avait toujours considéré comme un imbécile. Fanny concevait cet argument ; mais c'était bien ennuyeux de donner la moitié du trésor à l'État. Elle lui raconta comment lorsqu'elle avait sept ans elle rêvait de percer un souterrain dans les Tuileries ; Richard rétorqua que ses rêves seraient bientôt réalisés si l'on perçait un tunnel pour les automobiles comme il en avait été ques-

tion ; et elle rit, bien que la plaisanterie fût passablement stupide. Mais quelle importance cela avait-il ? Ils étaient là, bien abrités dans cette sorte de petite chambre haute de près de quarante mètres au-dessus de la plaine ; du lierre et des plantes grimpantes pendaient partout autour de cette loggia ; ils se tenaient de part et d'autre d'un feu qui à présent fumait moins, ils se racontaient des bêtises et mangeaient du pain carbonisé. Pouvait-on imaginer rien de plus délicieux ? Et bientôt il y eut encore un miracle ; le soleil brilla, timidement d'abord, puis plus assuré, faisant briller les prairies mouillées, les petites rivières, les rares maisons posées çà et là sur les divers plans du paysage, et jusqu'aux arbrisseaux pleins de goutelettes enfilées comme des colliers.

Le temps coulait sans bruit, comme une eau tranquille et égale, reflétant des mirages dorés, des diamants dans des paniers, de petites portes secrètes, des fêtes, des tentures rouges dans un château restauré par miracle. La voix grêle de Richard s'exaltait en décrivant ces fastes inouïs, et Fanny secouait ses cheveux cendrés avec de grands rires charmés. Pourtant il fallait partir ; partir, quitter ce lieu de féerie pour le château Napoléon III, quitter cette chambre suspendue entourée de lierre pour une vraie chambre, avec de vrais rideaux au lieu de ces ramures vertes, aux murs recouverts de papier au lieu de ces pierres irrégulières et pleines d'ombre, avec un ridicule petit poêle ventru au lieu de ce feu de branches. Il fallait cesser d'être Robinson, Superman, les sauvages guettant l'ennemi qui s'avance dans la plaine, les explorateurs à deux doigts du but qui se reposent avant l'assaut final. Il fallait redevenir ces personnages grotesques, de grandes personnes qui ont joué à être des enfants, le temps d'un pique-nique, et qui reviennent au logis en échangeant des propos mondains.

Fanny quitta le chemin de ronde le cœur un peu lourd. Il n'y avait plus moyen d'enchanter la descente d'aucune histoire ; Richard devait le sentir, car il ne parlait pas. La lanterne sourde pesait lourdement au bras de Fanny et lui paraissait un peu ridicule. L'enchantement était fini. Ils avaient mangé là-haut, ils avaient longuement parlé, ils s'étaient même un moment adossés contre le mur, demi-allongés, et le cœur de Fanny avait battu ; tout cela était d'un charme inexprimable, et tout cela était fini.

Elle sentait grandir en elle une tristesse d'enfant, cette tristesse des dimanches après-midi, quand chaque minute vous rapproche de la nuit, du lundi détesté où il faudra encore aller s'enfermer à l'école et laisser passer toute une semaine dans la demi-somnolence des grandes classes blanches, insuffisamment éclairées. Il n'y aurait pas de classe demain ; il n'y aurait que le retour en automobile avec Luc et Nathalie, qui peut-être se moqueraient un peu d'elle et de son enthousiasme pour les ruines, le retour avec ce compagnon d'aventure, d'une aventure déjà terminée... Comme s'il répondait à sa pensée, il dit sans se retourner vers elle.

— Si nous descendions par la gauche ? il y a là une butte de forme

bizarre dont je ne serais pas étonné qu'elle contînt des tombeaux, des dolmens peut-être... Je sais bien que ce n'est pas la région, mais on fait des découvertes plus surprenantes... » Sa voix sonnait faux dans l'air triste et tiède de cette fin d'après-midi. Lui non plus ne croyait plus au trésor, plus pour l'instant tout au moins ; il avait atteint au début de la journée un paroxysme d'enthousiasme non encore éprouvé ; il avait été si sûr que quelque chose se passerait, puisqu'il avait trouvé quelqu'un qui s'intéressait à son histoire... Mais rien ne s'était passé, et il redescendait plus triste que jamais, plus découragé qu'il ne l'avait jamais été. Non seulement, comme chaque fois qu'il gravissait la montagne, il avait rêvé de trésor, de découvertes, de revanche soudaine sur Luc, sur les paysans qui ne l'aimaient pas, sur le sort même qui l'avait fait petit ingénieur ridicule, mais encore il avait pour la première fois été compris, été accompagné, et sa désillusion, qu'il eût aisément oubliée, s'aggravait de tout le poids de celle de Fanny. Ce fut sans le moindre plaisir, en quelque sorte par acquis de conscience, qu'il fit un détour pour passer, au pied de la butte, par une petite éminence d'aspect bizarre, dont il aimait la forme de poisson couché. Fanny le suivait, lasse et silencieuse. Il fit un effort désespéré pour animer la conversation.

— On voit bien à la forme du sol qu'il y a des pierres couchées tout de suite sous la terre, n'est-ce pas ? Il donna un coup de pioche dans la terre, devant lui, mais la pioche s'enfonça dans la terre avec un bruit mou et ne sembla pas rencontrer de pierres.

— Mais non, dit Fanny avec une indifférence qui était presque de la mauvaise humeur. Vous voyez bien que c'est mou. » Et elle donna un coup de pied méprisant à l'endroit où avait frappé la pioche. Un coup de pied qui en effet rencontra une terre molle, une terre si molle qu'elle céda, et que Fanny, le pied disparaissant soudain dans un trou, tomba en avant, le nez dans l'herbe et la cheville horriblement tordue.

— Ah ! cria-t-elle, éperdue. Richard se précipita à son secours, la releva.

— Un miracle, Fanny ! Un miracle ! s'écria-t-il sa figure ronde illuminée par la joie. Un trou qui se creuse sous vos pieds, comme pour les bœufs ! Vite, creusons !

— Quoi ? Quels bœufs ? balbutiait Fanny encore tout étourdie et qui ne comprenait pas la cause de sa chute. Mais déjà Richard avait saisi la pioche et attaquait l'herbe autour du trou par lequel avait passé la jambe de Fanny.

L'herbe et la terre volaient en grosses mottes, découvrant une sorte de trou rond, de tunnel creusé dans la pierre, assez large pour laisser passer un homme, et dont on n'apercevait pas le fond. Le trou dégagé, Richard s'arrêta et le contempla un instant.

— Oh ! Fanny, c'est merveilleux ! C'est la première fois que cela m'arrive... Je descends, Fanny. Tenez le bout de la corde. Si quelque chose se passe vous n'aurez qu'à aller prévenir la garde-barrière, la petite maison là-bas, vous voyez ? Elle appellera du secours ; ne vous effrayez

pas. Elle ne s'effrayait pas. Le rose était revenu à ses joues, ses yeux brillaient à nouveau, son cœur battait plus fort.

— Oui, Richard, faites attention, Richard. Oui, je tiens la corde. Oui, j'irai prévenir la garde-barrière en cas d'accident. Oui... » Elle ne pensait pas à ce qu'elle disait, hypnotisée par ce trou qui venait de s'ouvrir sous ses pieds, par ce miracle qui éclatait comme un signe. Un signe mystérieux : elle ne savait pas ce qu'il signifiait, mais un signe tout de même ; peut-être cela voulait-il simplement dire que rien n'était fini, contrairement à ce qu'elle avait cru, que les trésors existaient, que les enchantements pouvaient durer.

Richard non sans solennité avait entouré sa ceinture de la corde. Il commença à s'introduire dans ce puits, se retenant sur les côtés des pieds et des mains aux rares saillies. Il sembla glisser sur un mètre, et elle entendit, pas très bas au-dessous d'eux, comme un bruit de chute. Puis la voix de Richard retentit.

— Fanny ?

— Oui, dit-elle, la voix étranglée par l'émotion.

— Penchez-vous sur le trou et jetez-moi la lampe. Oui, jetez-là. Elle obéit, entendit la lampe tomber en se heurtant aux parois, puis au fond du trou, à trois ou quatre mètres, elle vit la figure illuminée de Richard.

— Il faut absolument que vous descendiez, Fanny. Laissez-vous glisser, je vous attraperai.

— Mais, pour remonter ?

— Je vous hisserai sur mes épaules ! dit la voix un peu impatientée. Je vous assure que cela en vaut la peine. Allons, laissez-vous glisser ! » Une vision de grotte merveilleuse emplie de trésors dompta la peur de Fanny. Résolument, elle s'assit sur le bord du trou, et y introduisit les jambes.

— Il n'y a qu'à vous laisser glisser, insista la voix. Il y a peut-être trois mètres de profondeur, voilà tout... » Elle ferma les yeux et se laissa aller, durement éraflée par la muraille de pierre, se cogna la tête une fois, et tomba sur les épaules de Richard qui la retint de justesse et la posa, tremblante, sur le sol. Elle ne rouvrit les yeux que comme il la secouait frénétiquement.

— Regardez, mais regardez Fanny !

Ils se trouvaient dans une petite salle, sorte de grotte, voûtée en rond, descendant un peu sur la droite, fermée sur la gauche par un véritable petit mur, et n'ayant pour issue apparente que le tunnel au dessus de leurs têtes, par lequel on apercevait un trou rond de ciel.

— N'est-ce pas merveilleux ? murmura Richard. Nous avons enfin découvert quelque chose... C'est peut-être une oubliette, il y avait des dépendances du château sur ce tertre... Peut-être le souterrain donnait ici, ou peut-être...

Il continuait ses suppositions, mais Fanny le savait, pour lui comme pour elle, cela n'avait aucune importance. Qu'importait ce qu'ils avaient

trouvé? Ils étaient là, arrivés par miracle dans une grotte sous la terre, une grotte semblable aux dessins des livres d'enfants et des mauvais romans d'aventure : cela se suffisait à soi-même... Avec sa lanterne, Richard éclairait les moindres recoins de la petite salle. Enfin, il se tourna vers elle :

— J'étais sûr que vous me porteriez bonheur, dit-il, doucement. Oh! Fanny, vous ne pouvez pas imaginer ce que cela représente pour moi... Vous savez, je n'ai pas beaucoup de chance en général avec mes idées ; j'avais inventé une machine à fourrage, et les paysans n'en ont pas voulu, et puis il paraît qu'elle existait déjà, en plus perfectionné. Et mon travail à Paris est si peu intéressant, et personne ne m'est reconnaissant du mal que je me donne pour le domaine, et ces comptes sont si difficiles, et je m'entends mal avec ma femme, et... Il se tut, comme étouffé par tous ces griefs qui lui venaient à la fois, et il promena encore son regard de tous les côtés de la grotte, comme pour s'assurer qu'elle était bien là.

— Et voilà que c'était fini aussi des souterrains, vous n'aviez plus confiance, n'est-ce pas? Et moi aussi, j'étais si découragé, quand cela nous arrive »... Encore et encore, il regardait autour de lui, et de la main il toucha un moment la paroi de pierre. Puis il baissa les yeux vers les cheveux cendrés, le visage écorché qui souriait dans un émerveillement pareil au sien.

— Oh! Fanny, est-ce que je peux vous embrasser? » La gorge serrée, elle ne put qu'acquiescer d'un geste. Alors, il se baissa vers elle, et il l'embrassa sur la joue.

Ce dernier soir passé à Limour Fanny ferma à clef la porte de sa chambre. Luc n'y entrerait pas, si l'envie le prenait d'une dernière tentative.

Au fond d'un trou qui n'était peut-être qu'un ancien caveau de cimetière, il l'avait tenue dans ses bras, ce petit ingénieur un peu prétentieux un peu candide, un raté comme disait Luc, et peut-être un imbécile. Fanny avait tremblé, avec au fond d'elle-même une immense envie de rire et de pleurer. Non, elle n'était pas éprise de lui. Lui non plus, ce soir, n'entrerait pas dans sa chambre. Tout devait finir pour eux avec ce baiser sur la joue, échangé par deux enfants qui ne se rencontreraient plus. La présence du Richard de demain ne pourrait que rompre l'enchantement de ce miracle soudain réalisé, sortant tout droit des livres d'enfant, des jeux oubliés, des histoires qu'on se raconte le soir, et que le sommeil interrompt. Dans ces histoires, elle avait toujours été seule, ou bien avec un compagnon sans visage. Bon gré mal gré, ce compagnon aurait dorénavant la tête rasée, le visage rond, les yeux effarés de Richard.

Ce fut à ce moment que saisie d'un vertige, et d'un remords qu'elle n'attendait plus, elle se dit tout à coup : « Mon Dieu, mais j'ai trompé Philippe! »

Le pire était qu'il ne le saurait pas.

FRANÇOISE MALLET-LILAR

ÉVOCATION DE JULES LEMAITRE

par ROBERT KEMP

SON image en nous pâlissait comme un pastel. L'air a été si brutalement remué depuis sa mort! On ne la souillait d'aucune injure; elles étaient réservées à son complice en ironie, à Anatole France. Frères par le langage, par la culture, par les regrets d'une Hellade scolaire et enchanteresse, par une délicatesse mondaine, France et Lemaître avaient combattu ensemble contre le dogmatique Brunetière, pour la défense de l'impressionnisme qui était leur âme même, et la forme de leur nonchalance. Le plus doux semblait Lemaître. Mais ils s'enflammèrent ensemble, quand leurs cheveux se clairsemèrent, à l'époque de l'affaire Dreyfus, dans des camps ennemis... France courant à gauche, l'autre à droite; et l'on eût pensé que les féroces auteurs d'*Un Cadavre* eussent dû haïr le nationaliste plus que le socialiste de demi-caractère... Non! Ils laissèrent propre la tombe ouverte dix ans plus tôt de Lemaître. On ne sut point si ce fut à cause des dates qu'ils l'épargnèrent; ou par indifférence et oubli. Oubli sans doute. Et c'était pire.

Les professionnels mêmes de la critique l'invoquaient rarement. En tout cas ils dissimulèrent leurs emprunts. Lemaître passait pour léger, superficiel et badin... Il ne s'est jamais enfoncé, c'est vrai, dans les profondeurs de la métaphysique; il n'a pas laissé ses pantoufles au bord du cratère de l'Etna. Il n'est pas l'homme des entrailles, ni des enfers... Mais voici que les teneurs d'éphémérides s'avisent qu'il était né le 27 avril 1853, à Vennery dans le Loiret; on envoie des photographes à Tavers, où il a passé son enfance, et ils rapportent des clichés de la vieille maison de son *b, a, ba*, qui feront remettre à demain ceux du Laos et de la prochaine reine de beauté. Les hommages ne sont pas effervescents. Mais on se rappelle que c'était un écrivain policé qui souriait en lançant le trait et délayait ses poisons. On demande aux bibliothèques des exemplaires des *Contemporains* et des *Impressions de Théâtre;* les liseurs par métier sont priés de donner leur avis sur cet ancien, moins écouté que Sainte-Beuve. Souvenons-nous. Feuilletons; écoutons les phrases légères, aérées; des airs de clavecin... Nous allons être bien surpris; de leur grâce, non, qui restait proverbiale. Mais de leur sagesse et de leur pénétration.

La lecture des *Contemporains* est un délice. On n'y prend aucune peine. Lemaître simplifie tout. Ce qu'il dit de Baudelaire ne ressemble en rien aux taraudantes interprétations qu'en a données M. Sartre. Il ne voit d'arcanes nulle part. Il se promène à travers les poètes, sans soupçonner qu'il puisse exister une poésie pure, distincte de l'autre ; il ignore Sade, ou il s'est défendu d'y toucher. Il est, envers Stendhal, modérément élogieux. Nous l'étonnerions par nos curiosités impudiques. Ce que nous aimons tant en Stendhal, les confidences, les bretelles brodées, la chemise de nuit de sa mère, les rancunes dévidées et mises à l'air, fût-ce contre un père, rechigne le visage de Lemaître. « Penser ainsi de soi, passe encore. Nous sommes de si plaisants animaux! Mais l'écrire, fût-ce pour son bonnet de nuit, je n'en reviens pas! » Le voilà effarouché d'un rien, comme l'abbé d'*Il ne faut jurer de rien*. Ne disons pas qu'il ne comprend pas : il ne tolère pas ce qu'il comprend. Il se tourne vers le passé, mais il choisit son passé ; ce n'est pas celui du XVIIIe siècle, trop hardi pour son goût ; ni la truculente Renaissance. Il ne fêterait pas de bon cœur le quatrième centenaire de Rabelais ; il chicanerait Diderot pour son débraillé et ses insolences ; et il économise son admiration pour la répandre sur son cher XVIIe siècle et les écrivains réticents du XIXe. Il préfère, au fond, Lamartine à Hugo. Il n'aime pas Mirabeau ni Vallès. Il est extrêmement bourgeois. S'il renaissait, nos jeunes cyniques, ceux qui en disent plus qu'ils n'en font, lui seraient odieux. Il rapporterait de l'au-delà l'esprit des émigrés revenus avec Louis XVIII. Il ne nous aimerait pas du tout.

Que ce serait joli, si nous l'aimions « quand même »!

C'est l'outrance d'Hugo, qui l'agace. Il adore Musset. Ce n'est pas mal jugé du tout. Néanmoins, cela peut entraîner, sans contrepoids, à des complaisances pour les mignardises de *la Reine Fiammette* et les mollesses d'*Isoline*. On sursaute, quand on l'entend s'exciter sur Catulle Mendès, plus vivement que sur Verlaine... Et cependant! Il n'est jamais complètement injuste, ni imperméable, devant les vrais poètes. Baudelaire, après tout, n'est pas un « *fantaisiste négligeable* » ; et : « *Vous trouvez dans tout ce livre* — il s'agit des *Fleurs du Mal* — *de ces vers qu'on n'avait pas faits avant lui, singuliers, troublants, charmants, mystérieux et douloureux.* » Mais son éthique et sa politesse, d'autant plus chères qu'il les a conquises dans les salons littéraires où il se nettoya de sa rusticité natale, et sa nature de chat frileux, retardent son élan vers la beauté hardie. Il n'avouerait pas que l'indécence ou l'impiété l'empêchent d'aimer tout ce qui est contaminé. Tel est son caractère, pourtant. L'indécence toute fraîche ; l'antichristianisme... Pouah! Mais si ces traits datent de loin, s'ils ont été poncés par les siècles, alors il se sent à l'aise. Rien de grec ne lui fait plus peur.

Ce qui l'épouvante plus que tout c'est d'être dupe. Force et faiblesse de la méfiance! Jules Lemaître est en verve, dès qu'il trouve l'occasion de dire leur vérité aux surfaits. Pour lui, Barbey d'Aurevilly est un sur-

fait. Hé, hé... Il se moque de son satanisme, qui est « *un peu celuid 'un croquemitaine* »... Du « *peut-être* » et de l'« *un peu* » Jules Lemaître se sert sans répit. Ce n'est pas prudence. On entend parfaitement son rire moqueur, et l'on voit sa grimace. Mais c'est félinité. Il marche dans les lettres comme Kiki-la-Doucette sur une cheminée ; il rentre les griffes. Elles sortent de loin en loin et leur pointe perce. Il ne prend pas au sérieux *les Diaboliques*. Pour lui « *le vrai satanisme, c'est la négation de Satan aussi bien que de Dieu ; c'est le doute, l'ironie, l'impossibilité de s'arrêter à une conception du monde, la persuasion intime et tranquille que le monde n'a point de sens, est foncièrement inutile et inintelligible. De ce satanisme-là il y en a plus du côté de Sainte-Beuve, de Mérimée ou de M. Renan que dans ces ingénues* Diaboliques... » Le beau morceau! C'est donc parmi les maîtres auxquels, par son art ouaté, Jules Lemaître ressemble davantage, qu'il cherche des démons ? Coup sur coup il dénonce l'horreur de l'agnosticisme — et de ce désespoir vieux comme le monde, qui est la forme grossière de l'existentialisme.

De l'existentialisme littéraire — je ne parle pas de l'existentialisme philosophique, réservé aux spécialistes et qui a sa valeur — Jules Lemaître, assurément n'eût pas été victime. Le vertige d'admiration qui s'empara, nous dit-on, d'Alain à la lecture de *la Messe de l'Athée*, Jules Lemaître ne l'a pas ressenti. Il n'avait jamais le vertige ; et il fuyait les abîmes. C'est, par contraste, nous qui vivons parmi les énergumènes, les convulsionnaires, que nous découvrons en lui tant de sagesse, d'équilibre et de pénétration!...

Tout excès lui fait horreur, blesse son cœur et son goût. S'il lui plaît tant, contre le romantisme, que nos tragiques aient refusé l'étalage du sang, c'est parce qu'il n'aime pas le voir couler. La splendeur du rouge ne l'éblouit point. « *Je hais, comme dit Montaigne, cruellement la cruauté, et j'aimerais mieux, je vous le jure, être privé de tous les bienfaits de la Révolution et vivre dans la fâcheuse inégalité civile — et qu'on n'eût pas coupé la tête de Marie-Antoinette et celle d'André Chénier.* » Personne n'en doute ; et le pacifisme de Jules Lemaître est extrêmement sympathique. Son consentement à l'inégalité, qui explique si bien ses corrosives conférences sur Rousseau, était aisé pour un petit paysan, qui est devenu académicien. Mais il a un ton si alerte pour vous jeter les paradoxes au nez, qu'on ne s'aperçoit pas toujours que ses paradoxes sont fragiles et près d'éclater comme des bulles de savon. Il s'y laisse prendre lui-même, oui bien, malgré toutes les précautions. Le plaisir de taquiner Brunetière lui fait écrire : « *C'est le plus féminin des critiques !* » Qui l'eût dit, qui l'a cru ? Le plus féminin des critiques, il nous y fait penser : c'était lui-même, mobile comme l'onde.

Mobile, il tenait à l'être. Jamais rigide, et constamment disponible. « *Notre impression d'aujourd'hui n'engagera point celle de demain.* » On pourra lui opposer tel ancien article, que le nouveau contredit. Il répondra que c'est le signe d'un progrès ; qu'il est mieux informé et qu'il voit

plus clair. Théorie parfaitement correcte. Mais il fallait l'autorité que Lemaître avait si promptement acquise et l'appui de ses directeurs pour pouvoir s'y tenir. Brunetière alla avec lui au tribunal, bras dessous bras dessus ; et il s'agissait de braver une amende considérable, à cause, je crois, d'une certaine *Frédégonde* malmenée... Exemple mémorable, qui devrait faire loi ; une loi qu'on tourne quelquefois aujourd'hui. Il l'avait, l'autorité, certes. Il s'en défendait : « *Je ne l'ai point, je ne l'aurai jamais, je n'en veux point au prix où elle s'achète...* » Il savait que le public croit plutôt aux brutaux, préfère un éreintement sauvage à une discussion nuancée ; écoute qui crie le plus fort. Telle n'était pas sa méthode et, comme il était honnête homme, voire humain, il n'acceptait pas de nuire... Une fois lui avait suffi. Il avait écrasé le malheureux Georges Ohnet, lui avait ôté toute espérance académique. Le pauvre petit bossu — peu s'en fallait — avait fléchi sous le roc qui lui tombait dessus. Lemaître ne lui avait rien ôté de ses droits d'auteur qui demeuraient d'une belle enflure. Mais tant de mépris avait fait mal à une âme, terrassé un illusoire orgueil... Lemaître s'en repentait et jamais plus, ne frappa aussi fort. Je pense qu'aujourd'hui il y serait entraîné, sans quoi on le traiterait de cotonneux.

Il n'avait point de doctrine ; il ne « *classait* » pas les auteurs ; il ne distribuait point d'accessits ; il disait bonnement ce qu'il aimait ou n'aimait point. Qu'avait-il besoin d'une doctrine — puisqu'il appliquait la méthode de Buffon et de Sainte-Beuve, qui est de décrire chaque animal, tel qu'on le voit quand on l'a attentivement considéré ? *Les Contemporains* sont des portraits, moins fouillés que ceux de Sainte-Beuve, moins documentés, mais tout frémissants du plaisir de l'analyse. Ne vouloir être ni dupe, ni pédant ; se garder de creuser des galeries de mines dans les sous-sols d'un écrivain ; se garder de s'égarer dans les ténèbres de je ne sais quelle métacritique ; s'attacher, avant tout, à ce qui est raisonnable et psychologiquement vrai ; ou, pour être moins tranchant, vraisemblable ; découvrir finement, plaisamment, les ressorts d'une œuvre ; ne pas construire de systèmes, ni même bâtir trop sévèrement un feuilleton ; être la plume en main, tel qu'on était, hier soir, dans le salon où l'on régnait, et où, respectueusement, on l'écoutait ; Jules Lemaître a choisi tout cela. S'il est superficiel, moins qu'on ne le dit, cela lui permet d'être clair et aimable ; d'enseigner peu à la fois, mais de l'enseigner bien. Il demeurait le normalien de 1875 qu'il avait été. Quand Huysmans, outrancier, donc condamné d'avance, grognait, et l'accusait d'être « *un normalien de la pire espèce, celle qui a l'air de comprendre quelque chose* », il se trompait fort. En ce qui le concernait, lui, Huysmans, Jules Lemaître le comprenait fort bien ! Ce ne lui était pas difficile. Il le trouvait bizarre, excessif ; et trop peu renanien, évidemment. Renanien ! Lemaître, encore qu'attaché de tout son cœur à la foi chrétienne, et capable de grands sacrifices — de raison et d'amitié — pour la défendre, resta fidèle à Renan. Ce fut une des rares fixités de ce charmeur onduleux. Peut-être parce que,

tout de suite, les lecteurs avaient rapproché son langage, cristal et velours, de celui de Renan, et qu'il en resta irrémédiablement flatté. Peut-être parce que ce douillet se sentait au chaud, près du gros douillet, son maître, et soupirait après le mot « oreiller du doute ».

De plus en plus — et voilà ce qui le sépare décidément de nous — son esprit devint casanier. Il oubliait la leçon de Renan, sur ce point ; il refusait la poésie du Strymon glacé, et l'ivresse du Thrace. « *J'ai assez voyagé*, disait-il — ayant en effet, malgré lui, passé quelques soirs en Norvège, avec Ibsen, rue de Clichy ; en Russie et en Angleterre, surtout avec ce barbare Shakespeare — *je referme ma porte sur moi. Je redeviens Latin et Gaulois* (comme s'il eût jamais cessé de l'être!) *et je reprends mes méfiances et mes tendresses de paysan autochtone, plaint par Bourget.* » Ainsi s'opposait donc Jules Lemaître au révolutionnaire Bourget!...

Sans doute, ce fils du Val de Loire, se jugea-t-il trop loin de chez lui, quand il dut accompagner l'itinérant Chateaubriand, ou ce Genevois, coureur de routes, le chemineau Rousseau. Il s'empressa de revenir à Racine, en qui il ne savait point voir d'outrances, comme il y en a dans Corneille. Le *Racine* de Lemaître est assurément son chef-d'œuvre. Il le tire un peu à soi. Il ne le voit point comme l'a vu M. François Mauriac, brûlé de poisons ; ni, frissonnant de terreur, criminel traqué, comme il est apparu, au temps de *Phèdre*, à M. Pierre Brisson ; et je devine que ce ne sera pas un Racine à la Lemaître que nous peindra bientôt M. Antoine Adam. Lemaître a respecté sans doute, dans l'ensemble, le Racine traditionnel... (Le même Racine que M. René Doumic, quand il me morigénait un jour, chroniqueur débutant et dévergondé, de l'avoir qualifié de cruel. « Ma clientèle veut qu'il soit « tendre », monsieur, je vous prie de ne pas la troubler... » Lemaître n'avait point de ces préjugés pragmatistes.) Il écrivait tout d'abord : « *Racine, je l'aime par une sorte de nationalisme littéraire... Racine est le classique par excellence, si cette expression de classique emporte ensemble l'idée de la perfection et celle d'une fusion intime du génie français avec le génie de l'antiquité grecque et latine, nos deux saintes nourrices.* » La définition vous paraît froide? Jules Lemaître y condensait ses plus fortes et ses plus précieuses émotions. Et aussitôt il l'enrichit. Il signale chez le poète — plus perspicace en ceci que ses maîtres et confrères — le « *goût du noir et de l'horrible* ». L'*horrible* qui — on ne s'en souvenait plus — avait frappé les spectateurs du XVIIe siècle.

On voudrait imaginer les impressions de Jules Lemaître devant Pirandello ; devant *l'Ile aux Chèvres* de Ugo Betti, où un beau trimardeur se repait de la chair — gourmandes à gourmand — d'une mère, de sa fille et de sa belle-sœur ; devant *les Noces de Sang* ; et ce grand mascaret de pièces étrangères où se noie, éperdu et faible, depuis la mort de Giraudoux, le théâtre français! Qu'est-ce que son hellénisme à la Patin eût éprouvé près de celui de Cocteau et de Gide? Qu'eût pensé Lemaître de *la Guerre de Troie n'aura pas lieu?* de l'*Antigone* de M. Anouilh, encore, et de l'*Iphigénie* de M. Obey? N'eût-il pas crié à la mascarade? Sa patience

et ses pudeurs toléreraient-elles *les Chemins de la Liberté?* On craint qu'il ne reculât aussi vite qu'un La Harpe ou un Villemain. Je suis presque certain que Sainte-Beuve parmi nous feindrait une sainte fureur ; mais, dans son coin, la calotte de côté, la chair remuée, il savourerait nos épices avec un sourire égrillard, et assez laid, mais spirituel. Pour Lemaître, aucun doute. Il serait envahi d'une grande tristesse ; sincèrement écœuré, avec des nausées et le regret d'avoir trop vécu. Son jugement était pur, mais étroit. Sa curiosité, trop peu vagabonde, n'aurait pas vaincu ses dégoûts. Telle était son intime faiblesse. Il n'était déjà plus tout à fait de son temps. Il n'accueillait avec ferveur, et en accentuant de menues originalités que les plus timides novateurs...

Mais rejoignons-le, enfermons-nous avec lui dans sa retraite intellectuelle. Comme il y est brillant! Il tourne et retourne les pièces de musée qui lui sont familières ; le legs de nos aïeux. Il les fait valoir, il les caresse. Son doigt fin, bruni par le tabac, avec son ongle de mandarin, désigne, sans erreur, ce qu'il en faut admirer. De ses lèvres coulent des paroles de miel. Si nous mettons en marche arrière la machine à explorer le temps, nous ne saurions choisir un plus aimable compagnon ; taquin, par virtuosité, courtois... Ce n'est pas du tout l'initiateur que réclament nos jeunes tourmentés. Il ne s'occupait pas du Cosmos ; il ne cherchait pas à se représenter la quatrième dimension, ni la courbe de l'univers ; et pour l'essence et l'existence, il s'en tenait à Platon qui, selon lui, avait tout prévu de ce qui nous importe.

Il représente une culture, et la plus menacée ; il en fut un des derniers porteurs. Il représente le « Français » isolé de l'Europe, qui n'accepte de se laisser gâter ni par l'argot de Paris, ni par les baragouins des pays voisins. Il représente.. une illusion.

ROBERT KEMP

ANGLO-SAXONS ET INDOCHINE

par P. L. Bret

En septembre 1945, tandis que se déroulait à Londres la Conférence des ministres des Affaires étrangères alliés, le journal *Chicago Tribune* écrivait : « *Nous avons donné l'ordre à nos correspondants à Londres de ne plus mentionner les cinq membres permanents de la Conférence de San Francisco. Il n'y a pas cinq grandes puissances, il n'y en a que deux : les États-Unis et la Russie. L'Empire britannique, réduit à la mendicité, n'est plus une puissance mondiale de premier ordre. La France et la Chine méritent encore moins d'être considérées ainsi. Nous avons banni le terme des cinq grands parce que son emploi constant est une tentative voulue pour imposer un mensonge au peuple américain. Parler de ces cinq grands, c'est tenter de persuader le peuple des États-Unis qu'il devrait céder à des nations de puissance inférieure ou même les soutenir.* »

Sur le terrain des faits et dans son cynisme, cette constatation était juste. France et Angleterre étaient exsangues. Tchang Kaï-chek n'était qu'une façade rooseveltienne. Il n'y avait de comparable en puissance qu'une Amérique forte de sa récente bombe atomique, et une Union soviétique prête à étendre son autorité de l'Oder à Port-Arthur. C'était à elles d'édicter au monde les conditions de la nouvelle paix, à elles qui identifiaient la possession de la toute puissance avec celle des vérités politiques, sans encore se soucier de leurs contradictions.

I. — La Succession japonaise.

Jeter les bases d'un nouvel ordre était une immense tâche dans laquelle le sort des vaincus d'Europe avait la priorité, mais celui des territoires asiatiques qu'allaient quitter les troupes nippones constituait aussi

un problème dont Washington et Moscou percevaient également l'importance. Le Président Roosevelt qui, à la Conférence de Yalta, avait cédé aux Russes les ports et les chemins de fer mandchouriens sans même en prévenir la Chine, souhaitait effacer dans l'esprit de Tchang Kaï-chek le souvenir de cette désinvolture. A ce désir se joignait aussi la conviction que la fin de la guerre en Asie devrait libérer tous ses peuples du colonialisme européen. Le Président estima donc que l'Indochine reviendrait en totalité à la Chine, puisque, aussi bien, l'Annam avait appartenu au Céleste Empire pendant tout le deuxième siècle avant Jésus-Christ, et qu'il avait été définitivement marqué de la pensée confucéenne. Il est probable que si M. Roosevelt avait survécu, la question aurait été réglée tout autrement que par M. Truman.

Le raisonnement de Moscou rejoignait, pour une part, celui de Washington : les peuples colonisés devaient conquérir leur indépendance. C'était d'ailleurs le moyen de mettre hors du jeu, définitivement et aux moindres frais, l'Angleterre et la France, ainsi que d'étendre l'influence soviétique dans le monde.

Tout alla bien jusqu'à la Conférence de Potsdam. Mais à cette confrontation orageuse de juillet 1945, une divergence apparut à propos du sort réservé aux anciennes colonies des pays vaincus. La conception du régime de Trusteeship, applicable aux populations encore inaptes à s'administrer elles-mêmes, avait mûri différemment dans l'esprit des Anglo-Saxons et dans celui des Russes. Pour les premiers, il devait avoir un caractère collectif et dépendre des Nations-Unies. Aux yeux des seconds, il consistait à confier l'administration d'un territoire à l'un des vainqueurs.

« *Le jour de l'ouverture de la Conférence*, raconte James F. Byrnes dans *Speaking Frankly*, *Staline avait fait connaître son désir de discuter de la question des Trusteeships. L'Union soviétique*, avait-il déclaré, *aimerait recevoir un des territoires des nations vaincues. Aussi, sa délégation soumit-elle à la Conférence un document qui proposait de nommer l'U.R.S.S. trustee de l'une des colonies italiennes. La Charte de l'Atlantique était bien oubliée. L'U.R.S.S. désirait un territoire, et elle indiquait quelle était sa conception du Trusteeship.* » M. Churchill, cet homme d'État toujours à la mesure des événements, perçut la menace contre l'artère vitale de l'Empire. Sur son intervention, la question fut renvoyée à la discussion du traité de paix, mais l'incident permit au Premier Ministre de convaincre le Président Truman que l'idée d'attribuer l'Indochine à la Chine comportait de graves inconvénients. Un compromis fut élaboré.

En attendant que la France pût rétablir son autorité sur le pays, celui-ci serait occupé par les forces chinoises et britanniques, au nord et au sud du seizième parallèle. Les troupes anglaises arrivèrent dès septembre 1945 et transmirent peu à peu le contrôle de la région méridionale aux Français. Par contre, les Chinois, comptant sur l'appui américain et russe, prolongèrent leur occupation. Ils ne se retirèrent qu'au printemps de 1946 après la conclusion d'un accord qui dans l'esprit de Nankin ne

réglait pas la question pour l'avenir. « *Le peuple chinois reste favorable aux aspirations nationales des Indochinois gouvernés par les Français* », déclara le ministre des Affaires étrangères de Nankin lors de la signature. Le *New York Herald Tribune* commenta la réserve en ces termes : « *Si la Chine devient forte, les Chinois se serviront incontestablement de leur influence pour agir à l'encontre du système colonial. Ils se montreront favorables à l'auto-gouvernement en Asie avec plus d'enthousiasme encore que les Américains, car ils savent ce que c'est que d'être exploité par des impérialistes.* »

Ce passé, dont certains éléments sont d'ailleurs peu connus, contenait en germe tous les éléments du futur drame indochinois. Le grand artisan de la victoire américaine demeurait, dans le souvenir des Asiatiques, le champion de leur indépendance, et si, en s'apercevant de l'intérêt porté par Moscou aux territoires vacants, M. Truman avait abandonné le projet de M. Roosevelt, il ne renonçait pas pour autant à la condamnation des régimes coloniaux. Par ailleurs, la Chine avait retrouvé son intérêt pour l'Annam ; le Viet-minh, résolu à éliminer les Français, disposait d'un armement et d'un chef formé par Moscou à la tactique révolutionnaire. Soucieuse des précédents, l'Angleterre avait aidé la France à rétablir sa position. Cependant, dans son numéro de juin 1946, l'*Atlantic Report* américain commentait la politique de son pays dans des termes bien différents de ceux employés l'année précédente par le *Chicago Tribune*. « *L'objectif premier de la politique russe*, lisait-on dans cette publication, *est de tenter de gouverner le monde comme un condominium russo-américain, sans égards pour aucune autre nation. De temps en temps, un message nous parvient de Moscou. Pourquoi, dit-il en substance, puisque les États-Unis et la Russie sont les deux seules nations qui comptent, ne pas admettre cette réalité et la traduire en une politique? Mais, le secrétaire d'État Byrnes est opposé à une politique extérieure qui serait étrangère à nos institutions et qui, au surplus, n'offrirait qu'une base incertaine à une paix durable.* »

II. — Jugements américains.

L'anticolonialisme.

Quel qu'il fût, l'hôte de la Maison Blanche savait que son opposition aux régimes coloniaux était partagée par son opinion publique. Ce sentiment s'exprima dans la presse dès que la situation devint aiguë à Saïgon. « *Les troubles qui viennent d'y éclater*, écrivit le *New York Herald* (27 septembre 1945), *traduisent une opposition vive à l'ancien régime colonial. Les slogans de liberté, employés pendant la guerre, ont naturellement eu leur effet sur les populations sujettes de l'Orient. Ces populations risquent de demander pourquoi l'impérialisme japonais a été condamné si l'impérialisme européen doit continuer. Ce qui est vrai de l'Indochine l'est aussi de la Malaisie, des Indes néerlandaises et de l'Inde.* » « *Une récente dépêche d'Hanoï*, précisait le *Chicago Tribune* (7 octobre 1945), *annonce*

que des douzaines de comités indigènes demandent le soutien de l'Amérique pour leur mouvement d'indépendance. Le droit est de leur côté. Si, après l'amère expérience qu'elles ont faite de la sujétion, la France et la Hollande n'ont pas la décence de donner à leurs sujets vaincus une liberté sans conditions, peut-être les indigènes pourront-ils l'acquérir eux-mêmes. Les Américains le leur souhaitent de bon cœur. » Mais le *Washington Post* (8 octobre 1945) mettait ses compatriotes en garde contre leur idéalisme en des termes catégoriques : « *Ne soyons pas dupes des agitateurs indigènes. Les Américains feront bien d'étudier sérieusement les lettres de créance des nationalistes qui font appel à leur sympathie et à leur appui.* »

Quand paraissaient ces commentaires, les troupes britanniques encore présentes en Indochine aidaient au rétablissement de l'ordre, et le *Post* posait la question de savoir « *si l'octroi éventuel de l'indépendance ne signifierait pas simplement le remplacement d'une forme de domination étrangère par une autre* », ce qui amena M. Summer Welles à affirmer que « *l'établissement d'un Trusteeship de l'O.N.U. est la seule solution désirable. Mais il faudrait pour cela que les puissances impériales reconnaissent qu'elles ne peuvent plus se dire responsables du sort des pays sujets. Cet aveu serait pénible, surtout aux Français. Mais quelle autre solution trouver qui assure la liberté et la paix dans l'avenir ?* »

Entre temps, et en raison de l'échec de la Conférence de Londres, le rideau de fer remplaçait l'espoir de coopération et la suspicion américaine grandissait à l'égard de Moscou. Cependant, sur le théâtre indochinois, l'insuccès des Conférences de Dalat et de Fontainebleau déclenchait, en décembre 1946, de graves troubles à Hanoï. « *Les Français,* observa le *New York Times, se trouvent poussés à faire une guerre dont ils ne veulent pas. C'est une guerre sans espoir. La France est bien trop faible pour tenir son empire d'Asie. Les véritables décisions devront être prises à Paris. Elles dépendront d'une part de la majorité qui dominera dans le prochain Ministère, et d'autre part de la fermeté de l'attitude que la France devra adopter non seulement en Orient mais aussi en Europe et en Afrique.* »

L'offre de paix au Viet-nam de septembre 1947 fut généralement considérée par la presse américaine comme « *ressemblant beaucoup à celle faite il y a un an et demi, qui fut acceptée par le gouvernement vietnamien, lequel accuse, avec bien des raisons, les administrateurs français sur place de l'avoir systématiquement sabotée.* » (*New York Times*, 12 septembre 1947.)

Le remplacement, fin 1947, de l'amiral d'Argenlieu par le général Leclerc suscita, aux États-Unis, des appréciations contradictoires. « *Si,* écrivait le *New York Times* (26 décembre 1947), *le gouvernement Blum ne peut tenir sa promesse de mettre une fin à la révolte indochinoise au cours du mois prochain, la France risque de perdre, non seulement son empire asiatique, mais finalement une part importante de son empire outre mer, notamment l'Afrique du Nord.* » Le *Saint Louis Dispatch* (24 décembre 1947) ajoutait : « *Les Indochinois demandent seulement qu'on leur permette*

d'organiser une République sous tutelle française qui ait une chance de se transformer éventuellement en État libre. Est-ce trop demander ? » Le *P.M.* du même jour allait plus loin : « *Profitons de la situation actuelle pour nous assurer la sympathie de tous les peuples coloniaux.* » Et le *Christian Science Monitor* concluait (31 décembre) : « *La solution des problèmes coloniaux français dépend du règlement des problèmes intérieurs de la France.* »

Quand, nommé à son tour haut-commissaire, M. Bollaert entreprit d'appeler à Saïgon, pour le mettre à la tête des affaires, l'ex-empereur Bao-Daï qui avait précédemment abdiqué pour devenir le conseiller politique d'Ho Chi-minh, le *New York Times* se montra sévère. « *Ce n'est,* dit-il, *qu'une nouvelle version du principe fondamental d'un colonialisme périmé : diviser pour régner. Le prédécesseur de M. Bollaert a essayé une politique analogue en Cochinchine où un gouvernement fantoche a été établi il y a un an, en violation de l'accord du 6 mai avec les Vietnamiens. Sans doute existe-t-il une certaine agitation communiste en Indochine, mais le gouvernement vietnamien comprend beaucoup de membres non communistes et le mouvement d'indépendance a un caractère nationaliste mais non communiste, antifrançais mais non antiblanc.* » (15 juillet 1947.)

Dans le courant de 1948, la presse américaine enregistra avec ses commentaires habituels les espoirs et les déceptions que firent naître l'annonce des élections dans les villes indochinoises, la signature, le 5 juin, des accords de la baie d'Along reconnaissant l'indépendance du Viet-nam dans l'Union française, puis, la déclaration du général Xuan disant qu'aux élections on ne pourrait compter sur une participation des nationalistes « *qui attendaient que le Parlement français prît une position plus claire et plus encourageante* », et surtout celle du 7 septembre de l'Empereur Bao-Daï précisant qu'il ne retournerait pas au Viet-nam avant la conclusion de traités définitifs.

Ceux-ci furent négociés à Paris au début de 1949, entérinés par un échange de notes Bao-Daï - Auriol, et suivis, le 12 mars, du vote par le Parlement de la loi créant l'Assemblée cochinchinoise qui déciderait de l'union de son pays avec le Viet-nam. Le *New York Times* souligna à cette occasion que les douze cents bulletins de vote déposés dans les urnes prouvaient la réserve de la population. Mais lorsque, au début du printemps, Bao-Daï arriva à Saïgon et proclama en juin l'existence du nouvel État, la plupart des commentateurs américains y virent le début d'une nouvelle ère. « *Les sympathies américaines dont Ho Chi-minh bénéficia dans le passé restent un souvenir assez amer,* télégraphia le 15 juin de Saigon Stewart Alsopp à son journal habituel. *L'Indochine est le point névralgique où ce qui s'est passé en Chine pourrait avoir toutes ses répercussions. Il faut être à Saïgon pour découvrir combien les Français savent vivre mais à quel point ils sont incapables de se gouverner. L'Indochine est aujourd'hui la preuve évidente et triplement distillée de la faiblesse presque fatale de l'actuel système de gouvernement de la France. Toutes sortes de facteurs ont contribué à faire de la position de la France en Indochine un cas à peu*

près désespéré. Mais le plus grand responsable, c'est ce compromis éternellement nécessaire qui, inhérent à tout gouvernement français, rend toute action décisive presque impossible... Nous devons convaincre l'Indochine que Bao-Daï est bien son chef et pas seulement l'homme des Français. C'est notre devoir et notre intérêt capital. »

Ce revirement avait surtout une explication extérieure. Changhaï était tombé le 13 juin, Nankin devait être occupé le 14 août. A la tête de la Chine, Mao remplaçait Tchang. Pour les États-Unis, l'Indochine cessait d'être un thème moralisateur pour devenir une position stratégique en première ligne.

Le Verrou indochinois.

Dès lors, Pentagone et Département d'État considérèrent l'Indochine comme un point important du front anticommuniste d'autant que dès le début de 1950, le gouvernement Viet-minh d'Ho fut reconnu par la Chine populaire, l'U.R.S.S. et tous les satellites.

Le 12 janvier, alors qu'à Paris l'Assemblée se préparait à ratifier les traités avec le Laos et le Cambodge, M. Acheson, parlant au *National Press Club*, rendait hommage à la France pour les progrès qu'elle avait réalisés dans l'établissement d'un gouvernement indépendant en Indochine. Et le 8 mai, après ses longs entretiens avec M. Robert Schuman, le secrétaire d'État annonçait officiellement : « *Les États-Unis reconnaissent que la solution de la question indochinoise dépend à la fois du rétablissement de la sécurité et du développement d'un nationalisme sincère. Persuadé que ni l'indépendance nationale ni l'évolution démocratique ne peuvent exister dans un pays dominé par l'impérialisme soviétique, le gouvernement américain estime que la situation justifie l'octroi de sa part d'une aide économique et de matériel militaire aux États associés d'Indochine et à la France, dans le but de ramener la stabilité dans ces États et de leur permettre de poursuivre leur développement pacifique et démocratique. Nous avons constaté que la question de parer à la menace qui vise la sécurité du Viet-nam, du Cambodge et du Laos, qui jouissent maintenant de l'indépendance au sein de l'Union française, est essentiellement du ressort de la France et des gouvernements des peuples d'Indochine.* » Ainsi était définie la nouvelle politique américaine qui ne devait plus être remise en question jusqu'à l'invasion du Laos.

La presse approuva le ministre. « *Nous ne pouvons*, dit le *New York Times*, *exiger des Français qu'ils continuent à mourir et à consacrer la moitié de leur budget militaire pour sauver une position qu'ils devraient abandonner par la suite. Pas d'Indochine libre dans un monde d'esclaves.* » Même acquiescement du *New York Herald Tribune* (10 mai) qui ajoute : « *La façon dont sera utilisée l'aide américaine prouvera, du reste, la sincérité des Français... et la nôtre.* » Et le *Washington Post* constate : « *Le fait évident, c'est que sans armée française, Ho Chi-minh envahirait le pays. Voilà la réalité du problème indochinois.* » Cette réalité devint de plus en plus convain-

cante au fur et à mesure que l'année s'écoulait, que l'offensive viet-minh suscitait de graves inquiétudes, et que les forces américaines devaient entrer en campagne contre la Corée du Nord.

1951 fut une année d'espoir pour le sort de l'Indochine. Sur place, le général de Lattre rétablit la situation militaire. A Washington, au cours de ses entretiens avec les généraux américains et anglais, le maréchal Juin obtint une aide aérienne et navale ainsi qu'une prise de position coordonnée des états-majors en cas d'agression chinoise. A Paris, les porte-parole de Washington et de Londres déclarèrent solennellement qu'en cas d'attaque communiste contre l'Asie du Sud-Est leurs gouvernements demanderaient à l'O.N.U. d'intervenir. La bonne entente se vit célébrer en termes chaleureux lors de la visite du Président Auriol au Président Truman. La presse glorifia à l'envie « *les Français qui, luttant contre des communistes en Indochine à des milliers de kilomètres de leur pays, ne manqueront pas de combattre les agresseurs communistes chez eux. La France a d'ailleurs donné plus que sa promesse de lutter pour sa liberté. Elle est devenue le porte-étendard de l'idée européenne. Les Français sont décidés à la faire aboutir, car, pour eux, c'est une question de vie ou de mort* ». (*Washington Post*, 1er avril 1951.

Aussi et en dépit de la campagne présidentielle, la signature à Paris par M. Acheson du protocole O.T.A.N.-C.E.D. fut-elle présentée par les éditorialistes comme un succès commun de la France et des États-Unis. Au même moment, dans la même capitale, le futur chef de la politique étrangère américaine, M. Foster Dulles énonçait son programme dans un discours à l'Institut des Sciences politiques. L'Indochine y tenait une très grande place. « *Elle est*, dit-il, *la clé du Sud-Est asiatique. La guerre au Viet-nam a été pendant un temps regardée à tort comme la tentative d'une puissance coloniale pour maintenir son autorité contre des patriotes luttant pour leur indépendance. Cette fausse interprétation est en train de s'effacer grâce aux sages mesures que votre gouvernement a prises et continue à prendre en accordant un statut de souveraineté et d'indépendance aux trois États associés. Un despotisme étranger combat, en Indochine, au nom de la libération des peuples pour imposer une servitude qui serait un pas de plus vers d'autres conquêtes... N'est-il pas temps que les communistes chinois sachent que s'il faisaient entrer ouvertement leurs armées au Viet-nam nous ne nous contenterions pas de les rencontrer au seul point d'agression choisi par eux, mais que nous exercerions des représailles à notre façon?... Mais, dans la lutte contre la menace communiste en Asie, notre plus grand désavantage est la peur asiatique du colonialisme occidental. Chacune des puissances occidentales doit reconnaître son obligation de chasser une fois pour toutes ce fantôme. L'Asie entière épie ce qui se passe en Indochine entre la France et les États associés. Son regard se porte même jusqu'à l'Afrique.* »

Cette évocation n'était pas fortuite. Assoupie sur le terrain de l'Indochine, la vieille controverse colonialiste avait rebondi à propos du Maroc et de la Tunisie. Et si, dans le courant de juin M. Letourneau obtint à

Washington des engagements de livraisons importantes, le *Christian Science Monitor* (20 juin 1952) n'en rappelait pas moins que « *le problème militaire n'était qu'une partie d'un plus vaste problème consistant à débarrasser le Viet-nam de toute trace de colonialisme français* ».

Par les inquiétudes qu'elle suscita, l'offensive viet-minh de l'automne rendit la priorité au danger immédiat. « *Les intérêts américains*, rappela le *New York Herald Tribune* (29 octobre 1952), *sont profondément engagés dans cette campagne critique et il est capital pour nous que l'avance communiste soit arrêtée en Indochine comme partout ailleurs. Les Français supportent en Asie du Sud-Est une grosse part du fardeau du monde libre. Il n'est que juste que le monde libre fasse tout ce qu'il peut pour les aider.* »

Les commentaires qui, au début de 1953, marquèrent la visite à la Maison Blanche des ministres français adoptèrent presque unanimement le même ton. La cause paraissait entendue ; elle était juste, s'inscrivait dans la lutte en commun engagée contre le communisme, le sort de la Corée et celui de l'Indochine étaient solidaires, la France fournissait les hommes, l'Amérique les armerait. L'anticolonialisme paraissait définitivement effacé.

La vieille conviction n'était qu'endormie. Elle a ressurgi avec l'inquiétude suscitée par l'invasion du Laos, la sensation causée par l'interview à New York du roi du Cambodge et le communiqué du secrétariat de son Premier Ministre envisageant « *une révolte si la France ne remettait pas au pays les attributs et prérogatives de l'indépendance* ». L'article du *Monde* dénonçant « *le jeu de certains groupes politiques français qui ont trouvé, dans la prolongation de la guerre, la source principale de leurs revenus* », notamment au moyen « *d'opérations de change* » causa une impression profonde. Et, en présence du refus français de porter l'affaire devant l'O.N.U., des commentateurs prétendirent que c'était par crainte des constatations que ferait la commission d'enquête des Nations unies. « *Tout ce que les Français semblent vouloir*, écrivit le *Washington Post* (1er mars 1953), *c'est plus d'assistance indirecte, c'est-à-dire une aide filtrée par eux, sans pour cela faire des concessions politiques aux peuples d'Indochine.* » La France est en somme accusée de n'avoir pas transmis aux États associés tous les pouvoirs qu'elle s'est engagée à leur remettre.

III. — Jugements britanniques.

Si les États-Unis sont nés d'une victoire sur la puissance qui les avait colonisés, l'Angleterre a dû son développement à la possession d'un Empire d'outre-mer. Dans ce passé toujours actuel se trouve l'explication de la différence d'attitude entre les deux opinions publiques à l'égard des problèmes coloniaux. Voyant, dans la tutelle étrangère sur un territoire, l'obstacle qu'ils ont dû surmonter pour exister, les Américains, fidèles à la Déclaration d'Indépendance, condamnent irrémédiablement les sujétions politiques. Les Anglais, par contre, conscients des conditions

de leur existence et de leur survie, ne tiennent pas pour immorale la colonisation, mais s'efforcent de la concilier avec l'évolution des esprits, afin de la maintenir dans un cadre commun, à caractère éthique et sentimental, de moins en moins politique, au fur et à mesure que s'atténue la dépendance administrative. Cette attitude est à la base des jugements portés par la presse britannique sur la gestion des autres pays colonisateurs, et sur les événements d'Indochine en particulier. Aussi, les commentaires sont-ils d'ordinaire nuancés et compréhensifs. Blâme et sévérité n'apparaissent qu'à titre exceptionnel.

Rigidité de l'Union française.

Dès le début de 1947, le *Times* donnait des conseils de modération à Ho Chi-minh, tout en soulignant que c'était « *l'unique personnalité avec qui un accord pouvait alors être conclu* (3 janvier 1947) ; *mais, comme préliminaire nécessaire à la formation de la nouvelle Fédération indochinoise, les chefs du Viet-minh doivent se montrer moins intransigeants et comprendre qu'une partie de leurs aspirations doit être sacrifiée, s'ils veulent se concilier les autres partenaires de la Fédération* ». De son côté l'organe de gauche *New Statesman and Nation* (4 janvier 1947) prévoyait que « *Ho Chi-minh préférerait négocier plutôt que de s'engager dans une longue guerre* », alors que le conservateur *Spectator* demeurait sceptique. « *Tout porte à croire*, disait la revue, *que le Président Ho Chi-minh est à la tête d'un gouvernement dont il ne peut contrôler les éléments extrémistes.* » Cependant, à la fin de ce mois dramatique, l'*Economist* (18 janvier 1947) analysait la situation en ces termes : « *On est peu disposé en France aujourd'hui à accorder une pleine indépendance à une partie quelconque de l'Empire français. En Indochine, la République du Viet-nam a été reconnue, mais non pas en tant qu'État souverain. Le projet était de l'intégrer au sein d'une Fédération indochinoise, elle-même englobée dans l'Union française. Les Français ont également insisté pour que la Cochinchine reçoive provisoirement le statut d'un territoire distinct au sein de la Fédération. Mais ces conditions n'étaient pas acceptables pour les nationalistes annamites, et l'impasse où l'on s'est engagé a abouti à un conflit armé qui a pris les proportions d'une véritable guerre.* »

Quelques semaines plus tard et à la lumière des événements, le *Times* reconnaissait (27 janvier 1947) que « *les faits montraient qu'aucune collaboration n'est décidément possible avec le parti annamite qui a pris la tête du mouvement nationaliste, à moins de remettre toutes les régions annamites à un régime communiste. Le Viet-minh a éliminé toutes les sources possibles d'opposition. Pour que celle-ci puisse se manifester à nouveau, trois conditions devraient être remplies* : 1° *La présence de nouvelles troupes françaises, afin de créer des zones sûres où des Annamites pourraient s'exprimer librement ;* 2° *De grands efforts matériels pour que les conditions de vie soient meilleures du côté français que de l'autre ;* 3° *Une nouvelle façon d'envisager le problème, de manière à montrer aux nationalistes que leurs négociations*

ont obtenu un meilleur résultat que celui dont les communistes pourraient faire état... Les événements, ajoutait plus tard le journal (8 mars 1947) *montreront si la structure fortement intégrée de l'Union française, est plus ou moins que le système britannique aux liens plus lâches, capable de contenir l'explosion de nationalisme dans le Sud-Est asiatique.* »

Quand un accord fut en vue, « *par lequel la France renonçait au contrôle de l'administration intérieure mais non de la politique extérieure*, observa le *Manchester Guardian* (13 septembre 1947), *la déclaration de guerre d'Ho Chi-minh à Bao-Daï et aux Français aurait eu moins de poids si la France n'était pas affaiblie par une crise intérieure.* » Mais, constatait le *Times* huit mois plus tard (21 mai 1948), « *il y a tout de même des limites que les Français ne peuvent se permettre de franchir, s'ils ne sont pas prêts à abandonner la structure de l'Union, car ils comprennent que l'Indochine constitue un exemple que tous les autres groupes nationaux de cette union observent attentivement.* »

Lenteur de l'évolution.

Au cours des années suivantes, on retrouve tous ces mêmes thèmes, avec une note critique, de plus en plus marquée, à l'égard de la lenteur mise par la France à tenir ses promesses et à donner une pleine souveraineté aux États associés. Acerbes dans la presse de gauche, ces critiques s'exprimaient dans les organes conservateurs et libéraux avec un souci d'équité dont le *Times* et l'*Economist* ont donné les plus remarquables exemples, marquant que l'effort militaire français s'inscrivait dans le cadre d'une lutte analogue à celle des Britanniques en Malaisie.

« *Toutefois*, observait l'*Economist*, le 10 janvier de cette année, *c'est l'Indochine qui représente le point névralgique le plus important de l'Asie. Les Anglais ont certes précisé aux Français quelle aide ils pouvaient leur apporter en armes et en munitions, mais, liés qu'ils sont eux-mêmes en Malaisie, leurs moyens sont limités. L'aide véritable ne peut venir que des États-Unis. Or, la prolongation de la situation actuelle, caractérisée par l'abandon de régions mises en valeur et reconquises quand elles sont dévastées, joue en faveur des rebelles. Il peut devenir nécessaire, pour la France, d'envoyer plus de troupes en Indochine et de porter le service militaire à deux ans. Mais si, à défaut, l'Indochine doit devenir une responsabilité internationale, ceux qui l'aideront auront leur mot à dire dans les futures décisions politiques concernant le Viet-nam. Cela déplaira certainement aux Français, mais la guerre est entrée dans une phase dangereuse. Si elle n'est pas vite gagnée, elle sera perdue. Et, comme l'a implicitement reconnu le Conseil atlantique, le monde libre ne peut se permettre de courir ce risque.* »

Cette question prit une actualité brûlante avec l'invasion du Laos. Une telle marche vers Singapour suscita à Londres une inquiétude extrême qui est loin d'être apaisée. Les Anglais perçurent d'ailleurs les inconvénients d'une internationalisation du conflit, qui pourrait servir de prétexte à une intervention armée chinoise. « *Si la France porte la question*

devant l'O.N.U., observa *le Manchester Guardian* (6 mai 1953), *elle risque de soulever toutes celles de ses rapports avec les pays de l'Union française, ainsi que le problème de son rôle et de ses objectifs en Indochine. Si par contre elle ne le fait pas, elle sera, tôt ou tard, obligée de prendre des mesures sévères pour mettre fin à la guerre. Or, celle-ci est impopulaire et sape ses finances nationales. S'agit-il d'un problème qui intéresse la France seule ou s'agit-il d'une guerre pour la défense du monde libre? La France ne peut guère seule répondre à cette question... Mais si la guerre s'étend aux territoires voisins, le caractère international du conflit ne sera plus contestable.* »

La nécessité de se concilier l'opinion indochinoise, afin qu'elle participe avec plus d'élan à la lutte anticommuniste, commande, de l'avis des journaux britanniques qui rejoignent en cela leurs confrères américains, d'accélérer l'évolution des États associés vers l'autonomie. « *De nouvelles concessions politiques doivent être faites en Indochine*, déclarait encore récemment le *Times* (30 avril 1953). *La récente réforme administrative est insuffisante. Seule, l'indépendance complète ou le statut de dominion peut satisfaire les nationalistes du Viet-nam et du Cambodge dont le soutien est vital.* » *La France n'a pas fait tout ce qu'il fallait pour obtenir l'appui complet du Viet-nam*, constatait à son tour le *Manchester Guardian* (6 mai 1953), non toutefois sans analyser avec sympathie le douloureux illogisme de la position française en ces termes : « *On a dit, et on continuera de dire de plus en plus que la France doit donner une indépendance réelle aux trois États associés. Mais celle-ci, souhaitable ou non, pourrait-elle aller à l'encontre des principes mêmes sur lesquels se trouve édifiée l'Union française? La formule de cette Union, contrairement à celle du Commonwealth, n'est pas très souple, et si on veut donner une totale indépendance aux trois pays d'Indochine, ou si ceux-ci passaient sous la protection de l'O.N.U., beaucoup de Français se demanderaient alors : que fait la France en Indochine? Pourquoi demanderait-on à la France de se retirer politiquement du pays, alors qu'elle supporte tout le fardeau de la guerre, fardeau qui risque de s'alourdir chaque jour?* »

C'est précisément dans cet alourdissement croissant du fardeau militaire que les commentateurs britanniques trouvent une raison de penser que « *si la guerre n'est pas vite gagnée, elle sera perdue* », faute, pour la France de pouvoir faire face en même temps au conflit indochinois, à son réarmement métropolitain, et à ses dépenses ordinaires.

IV. — Objets de la mission tutélaire.

Exception faite pour les cas où la sollicitude à l'égard des peuples indochinois se trouve primée par des considérations de stratégie mondiale, c'est-à-dire quand la sécurité de la nation-juge entre en ligne de compte, les appréciations américaines et anglaises traduisent en somme l'attitude des deux opinions quant au principe colonial lui-même.

La condamnation sentimentale prononcée par les Américains contre le

colonialisme politique demeure absolue et définitive, sans que ses auteurs s'aperçoivent que les mainmises et dépendances économiques peuvent, malgré leur apparente discrétion, devenir les plus astreignantes parce que dépourvues de nuances humaines. Les Britanniques par contre, n'admettent pas que l'action colonisatrice revête un caractère honteux. Ils estiment au contraire que la difficile mission d'acheminer les peuples mineurs vers leur majorité est une entreprise honorable et méritoire, à condition qu'elle soit conçue et réalisée comme telle. Loin de considérer, comme aux États-Unis, que le problème colonial est total et ne comporte qu'une solution unique, radicale et immédiate, les Anglais le jugent d'une extrême diversité, chaque cas devant être pesé, mûri et traité en fonction de ses données propres. La remise du pouvoir ne doit en effet s'effectuer que compte tenu de l'évolution de la colonie. Sinon, une autonomie prématurée se traduirait par une régression, le retour à la domination d'une caste et le sacrifice des minorités, blanches notamment. L'octroi du *self-government* ne saurait donc être consenti qu'à une collectivité ayant acquis une pratique suffisante de la vie politique et administrative dans le cadre du district puis de la province. C'est dire qu'il y aura autant d'échéances que de colonies et que certaines d'entre elles pourront demeurer encore fort longtemps protégées. Mais, en règle générale et sauf le cas des peuplades « infantiles », la tutelle n'est que temporaire et la sujétion doit prendre fin un jour.

C'est le rejet de la politique d'assimilation rêvée autrefois par la France, l'adoption par l'Angleterre de celle d'association.

En pleine guerre, la préoccupation de voir après le conflit, les dirigeants de Washington rendre de plus en plus ardue la tâche des puissances colonisatrices, avait incité les Britanniques à invoquer leur expérience au sein des universités d'outre-Atlantique. C'est ainsi qu'en février 1943, lord Hailey fit à Princeton, sous les auspices de la *Stafford Little Foundation*, une série de conférences sous le titre : « *L'Avenir des peuples coloniaux* ». Dans ces remarquables études, passé, présent et avenir furent traités avec un sens scrupuleux de l'exactitude et des responsabilités. On peut encore se reporter à ces textes avec profit.

Dans son analyse des méthodes françaises, l'orateur releva qu'elles visèrent originellement à une assimilation des indigènes très vite restreinte aux auxiliaires administratifs et à quiconque adoptait les us et coutumes métropolitains. Par la force des choses, une assimilation générale irréalisable fit place à une association avec les élites formées à la française. Cependant, les assemblées locales n'étaient que consultatives, la rédaction des lois et règlements demeurant faits du prince, c'est-à-dire de l'autorité tutélaire. Lord Hailey concluait ainsi : « *Rien ne fait actuellement prévoir que l'on s'oriente vers l'instauration de self-governments. D'autre part, il est difficile de concevoir que l'assimilation se poursuive jusqu'à son terme logique, c'est-à-dire l'extension universelle de la citoyenneté française, avec sa représentation correspondante au Parlement de Paris. Certes, il n'y a encore presque*

aucun signe d'un mouvement concerté, parmi les habitants des colonies françaises, pour demander l'autonomie. Mais de tels mouvements peuvent et doivent se produire et, dans ce cas rien n'est prévu pour y faire face dans le cadre du système colonial actuel. »

Pour l'administration britannique au contraire, constatait lord Hailey, l'autonomie est le but à atteindre, et c'est pour y parvenir qu'il convient de former des cadres, éduquer politiquement l'indigène, lui enseigner le métier de citoyen dans les assemblées locales et surtout « *donner la preuve exemplaire et constante de l'existence du règne de la loi dont le caractère impératif oblige l'administration tutélaire à instituer des cours de justice indépendantes et à soumettre ses propres actes à leur juridiction* ».

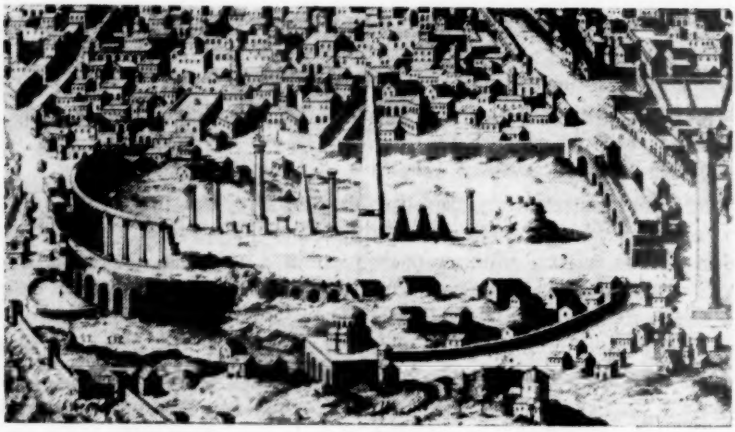
Dans sa conclusion, le conférencier remarquait que l'évolution souhaitée ne dépendait pas uniquement du tuteur mais aussi du pupille, « *dans cette procession des peuples où une si grande distance sépare avant-garde et arrière-garde* ». Au surplus, et de par leur nature, ou faute d'appartenir à un sol pourvu de ressources naturelles suffisantes, des communautés libérées risquent d'être définitivement placées dans l'arrière-garde, alors que l'appartenance « *à une grande puissance ou à un groupe de grandes puissances* » leur assurerait une meilleure position dans le monde.

Sans doute, touche-t-on là au point essentiel. Notre époque assiste en effet à deux mouvements contradictoires : d'une part, concentration des pays évolués en de grandes entités politiques et économiques telles que les États-Unis, l'Union soviétique, l'Occident même ; d'autre part, dissociation des empires coloniaux par l'éclosion de nouvelles nations. Or, comme le constatait dernièrement à Londres le chancelier Adenauer, « *aucun pays d'Europe ne peut désormais, à la fois garantir la liberté et la prospérité de ses citoyens, et assurer la protection du territoire national.* » Ce qui est vrai pour les anciennes grandes puissances du continent l'est encore plus pour les petites nations nouvellement acquises à l'indépendance. Leur liberté, comme celle de leurs tuteurs, ne sera qu'illusoire, si les uns et les autres ne comprennent pas que face aux grands on ne peut demeurer petit, et que l'évolution contemporaine commande de confondre dans un respect mutuel mais dans un cadre commun, un nombre suffisant de destins.

P. L. BRET

Avant de mettre sous presse, relevons que le départ du roi du Cambodge a été jugé inopportun par la presse anglo-saxonne, surtout préoccupée par la crainte de voir la France se retirer d'Indochine. « *Il existe à Washington,* déclarait le *New York Herrald* du 17 juin, *une crainte grandissante que la France ne décide avant longtemps qu'elle ne peut continuer de porter le fardeau qui l'écrase en Indochine depuis sept longues et sanglantes années... Le Président, sir Winston et leur partenaire français devront en délibérer sur un plan de gravité sans précédent.* »

P. L. B.



L'Hippodrome et le Centre de Constantinople en 1450.

LA DOUBLE MORT DE BYZANCE

(1204-1453)

par GÉRARD WALTER

La prise de Constantinople par les Turcs il y a cinq cents ans, le 29 mai 1453, marque une des dates les plus sombres de l'histoire de l'humanité. Des récits passionnants, entre autres le livre particulièrement émouvant de Gustave Schlumberger, ont évoqué bien des fois ce tragique événement.

Sans nier l'importance de ce qui s'est passé sur les bords du Bosphore au cours de ce fatal printemps 1453, on est obligé de reconnaître que ce ne fut là qu'une simple mise au point d'un état de fait existant depuis deux siècles et demi.

L'État byzantin avait cessé de vivre depuis le 12 *avril* 1204, et ce ne sont pas les Turcs qui l'ont détruit, mais les Croisés français en association avec des marchands italiens.

Comment et pourquoi des chrétiens partis à la délivrance de la Terre sainte gémissant sous le joug des infidèles, ont préféré porter leurs coups sur la capitale de la chrétienté orientale, monument incomparable de la piété de tant de générations, — les pages qui vont suivre voudraient essayer de l'expliquer.

1204 : Les Croisés détruisent Byzance

En août 1198, Innocent III, qui vient d'être élu pape, lance un appel pour une nouvelle croisade. Il s'agit de libérer Jérusalem retombée sous le joug des infidèles. Après une année de propagande intense, il put

obtenir des résultats qui sans être brillants (les rois de France et d'Angleterre n'y répondirent pas) se révélèrent assez appréciables dans les milieux de la noblesse féodale. Quatre mille cinq cents chevaliers prirent la croix. On put recruter vingt mille volontaires parmi les petites gens. Comme chaque chevalier emmenait avec lui deux écuyers, cela forma dans l'ensemble une armée de trente-cinq mille hommes, plus quatre mille cinq cents chevaux.

Les moyens financiers ne manquèrent pas. Ils furent fournis par les dons des personnes pieuses qui se voyaient ainsi dispensées d'une participation personnelle à l'entreprise ; la plupart des grands seigneurs prirent à leur charge l'entretien des hommes embauchés par eux ; le pape, non seulement avait fait verser dans la caisse des Croisés un dixième des revenus du Saint-Siège, il ordonna en plus le prélèvement général d'un dixième sur tous les revenus de l'Église, ce qui devait procurer aux Croisés des sommes énormes.

L'objectif choisi était la conquête de l'Égypte. On estimait qu'en frappant le grand ennemi de la chrétienté au cœur même de son royaume on le rendrait impuissant à défendre ses récentes conquêtes en Terre sainte. Donc, sans s'être mis, du reste, définitivement d'accord, on envisageait, en principe, une attaque du Caire ou d'Alexandrie. Dès lors, la voie qu'allait suivre la croisade paraissait tracée d'avance.

Pour le transport des troupes et du matériel, on s'adressa à la république de Venise qui possédait la marine marchande la mieux outillée de ce temps. Un traité signé en avril 1201 spécifiait que la flotte devait être prête pour le départ à la date du 29 juin 1202. Le prix du transport était fixé à 2 marcs d'argent pour un homme, et à 4 marcs pour un cheval [1]. Ce qui faisait un total de 88 000 marcs d'argent, payables en quatre versements. Le pape ratifia le traité, et un premier acompte fut versé aux Vénitiens.

Sur ces entrefaites meurt le comte Thibault de Champagne désigné comme chef de la croisade. Celui qui fut appelé à prendre sa succession était un homme d'une autre trempe.

Fils d'un grand seigneur féodal du Piémont, le marquis Boniface de Montferrat était déjà allé, dans sa jeunesse, en Terre sainte. Passant par Constantinople, il avait pris du service à la cour de l'empereur Isaac II Ange, en avait été médiocrement récompensé, puis était allé guerroyer en Syrie, où il avait été fait prisonnier. Libéré en 1190, il était rentré en Italie. A présent, à douze ans d'intervalle, il reprend la grande aventure.

On était en automne. En attendant le départ, il se rendit chez son ami, Philippe de Souabe, élu empereur d'Allemagne, et tout récemment excommunié par le pape.

Pendant qu'il se trouvait en Allemagne, le marquis vit arriver chez

1. Un marc d'argent équivalait à environ 50 francs or.

son hôte une vieille connaissance : le prince héritier de Byzance, Alexis. Son père Isaac venait d'être privé du trône par son propre frère, un autre Alexis qui l'avait jeté en prison après lui avoir fait crever les yeux. Quant au jeune prince il réussit à s'évader, grâce à sa sœur Irène qui avait épousé Philippe de Souabe.

Transporté par un navire pisan en Italie, Alexis s'arrêta d'abord à Rome où il obtint audience chez le pape. Celui-ci compatit à ses malheurs, mais quand le fugitif demanda de lui venir en aide pour recouvrer ses droits, Innocent III refusa, en disant qu'il ne convenait guère au chef de l'Église de se mêler des affaires d'un état qui ne reconnaissait pas son autorité. C'est cette peu encourageante réponse que le prince apportait à son beau-frère.

Le temps du grand départ approchait. Rentré en Italie le marquis se rendit à Venise, où il se heurta à une situation difficile et confuse.

Les Croisés avaient commencé à arriver depuis quelques mois déjà. Au bout d'un certain temps on put constater un nombre considérable de manquants, et finalement il apparut qu'à peine seize mille hommes se trouvaient réunis à Venise.

L'époque du dernier versement (le plus important : 50 000 marcs) était venue. Les Croisés déclarèrent qu'ils ne payeraient plus rien. On avait compté à raison de 2 marcs par tête. Ce prix avait été versé par les précédents acomptes. Ils ne tiennent pas à payer pour les absents. Mais les Vénitiens n'acceptèrent pas cet argument. Si tous les Croisés ne se trouvaient pas là, la faute n'en était pas à eux, et ils exigeaient le paiement intégral conformément à l'accord conclu.

Les chefs de la croisade examinèrent l'état de leurs ressources. Il se révéla déplorable. On se demande où étaient passées les sommes colossales recueillies dans les collectes et fournies par l'Église en exécution de l'ordre du pape... Les barons furent obligés de procéder à des recouvrements forcés. Ils finirent par obtenir 16 000 marcs, qui furent versés aux Vénitiens. Ceux-ci encaissèrent l'argent mais continuèrent à réclamer leur dû, se refusant à toute concession.

Le marquis, mis au courant de la situation, alla voir le doge Dandolo. C'était un vieillard octogénaire presque aveugle, mais ayant gardé une volonté de fer et une étonnante lucidité d'esprit, capitaine intrépide sur le champ de bataille, vrai Shylock en affaires. On aboutit à un arrangement. Que les Croisés, proposa le doge, aident Venise à rentrer en possession d'une de leurs villes de la côte Dalmate, Zara, qui s'était livrée aux Hongrois, et alors on leur « *donnerait répit* » pour les 34 000 marcs qu'ils doivent, « *jusqu'à ce que Dieu les nous laisse conquérir ensemble, nous et eux* [1] ».

Le marquis donna son accord et s'en remit à Dandolo pour faire accepter cette proposition par les Croisés.

1. Villehardouin, *la Conquête de Constantinople*, XXXII.

Le doge sut mener l'affaire rondement. Il se rendit en personne à l'île du Lido où on avait parqué les Croisés dans une espèce de camp de concentration, et leur tint ce langage : « Seigneurs, si vous voulez bien promettre loyalement que vous payerez les 34 000 marcs à la première conquête que vous ferez, nous vous mettrons outre-mer. » Pas un mot sur le léger « supplément de besogne » devant être fourni en cours de route, à Zara. Les Croisés, rongés par la maladie et par la faim, prêts à n'importe quoi pour quitter cette île maudite, n'en croyaient pas leurs oreilles. Bien entendu ils acceptaient. Fous de joie, ils se jetaient à genoux devant le doge, se prosternaient à ses pieds. Dandolo quitta le camp en emportant leurs bénédictions [1].

Bientôt la flotte, conduite par le doge, appareilla au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Après avoir erré, sans nécessité apparente, dans les eaux de l'Adriatique pendant un mois, on annonça aux Croisés, que le mauvais temps empêchant de poursuivre le voyage, on se voyait obligé de s'arrêter provisoirement à Zara. La ville, qui, dès l'apparition de la flotte vénitienne, avait parfaitement compris le sens de cette visite, ferma ses portes. Les Croisés, invités à donner un « coup de main » à leurs compagnons, ne marchandèrent pas leur concours, et la ville, prise d'assaut, fut livrée au pillage. Les Vénitiens, très au courant de la topographie locale, s'emparèrent les premiers des édifices publics et de riches demeures particulières. Les Croisés ne purent recueillir que de pauvres restes dans cette opération, ce qui ne contribua pas peu à aigrir leurs rapports avec les Vénitiens. On les logea dans un quartier malsain de la ville, la maigre pitance qui leur était distribuée ne valait pas mieux que celle qu'ils touchaient à l'île du Lido. Il était de moins en moins question de reprendre la mer.

Ainsi passa l'hiver. Le printemps allait venir. Il fallait tout de même arrêter le plan du prochain voyage. Le marquis et le doge convoquèrent en assemblée générale les hauts barons et les prélats qui accompagnaient l'expédition dont le pro-légat du pape, l'évêque Pierre de Bethléem [2]. En quelques mots, Boniface de Montferrat expose la situation. La caisse est vide. Les vivres manquent. Comment, dans ces conditions, songer à une entreprise aussi compliquée et coûteuse qu'un débarquement en Terre sainte ? Après lui, le doge prend la parole : « *Seigneurs*, dit-il, *il y a en Grèce une terre très riche et très plantureuse en tous biens. Si nous pouvions avoir une occasion raisonnable d'y aller et de prendre des vivres dans le pays et toutes autres choses jusqu'à ce que nous en soyons bien pourvus, ce me semblerait bon conseil, et nous pourrions bien aller outre mer ensuite.* »

Ces quelques mots servent à préparer le terrain pour une nouvelle

1. Robert de Clari, *la Conquête de Constantinople*, XII.

2. Le légat en titre, le cardinal Pierre Capuano, ne s'étant pas entendu avec les Vénitiens dès son arrivée chez eux (c'était un homme autoritaire et d'un caractère assez difficile) laissa tomber tout et se rendit en Syrie, par ses propres moyens et sans en référer au pape.

intervention du marquis. « Seigneurs, annonça-t-il, je fus naguère, à Noël, en Allemagne, à la cour de monseigneur l'empereur. Là je vis un jeune homme qui était frère de la femme de l'empereur d'Allemagne. Ce jeune homme était fils de l'empereur Isaac de Constantinople à qui un sien frère avait enlevé l'empire par trahison. Quiconque pourrait avoir avec lui ce jeune homme, pourrait bien aller en la terre de Constantinople et y prendre vivres et autres choses car le jeune homme en est légitime héritier. »

Alexis fut invité aussitôt à se rendre au camp des Croisés. « Quand le jeune homme fut là, écrit Robert de Clari, les hauts barons et le duc de Venise... lui demandèrent ce qu'il ferait pour eux s'ils le faisaient empereur et s'ils lui faisaient porter la couronne à Constantinople. Et il répondit qu'il ferait tout ce qu'ils voudraient [1]. » Et c'est alors que furent dictées au malheureux garçon qui osait à peine ouvrir la bouche les conditions qui suivent :

1. Les Croisés toucheront 200 000 marcs d'argent et des vivres ;
2. Byzance enverra en Terre sainte un corps expéditionnaire de dix mille hommes recrutés et entretenus à ses frais ;
3. Alexis assumera, sa vie durant, les frais d'entretien d'une garde permanente en Terre sainte, formée de cinq cents chevaliers ;
4. L'église de Byzance sera mise sous l'obédience de Rome.

A titre de gratification personnelle, le marquis de Montferrat, qui s'était montré un démarcheur des plus actifs au cours de cette affaire, devait recevoir l'île de Crète en pleine propriété.

Alexis accepta tout.

Le pape était loin d'ignorer ces tractations. Son légat, le cardinal Pierre Capuano, lui écrivait en mars, de Syrie : « *J'ai acquis la certitude qu'ils* (les Vénitiens) *veulent emmener avec eux le fils de l'ex-empereur de Constantinople, et partir pour la Grèce.* » On le savait à Constantinople également, à la cour de l'empereur. Celui-ci, inquiet, avait écrit une lettre alarmée au pape lui dénonçant les « intrigues » du jeune prétendant évadé et l'expédition qui se préparait. Innocent III, qui était un grand réaliste, lui répondit par un message rassurant. Certes, lui disait-il en substance, des voix s'étaient prononcées dans son entourage en faveur du jeune prince, mais, estimant que lui, Alexis III, était seul le souverain légitime de Byzance, il ne donnait aucune suite à la requête de son neveu. Quant à la prétendue expédition des Croisés contre sa capitale, ce bruit ne repose sur aucun fondement. Les Croisés ont une mission sacrée à accomplir : la délivrance de la Terre du Seigneur du joug des infidèles, et ils ne se laisseront pas détourner en chemin par aucune autre considération. En recevant cette réponse du pape, l'empereur Alexis se sentit complètement rassuré, et, dit l'historien byzantin Nicétas Khoniatès dans son

1. *Op. cit.*, XXXII.

Histoire, « se moqua de ceux qui paraissaient inquiets des préparatifs des Latins ».

Le 24 juin 1203, la flotte des Croisés parut devant Constantinople. Après un séjour de deux semaines sur la côte asiatique, ils débarquèrent dans la Corne d'Or et dressèrent leur camp devant le palais des Blachernes. L'empereur ne réagit pas. Il paraissait complètement abasourdi. Enfin, le 17, poussé par son entourage qui voyait grandir l'inquiétude de la population indignée de tant de lâcheté, il se décida à livrer bataille. Réunissant la totalité de ses troupes, il sortit avec elles en dehors de l'enceinte et se mit en position de combat. Dès qu'il vit paraître les chevaliers français marchant à sa rencontre, il donna l'ordre de battre en retraite, rentra précipitamment à Constantinople et quitta la capitale dans le courant de la même nuit. Quand le lendemain à l'aube le peuple apprit sa fuite, il se rendit à la prison où était détenu l'empereur détrôné et le ramena en triomphe au palais. Par la même occasion les Croisés furent informés de la « révolution » accomplie, et le prince héritier reçut l'invitation solennelle de venir partager le trône avec son auguste père.

Le jeune prétendant, tout rayonnant de joie, montait déjà à cheval pour aller rejoindre ses sujets, quand il s'entendit dire : « Attendez. »

C'est qu'une victoire si facile, si rapide, avait pris les chefs des Croisés totalement au dépourvu. Certes, il n'y avait qu'à en remercier Dieu mais avant tout il fallait régler certaines questions subsidiaires demeurées en suspens, celle d'argent notamment. On ne laissa donc pas partir le fils et on envoya une députation au père pour lui demander s'il se tenait prêt à remplir les engagements contractés par celui-ci. Ayant appris en quoi consistaient les dits engagements et sommé de répondre, le vieillard poussa un gros soupir en disant : « *Je ne vois vraiment pas comment je pourrai tenir cette convention* », mais finit par ratifier l'accord.

Restait à trouver les 200 000 marcs. On se mit à « faire de l'argent » par tous les moyens possibles. Au prix d'un très gros effort, en réquisitionnant les objets précieux conservés dans les églises et en envoyant à la fonte maintes œuvres d'art, le gouvernement put réaliser 100 000 marcs qui furent remis aux Croisés. Vénitiens et Français se partagèrent la somme par moitié. Mais ceux-ci, obligés de rembourser leur vieille dette de 34 000 marcs, ne touchèrent que 16 000 marcs.

On attendit le second versement. Il ne venait pas. Isaac ne cessait de pleurer misère et demandait toujours de nouveaux délais. Finalement le doge, perdant patience, se rendit au palais impérial. De l'entretien qui eut lieu entre les deux vieillards aveugles sortit un nouvel accord : le séjour des Croisés à Constantinople serait prolongé pour un an encore. Officiellement, dans le but de consolider le trône d'Isaac. En réalité, pour lui arracher le reliquat des sommes dues. Quant à la Terre sainte qui gémissait sous le joug des infidèles, il n'en était plus question... Mais la situation ne cessait d'empirer. Les Croisés, casernés à Pera s'introduisaient par bandes à l'intérieur de la ville, molestaient les habitants. Les

bagarres n'arrêtaient pas. La population confondait dans la même exécration ces étrangers et le souverain qui les avait attirés. Un soulèvement populaire inspiré par le vieux courtisan Alexis Doucas, à qui son air renfrogné et ses sourcils touffus avaient valu le sobriquet de *Murzuphle*, balaya le père et le fils. L'un et l'autre furent égorgés, et Murzuphle, proclamé empereur.

Nouvel embarras pour les chefs des Croisés. Ils essaient d'abord de traiter avec le nouveau souverain, et lui font demander s'il reconnaît l'engagement contracté par son prédécesseur. Murzuphle répond par un refus formel. Alors le marquis de Montferrat et le doge Dandolo décident d'en finir avec Byzance.

Voici, en résumé, le texte de l'accord intervenu entre eux dans la journée du 31 mars 1204 [1].

1. Constantinople sera prise de main armée. Un gouvernement latin y sera établi.

2. La ville sera livrée au pillage. Le butin sera partagé en quatre parts. Trois iraient aux Vénitiens, une aux Français. Quitte à ceux-ci à exercer des revendications contre ceux-là au cas où les trois parts de Venise excéderaient le montant des sommes dues à elle par les Français [2].

3. La ville prise, un collège de douze électeurs (six Vénitiens et six Français) nommera un empereur.

4. Celui qui sera élu empereur recevra le quart du territoire de l'empire. Le reste sera divisé par parts égales entre Français et Vénitiens.

5. La nation où ne sera pas pris l'empereur recevra l'église de Sainte-Sophie et le droit de nommer patriarche de Constantinople un membre de son clergé à elle.

6. Les parties contractantes s'engagent à rester encore un an à Constantinople afin de consolider le nouveau régime.

7. Une commission de douze membres s'occupera de diviser les terres de l'empire parmi tous les participants à la croisade proportionnellement à l'importance de l'apport fourni par chacun d'eux à la cause commune.

8. Tous les seigneurs ayant reçu un fief seront obligés de jurer fidélité à l'empereur. Le doge de Venise sera exempt de cette formalité.

Restait à imposer ce projet à la grande masse des Croisés. Le doge et le marquis l'exposèrent d'abord, en conférence privée, au pro-légat du pape, qui l'approuva et se chargea de le défendre à l'assemblée générale des Croisés. Celle-ci fut convoquée aussitôt et le vieux prélat prit la parole. Voici, d'après l'analyse donnée par l'historien vénitien Paolo Ramnusio

1. L'original a été déposé aux archives d'État de Venise. Il a été reproduit par Tafel et Thomas dans le tome II de leur recueil *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*.

2. Et pourtant la dette des Croisés paraissait être liquidée lorsqu'en septembre précédent ils avaient touché leur part des 100 000 marcs versés alors par Isaac. Il faut supposer donc que dans l'espace de six mois, du 30 septembre 1203 au 31 mars 1204, les Français aient trouvé le moyen de s'endetter de nouveau, à moins que les Vénitiens ne s'avisassent à leur réclamer des intérêts, de vrais intérêts d'usurier, pour le temps où leur dette fut restée impayée.

de son discours, ce qu'il avait dit : « Il s'agit de punir un parricide, car celui qui ose porter la main sur son souverain légitime est pareil au fils qui tue son père...

En entreprenant cette guerre on ferait œuvre pie, puisqu'on la ferait à des gens séditieux, chose non seulement permise mais recommandée par les lois et par la raison. Les Grecs, ayant enlevé le trône à celui qui reconnaissait pour chef le Saint Père, doivent être traités en ennemis, et lui, pro-légat, de par l'autorité du pape, déclare que cette guerre que les Vénitiens et les Français feraient aux Grecs schismatiques est très juste et que le butin qui y serait réalisé deviendrait la propriété légitime des vainqueurs. C'est pourquoi il exhorte l'assistance au combat, tenant la victoire pour certaine avec l'aide de Dieu et lui rappelle que la guerre faite pour cause de religion est toujours juste, que les Français et les Vénitiens doivent la faire avec le courage propre à leur race ou abandonner le nom et le titre de chrétiens [1]. »

Les autres prélats se déclarèrent parfaitement solidaires de lui et, dit Ramnusio, « le dirent publiquement devant le camp tout entier, ce qui produisit un si grand effet sur les âmes des soldats que tous désiraient et appelaient de leurs cris la guerre. »

Le 9 avril, les Croisés, montés sur leurs navires, donnèrent l'assaut. Ils purent bien descendre à terre et placer leurs échelles contre les murs. Mais les défenseurs de la ville n'eurent pas beaucoup de difficulté, du haut de leurs remparts, de les repousser au fur et à mesure qu'ils montaient.

Dans la soirée, les chefs et le doge se réunirent en conseil. Visiblement, on ne s'attendait pas à cet échec. La raison en fut trouvée dans le fait qu'on ne put apposer devant chaque tour qu'une seule échelle, chaque navire ne pouvant en emporter davantage. Il fut entendu qu'on lierait deux à deux les navires porte-échelles. Ce qui permettrait de doubler le nombre des assaillants de chaque tour. En tout cas il fut décidé de se reposer pendant deux jours (samedi et dimanche). Le lundi on recommencerait l'attaque. Ainsi fut fait.

Donc, lundi le 12, de nouveau, vers midi, des échelles, couplées cette fois, sont appliquées aux murs ; de nouveau les Croisés se mettent à grimper en haut les uns après les autres. « *Deux soldats qui étaient sur une échelle vis-à-vis du Petrion,* écrit Nicétas Khoniatès, *s'abandonnant à la fortune, se hasardèrent de sauter dans une tour, d'où, ayant chassé la garnison, ils levèrent la main en signe de joie et de victoire, pour encourager leurs camarades. A l'heure même, un chevalier nommé Pierre, qui avait une taille de géant, dont le casque paraissait aussi grand qu'une tour, et qui semblait capable de mettre seul en fuite toute une armée, entra par la porte qui était*

1. Cf. P. Ramnusio, *Della Guerra di Constantinopoli*, Venise, 1604, p. 79-81. L'auteur eut accès, grâce à son père, secrétaire du Conseil des Dix, aux archives secrètes de la République de Venise, ce qui rend son ouvrage particulièrement précieux.

au même endroit. » La vue de ce monumental guerrier suffit pour remplir de terreur les défenseurs de la place, et provoquer dans leur milieu une panique folle. Tout le monde prit la fuite.

Les Croisés n'osèrent pas croire à une victoire si facile. Comme le soir tombait, craignant un guet-apens de la part des Grecs, ils sortirent de la ville et passèrent la nuit hors les murs, à proximité de leurs vaisseaux.

Murzuphle voulut profiter de ce répit pour rallier ses gens. « *Mais comme ils étaient emportés par le tourbillon du désespoir*, rapporte le même Nicétas, *ils n'eurent point d'oreilles pour écouter ses ordres ni ses remontrances.* » Les habitants n'étaient occupés qu'à serrer sous terre leurs richesses, d'autres se préparaient à fuir. N'ayant pu trouver personne disposé à se battre, il prit la fuite lui-même. Les Croisés ignoraient tout cela. A leur réveil, ils trouvèrent les portes grandes ouvertes. Les habitants, terrifiés, les reçurent avec la plus grande déférence. Les femmes et les enfants levaient en l'air leurs mains, les index superposés en forme de croix, et criaient : « Vive le saint roi Marquis ! »

Contrairement à ce que redoutait la population, les vainqueurs massacrèrent très peu [1]. Mais ils ne firent grâce à aucune fille tant soit peu jolie sans se soucier beaucoup de l'excommunication dont ils allaient être frappés de ce fait. Ce qui porta au comble le désespoir des pères et des maris grecs. Le grand logothète Nicétas Khoniatès qui, profitant de l'autorisation accordée par les chefs des Croisés, quitta la ville emmenant avec lui un groupe assez nombreux de parents et d'amis [2], en avait rencontré quelques-uns en chemin. « *Ils regardaient les belles femmes*, écrivait-il plus tard, *avec les mêmes yeux comme s'ils allaient en jouir à l'instant même. Nous mîmes celles que nous avions au milieu de nous, comme au milieu d'une bergerie, et nous les avertîmes de salir avec de la boue ces visages qu'elles avaient coutume d'embellir avec des fards, de peur que l'éclat de leur teint n'attirât les yeux et n'allumât la convoitise des ravisseurs cruels.* »

Après avoir bien ripaillé, les Croisés se mirent à l'œuvre. Le pillage qui durera trois jours est un des plus féroces que l'humanité ait jamais connus. Louis Bréhier se borne à le qualifier d' « éhonté » sans y insister autrement [3]. Il me semble, au contraire, nécessaire de mettre sous les yeux du lecteur un certain nombre de témoignages de première main qui lui permettront de mieux se rendre compte comment et dans quelles conditions a été porté à Byzance le coup terrible dont elle ne pourra plus se relever.

S'il n'y avait que les lamentations d'un Nicétas Khoniatès, témoin forcément partial et porté tout naturellement à charger son récit, il serait

1. Le chiffre de deux mille Grecs tués lors de l'entrée des Croisés à Constantinople donné par Nicétas Khoniatès est certainement exagéré.

2. Il était permis à tout habitant de s'en aller où bon lui semblait mais en n'emportant que le plus strict nécessaire.

3. *Le Monde byzantin*, I, p. 367.

permis de demeurer sceptique et méfiant. Mais ses dires sont confirmés par des témoignages irrécusables des chefs des Croisés eux-mêmes. Le comte Baudouin, qui d'ailleurs semble en avoir donné l'exemple en faisant distribuer à ses officiers le tiers du trésor impérial [1], écrivait alors à l'archevêque de Cologne : « *Toute la ville est occupée en un instant. On pille, on enlève une quantité innombrable de chevaux, d'or et d'argent, d'étoffes de soie, d'habits précieux, de pierreries et de toutes les choses que les hommes regardent comme des richesses. Il s'en trouva là en si grande abondance que tous les pays des Latins paraissaient n'en avoir jamais autant possédé.* » Écoutons aussi la voix autorisée du maréchal de Champagne : « *Le gain fut si grand que nul ne saurait vous en dire le compte en or et en argent, et en vaisselle, et en pierres précieuses, et en samit, et en draps de soie, et en robes de vair et de gris et d'hermine, et en toutes les somptueuses richesses qui furent jamais trouvées sur terre. Et Geoffroi de Villehardouin, le maréchal de Champagne, témoigne bien en vérité qu'à son escient, depuis que le monde existe, jamais il ne fut tant gagné en une ville.* »

Trois églises furent désignées où les pillards devaient rapporter leur butin qui allait être ensuite réparti équitablement entre les chevaliers et les simples soldats. Tous ne firent pas preuve d'un empressement égal. « *L'un apporta bien*, écrit le maréchal, et *l'autre mauvaisement.* » Il évalue la part des croisés dans le butin *déclaré* à 400 000 marcs d'argent (soit plus de vingt millions de francs or), plus dix mille chevaux. Mais tout n'était pas déclaré, loin de là. « *Il en eut beaucoup des petits et des grands*, ajoute-t-il, *qui en avaient retenu, mais cela ne fut pas su.* » Ou plutôt, peut-être, on préféra, en haut lieu, fermer les yeux sur ces « manquements ». D'ailleurs à en croire Robert de Clari, les préposés à la surveillance du butin amassé (dix chevaliers « hauts hommes » et dix notables vénitiens) avaient donné l'exemple. « *Ils prenaient*, affirme-t-il, *les joyaux d'or et ce qu'ils voulaient, et enlevaient le butin. Et ils l'enlevèrent si bien que l'on ne répartit oncques au commun de l'ost ou aux pauvres chevaliers ou aux sergents qui avaient aidé à gagner le butin, rien, hormis le gros argent.* » De là, des plaintes et des discussions sans fin. « *Les chevaliers disaient que les pauvres gens avaient tout*, dit Ernoul, *et les pauvres gens disaient que les chevaliers avaient tout ravi, et que les clercs et les prêtres avaient tout mussé* [2] ».

Il y eut en effet, des ecclésiastiques qui, travaillant pour leur propre compte et ayant pris soin de se bien renseigner d'avance, procédèrent à des prélèvements fructueux. C'est le cas notamment du Père abbé du monastère de Pairis au Val d'Orbey, en Alsace, qui faisait partie de l'armée des Croisés et dont les exploits furent racontés ensuite par le P. Günther, moine de son abbaye. Je me borne à transcrire fidèlement son texte en français : « ... *Pendant que les vainqueurs dépouillaient gaiement*

1. Ce qui représentait 1 800 000 marcs d'argent (d'après Randolph de Coggeshall). Et on n'arrivait pas à en trouver 100 000 pour régler le reliquat de ce qui était dû aux Croisés !

2. *Estoire d'Eracles*, XXIX, 1.

cette ville, dont le droit de la guerre les avait rendus maîtres, l'abbé Martin (le Père abbé en question) *pensa aussi à faire son butin, et, pour ne pas rester les poches vides pendant que tous les autres s'enrichissaient, il résolut de porter ses mains sacrées à la rapine* [1]. *Mais comme il jugeait indigne de lui d'enlever des choses profanes, il songea à s'approprier des reliques des saints, dont il savait que le nombre était considérable à Constantinople. Il prit donc avec lui un chapelain et, poussé par je ne sais quel grand pressentiment, il alla dans une église qui était en vénération parce que la mère du fameux empereur Manuel y avait été ensevelie* [2]. *On y gardait de grands trésors et des reliques précieuses qu'on y avait apportées des églises et des monastères, dans le vain espoir qu'elles y seraient plus en sûreté. Pendant que les Croisés se précipitaient en foule dans cette église et enlevaient de tous cotés l'or, l'argent et les effets précieux qu'ils trouvaient, l'abbé Martin, jugeant indigne de commettre un sacrilège si ce n'était pour des choses sacrées, gagna un lieu secret... Il y trouva un vieillard d'une belle figure, portant une barbe longue et blanche. C'était un prêtre. L'abbé, le prenant pour un laïc, lui dit d'un air calme mais d'une voix terrible : « Perfide vieillard, montre-moi les précieuses reliques que tu conserves, ou attends-toi à la mort !... » Le vieillard ouvrit un coffre de fer et lui montra le trésor... A cette vue, l'abbé plongea aussitôt avec avidité ses mains dans le coffre et remplit de son larcin sacré les pans de sa robe et de celle du chapelain qui l'accompagnait. Tous deux, cachant avec adresse ces précieuses reliques, sortirent promptement de l'église, et se rendirent auprès de leurs navires. Ceux qui connaissaient et aimaient l'abbé lui demandèrent en le voyant quel était le butin qu'il venait d'enlever. Martin leur répondit d'un air joyeux : « Tout va bien pour nous », à quoi ceux-ci répliquèrent :* Deo gratias. »

Le pillage prit fin le 16 avril. Il avait duré trois jours pleins. Ensuite une autre opération commença. Au sac anarchique et brutal succédèrent des réquisitions méthodiques et organisées, qui atteignirent la ville beaucoup plus douloureusement que les rapines de la soldatesque déchaînée.

On commença par ouvrir les tombeaux des empereurs. Seulement on n'y trouva pas grand-chose. Les souverains de Byzance y avaient déjà puisé eux-mêmes quand il s'agissait de remédier à des embarras trop grands de leur trésorerie. Les statues qui ornaient les places publiques furent fondues pour être converties en monnaie. Les Vénitiens, meilleurs connaisseurs en art que les Croisés, en s'emparant de statues dans le secteur qui leur était réservé (la ville avait été séparée en deux zones : franque et vénitienne) firent transporter dans leur patrie ce qui leur parut digne de l'être, notamment les fameux chevaux attribués à Lysippe qui, après avoir figuré sur l'arc triomphal d'Auguste à Rome, durent passer, sur un ordre de Constantin, à Constantinople, et qui allèrent orner le parvis de la cathédrale Saint-Marc.

1. ... *sacratas manus suas ad rapinam extendere.*
2. L'impératrice Irène, hongroise de naissance. L'église est celle du monastère de Pantocrator fondé par son époux, l'empereur Jean Comnène.

Mais c'est surtout dans les églises et dans les monastères qu'on se livra à des explorations minutieuses. Celle qui eut Sainte-Sophie pour théâtre semble avoir revêtu un caractère assez spectaculaire. Nicétas nous en fournira la relation :

« *Ils* (les Latins) *brisèrent les saintes images... Ils jetèrent les sacrées reliques des martyrs en des lieux que j'ai honte de nommer. Ils répandirent le corps et le sang du Sauveur... Ils prirent les calices et les ciboires, et, après en avoir arraché les pierreries et les autres ornements, ils en firent des coupes à boire... Ils rompirent l'autel qui était composé de diverses pièces précieuses et en partagèrent entre eux les pièces... Ils firent entrer dans l'église des mulets et des chevaux, pour emporter les vases sacrés, l'argent ciselé et doré qu'ils avaient arraché de la chaire, du pupitre et des portes, et une infinité d'autres meubles. Quelques-unes de ces bêtes étant tombées sur le pavé qui était fort glissant, ils les percèrent à coups d'épée et souillèrent le lieu saint de leur sang et de leurs ordures. Une femme chargée de péchés, s'assit dans la chaire patriarcale, y entonna une chanson impudique, puis dansa dans l'église en faisant des contorsions indécentes.* »

Le produit de ces réquisitions ira enrichir les plus vénérables monastères de l'Occident. Le pape reçut un rubis évalué à 1 000 marcs et un parement d'autel. Un autre envoi qui lui avait été fait et qui contenait un phylactère d'or avec la Vraie Croix, douze coffrets d'ivoire, des anneaux et des perles, fut intercepté par les Hongrois qui le gardèrent pour eux. Il faudrait des pages et des pages pour énumérer les objets sacrés envoyés à Venise [1]. Ernoul qui s'en rendait compte s'était borné dans son *Estoire* à cette brève mais péremptoire constatation : « *Les plus grands voleurs, ce furent les Vénitiens.* » L'abbé Martin, que nous avons vu à l'œuvre, se dépensa beaucoup pour le compte de sa maison. On trouvera dans l'inventaire dressé par le comte Riant la liste de ses envois : elle est impressionnante. En France le chapitre de Soissons semble avoir été particulièrement favorisé. Il reçut le voile de la Vierge, les fragments de son manteau, son lait, une sainte épine, le chef de saint Étienne, le bras de saint Eustache, le doigt de saint Thomas, le pain de la Cène, etc., Le Temple ne fut pas oublié. En plus de nombreuses reliques qui ne purent pas être dénombrées, il obtint deux icones, deux croix d'or, deux cents topazes, émeraudes et grenats, une ampoule de cristal, une autre d'argent et deux calices d'argent.

Après s'être partagé les trésors de Byzance, les vainqueurs, « *comme s'ils eussent été les maîtres du monde*, écrit le vieux Nicétas, *divisèrent entre eux l'empire des Césars.* »

1453 : LES TURCS S'EMPARENT DE CONSTANTINOPLE

L'empire latin bâclé par les chefs des Croisés devait durer à peine un demi-siècle. Il disparut, après avoir plongé le pays dans le marasme le plus complet. L'État des Paléologues qui vint prendre sa place ne fut

1. Cf. Paolo Ramnusio, *op. cit.*, p. 94-95.

qu'un pauvre débris d'empire. Les Serbes et les Bulgares en avaient détaché une partie des provinces septentrionales. Le reste dut être partagé avec les princes grecs qui, après s'être adaptés à la domination latine, refusaient de reconnaître l'autorité de l'empereur de Byzance. Des « États » latins se maintenaient dans certaines régions en dépit de l'effondrement du pouvoir central à Constantinople. Mais, surtout, il y avait les Turcs.

C'est vers le milieu du XIVe siècle qu'après avoir mis la main sur les possessions byzantines en Asie Mineure, ils passèrent en Europe. En 1354, ils occupent Gallipoli. En 1361, ils s'emparent d'Andrinople, la plus importante forteresse de l'empire byzantin, qui devient dès lors la capitale de l'État ottoman. Désormais Constantinople est emprisonné dans la ligne des possessions turques.

En mourant (en 1422), l'empereur Manuel II avait recommandé à son fils Jean : « Dès que tu seras pressé par les infidèles, fais envisager aux Latins ce danger. Propose un concile, commence les négociations, mais fais-les traîner en longueur. »

Suivant ce conseil, Jean VIII s'adressa au pape Eugène IV, pour lui proposer la réunion d'un concile où les représentants des deux Églises pourraient s'entendre définitivement sur la question de l'union de celles-ci. Après des pourparlers qui durèrent assez longtemps on finit par se mettre d'accord et le 7 mars 1438 l'empereur de Byzance faisait son entrée solennelle à Ferrare. Des questions de protocole et le peu d'empressement des délégués occidentaux à se réunir retardèrent l'ouverture du concile jusqu'au 8 janvier 1439. Dans l'intervalle le cardinal Julien Cesarini, principal animateur du concile « travailla » les membres de la délégation grecque. L'un d'eux, Syropoulos, parle dans sa *vraie Histoire de l'Union* des repas somptueux qui leur avaient été offerts, des sommes énormes distribuées par le pape. Tout ceci produisit l'effet escompté. Sur vingt et un archevêques métropolitains grecs venus en Italie, dix-huit signèrent l'acte d'union. Un seul refusa. Des deux autres l'un était mort peu de temps après l'ouverture du concile, l'autre préféra quitter Florence clandestinement [1].

Mais signer l'Union était une chose, la réaliser en était une autre. Ayant appris les résultats du concile la population de Constantinople manifesta la plus vive indignation, traita les prélats signataires de traîtres et de vendus et peu s'en fallut qu'ils ne fussent massacrés à leur retour.

L'empereur, harcelé, tiraillé de deux côtés, essaya, se conformant aux recommandations de son père, de louvoyer, et ne réussit qu'à se rendre odieux aux deux partis. Car, à force de distribuer en abondance charges et ducats, le pape avait réussi à créer à Constantinople un parti « latin »

1. De Ferrare, menacée d'une épidémie de la peste, les séances du concile avaient été transportées à Florence.

où, à côté des prélats qui s'étaient compromis en signant l'Union, figuraient beaucoup de dignitaires de la cour et un certain nombre d'intellectuels épris de la civilisation occidentale. Le frère de l'empereur, Constantin, qui lui succéda sur le trône en 1448, se trouvait à la tête de ce parti. C'était un soldat honnête et loyal, peu intelligent, piètre homme d'État, mais ayant le respect de la parole donnée.

Pendant qu'à Constantinople la querelle religieuse battait son plein, un événement dont personne ne pouvait encore prévoir la portée eut lieu à Andrinople.

Le 5 février 1451, au sultan Mourad II, monarque faible, indolent, usé avant l'âge, succéda son fils Mahomet, jeune guerrier ardent et ambitieux, nourrissant de vastes projets de conquête. Son idée dominante était qu'il fallait en finir, et une fois pour toutes, avec le problème *Byzance*. Il estimait paradoxale et intolérable l'existence, au cœur même de ses domaines, d'un État étranger foncièrement hostile à sa race et à sa religion et que l'Europe chrétienne pouvait utiliser à tout moment pour porter à son pays un coup de poignard dans le dos. Il n'ignorait pas, du reste, que le prix de l'Union des Églises accordée au pape était l'aide militaire que celui-ci devait fournir à Byzance dans sa lutte contre les Turcs.

Mahomet II sut agir par étapes, sans brusquer les choses. Il commença par isoler diplomatiquement l'empire byzantin.

Après quoi, il passa aux actes. D'abord il voulut fermer aux Grecs l'accès de la mer Noire. Son aïeul, Mahomet Ier, avait construit un château fort sur la rive asiatique du Bosphore. Le jeune sultan en fit élever un autre sur le côté européen.

Constantin essaya de protester. Mahomet répondit à ses ambassadeurs : « Je n'entreprends rien contre la ville de Constantinople puisqu'elle ne possède rien au-delà de ses fossés... De quel droit voulez-vous contrôler ce qu'il me plaît à faire sur mon territoire ? Les deux rivages sont à moi : celui d'Asie parce qu'il est habité par des Ottomans, celui d'Europe parce que vous ne savez pas le défendre. » Et il termina par ces paroles : « Je vous permets de vous retirer, mais je ferai écorcher vifs ceux qui m'apporteront par la suite de semblables messages [1]. »

Dès octobre suivant il fit occuper les trois dernières villes qui restaient aux Grecs dans la banlieue de Constantinople. A l'approche de l'hiver un corps d'observation turc fut placé aux abords de la capitale. Constantin ordonna de fermer les portes et commença à se préparer fébrilement à la guerre.

Il multiplia ses démarches à l'étranger en vue d'obtenir une aide militaire. Venise répondit par de vagues promesses. Le roi de France, pressenti, se borna à faire savoir à l'empereur qu'il pouvait compter, le cas échéant, sur la plus large hospitalité à sa cour. Quant au pape, très mécontent des atermoiements que les dirigeants de l'Église grecque ne cessaient

1. Doucas, *Chronique universelle*, XXXIV.

d'apporter à la mise en vigueur de l'Union, il exigeait qu'on commençât par tenir les engagements pris. Ne se fiant plus aux promesses byzantines il envoya à Constantinople (en octobre 1452) un légat spécialement chargé d'assurer l'application effective et immédiate de l'acte d'union.

En désespoir de cause, Constantin résolut d'avoir recours à ses propres sujets. Il ordonna le recensement général de tous les hommes en état de porter les armes afin d'en former une espèce de milice nationale. Personne ne devait en être exempté. Pas même les moines. Se méfiant des fonctionnaires de son administration militaire, l'empereur confia cette tâche à son intime confident et ami, le protovestiaire [1] Georges Phrantzès, qui y apporta la plus grande conscience et le plus grand zèle. Après avoir épluché une à une les listes nominatives des habitants de chacun des quatorze arrondissements de la capitale, il ne put y trouver en tout et pour tout que quatre mille neuf cent soixante-treize mobilisables. Du coup, une quantité inouïe de malades, d'estropiés, d'infirmes de toute espèce se révèla à Constantinople qui comptait alors environ quarante mille habitants [2]. L'empereur fut stupéfait en apprenant ce résultat. Il fut entendu entre lui et Phrantzès que ce chiffre serait tenu rigoureusement secret pour ne pas porter le découragement dans les rangs de la population.

On décida alors de renforcer les effectifs de l'armée en intensifiant le recrutement des mercenaires. Mais pour cela il fallait de l'argent. Or, la trésorerie impériale était à peu près vide. On fit appel aux riches. Ils répondirent qu'ils n'avaient plus rien, que les événements de ces derniers temps les avaient complètement ruinés. On réussit à réunir néanmoins quelques fonds et des agents recruteurs furent envoyés en Crète, à Gênes et à Venise. Un millier d'étrangers résidant à Constantinople et à Pera se firent embaucher sur place.

On pensa aussi à la remise en état des fortifications bien délabrées par endroits. Cette mission fut confiée à deux personnages que l'archevêque Léonard de Chios, adjoint au légat du pape, et qui au lendemain de la chute de Constantinople avait rédigé un rapport très circonstancié sur le siège, présente dans ces termes : « Voleurs et non pas conservateurs de la chose publique, ils détournèrent à leur profit personnel les sommes qui leur avaient été confiées pour la réfection des murailles. »

Ce qui inspirait surtout l'inquiétude c'était l'état d'esprit de la population. L'envoyé du pape, le cardinal Isidore, s'était montré dès son arrivée impératif et intransigeant. Il exigea et obtint que l'Union fût proclamée au cours d'une messe solennelle célébrée à Sainte-Sophie le

1. Maître de la garde-robe impériale.

2. Évaluation d'un membre de l'ambassade envoyée à Constantinople par le pape en 1437. Le marchand florentin Jacques Tetaldi, qui s'y trouvait pendant le siège de 1453, y a compté de trente mille à trente-six mille habitants. La *Chronica vicentina* d'Andrea di Arnoldo donne le chiffre de cinquante mille. Cf. l'étude de A. M. Schneider *Die Bevölkerung Konstantinopels im XV Jahrhundert* dans *Nachrichten der Akad. der Wissensch. in Göttingen (phil.-hist. Kl.)*, 1949.

12 décembre 1452 en présence de l'empereur. Il officia lui-même, assisté du patriarche et de trois cents prêtres. En entendant prononcer le nom du pape, le peuple quitta précipitamment l'église en poussant des cris indignés. Des manifestations hostiles eurent lieu devant le palais de l'empereur. La foule criait qu'elle n'en voulait plus de ce basileus latinisé et que mieux valait voir régner à Constantinople le turban de Mahomet que la tiare du pape.

Fin janvier 1453 arriva un corps de 700 mercenaires embauchés à Gênes. Leur chef, Jean Giustiniani, ancien podestat de Caffa [1], était un officier de grand mérite. L'empereur l'accueillit très chaleureusement, lui promit de magnifiques récompenses en cas de victoire et lui confia la direction générale de la défense de la capitale. La ville fut divisée en plusieurs secteurs. Giustiniani se chargea personnellement de celui où se trouvait la résidence de l'empereur et qui comprenait l'espace situé entre la porte Saint-Romain et le port des Blachernes. Le cardinal Isidore, qui avait amené avec lui une escorte de deux cents soldats, s'offrit pour défendre la partie nord du rivage de la Corne d'Or. Le grand-amiral de la flotte byzantine, qui comptait en tout sept ou huit navires, Lucas Notaras, assuma la défense du port. Les Vénitiens commandés par leur bayle reçurent le secteur entre la pointe de l'Acropole et le Phare. Les bords de la Marmara du palais de Boukoléon jusqu'au port Kontoscalion étaient occupés par des Catalans. Entre la Porte Dorée et celle de Selymbria, encore des Gênois. Mais où étaient les Grecs ?

On en avait formé un corps de réserve (environ cinq cents hommes) caserné au centre de la ville, à l'église des Apôtres, et placé sous le commandement de deux grands seigneurs byzantins : Demetrios Cantacuzène et son gendre, Nicéphore Paléologue. Leur mission consistait à défiler une fois par jour à travers les principales artères de la capitale en inspirant par leur air martial confiance et optimisme à la population constantinopolitaine. Il y avait aussi une autre formation grecque : les moines du monastère de Stoudios situé au bord de la Marmara, dans un secteur de tout repos. Mobilisés en vertu du récent décret impérial, ils annoncèrent qu'ils entendaient défendre leur propre maison, et y restèrent. Quant aux autres « réquisitionnaires » de la liste Phrantzès, ceux sur qui on put mettre la main furent envoyés dans le secteur de la porte Saint-Romain, le plus menacé, où on s'efforçait de concentrer le maximum des effectifs disponibles.

En effet, le 6 avril 1453, Vendredi après Pâques, l'armée turque parut devant Constantinople et investit la ville depuis la Porte Dorée jusqu'aux collines de Pera, formant ainsi un front d'environ douze kilomètres. Le sultan établit son quartier général devant la porte Saint-Romain. C'était clair : le principal effort de l'ennemi allait être porté de ce côté.

1. Colonie génoise en Crimée. Aujourd'hui Théodosie.

Mahomet II amenait avec lui plus de deux cent mille hommes mais dans ce nombre on n'en comptait guère que dix mille à quinze mille de troupes régulières. Tout le reste était le produit d'une levée en masse ordonnée par le sultan et qui donna lieu à un afflux extraordinaire de gens de toute espèce dont beaucoup étaient totalement étrangers au métier des armes. Il n'y avait pas là que des Turcs. On y voyait beaucoup de chrétiens, habitants des pays limitrophes : des Serbes, des Bulgares, des Hongrois. Des Grecs, même. Tous, attirés par la perspective d'un riche butin à réaliser lors de la prise de la Reine des villes.

L'artillerie était assez nombreuse (des canons fabriqués en hâte durant l'hiver 1452-1453), mais on manquait d'artilleurs capables de régler leur tir. On avait installé devant la porte Saint-Romain un canon monstre spécialement construit par un fondeur hongrois qui avait quitté le service de Byzance pour passer à celui du sultan. Sa vue seule remplit de terreur les habitants de Constantinople.

On l'étrenna le 12 avril annonçant ainsi l'ouverture des hostilités. Un bruit de tonnerre retentit, et un énorme bloc de pierre vint tomber à proximité des murs en s'enfonçant dans la terre. Mal dirigé, son tir ne causa pas beaucoup de dégats. On ne pouvait guère le tirer que sept fois par jour. Au bout de quelques jours le monstre éclata en tuant son propre constructeur. Les autres canons envoyaient dans l'ensemble une centaine de petits boulets par jour dont certains arrivaient à endommager par endroits les remparts. Les réquisitionnaires grecs étaient chargés de les réparer séance tenante. Corvée qui leur déplaisait souverainement. D'une façon générale, ils étaient très mécontents. Tous, ou presque, ils avaient leur famille en ville et chacun ne pensait qu'aller rejoindre les siens. On désertait en masse. Écoutons l'archevêque de Chios, témoin oculaire. « Les uns, écrit-il dans son rapport précité, s'excusaient en déclarant qu'ils étaient malades. Les autres disaient qu'étant pauvres, il fallait bien qu'ils allassent gagner la subsistance de leurs enfants. Quand on expliquait à ces hommes qu'il ne s'agissait pas seulement de leurs intérêts privés mais de ceux de la chrétienté entière, ils répondaient : « Que m'importe tout ceci quand ma famille meurt de faim ! »

Pour remédier à cet état de choses, il fut décidé que des distributions gratuites de vivres seraient faites aux familles des mobilisés. « Mais quelques buveurs du sang humain, écrit l'archevêque de Chios, raflèrent tout le blé et en augmentèrent le prix. » L'État, manquant toujours de fonds, n'en put acheter que de petites quantités et les rations microscopiques qu'il faisait distribuer ne servaient qu'à porter l'exaspération des petites gens à son comble.

Après six semaines d'un siège conduit par les Turcs assez mollement, Constantin offrit la paix au sultan, moyennant le paiement d'un tribut à débattre. Mahomet répondit : « Il est impossible que je me retire. Je prendrai la ville ou elle me prendra vif ou mort. » Et il offrit à son tour à l'empereur : « Si tu veux en sortir de ton propre gré, je te

donnerai la Morée et nous resterons bons amis. » Constantin refusa.

Ce n'était pas seulement de sa part un acte de courage aveugle et obstiné. Il gardait toujours l'espoir que l'Europe finirait par venir à son secours. Mais aussi, et surtout, il comptait sur les intelligences qu'il entretenait dans le camp turc. Par l'intermédiaire de Notaras, qui menait une singulière politique double, il se trouvait en rapports avec le grand vizir Halil-Pacha, vieux politicien rompu aux intrigues qui, grassement payé par la cour de Byzance, travaillait en faveur des Grecs. A l'en croire, il s'agissait de tenir encore un peu. Mahomet serait obligé finalement de lever le siège et de signer une paix de compromis sous la pression de ses troupes déçues de voir se prolonger la résistance ennemie.

En effet, l'habile propagande d'Halil-Pacha parmi les soldats turcs commençait à porter ses fruits. Le bruit de l'approche d'une forte armée hongroise, répandu par ses émissaires, les faisait murmurer. Certains disaient que le sultan, pour satisfaire son ambition, voulait faire périr toute la race ottomane, que Constantinople était imprenable, etc.

Mahomet II, que son vizir ne manquait pas de tenir au courant de ces rumeurs, réunit un conseil de guerre. Phrantzès en a laissé une relation fortement romancée mais dont le fond paraît véridique. Halil-Pacha, « donnant à sa figure une expression triste », aurait fait envisager à son maître l'éventualité d'une intervention de toute la chrétienté occidentale qui pourrait non seulement le forcer à lever le siège mais encore à le chasser complètement d'Europe. « Je t'avais prédit bien des fois où te mènerait ton entreprise, aurait-il dit en terminant, mais tu n'as jamais voulu m'écouter. Je t'en supplie pour la dernière fois : retirons-nous pour qu'il ne nous arrive pas un malheur. » A peine a-t-il terminé, le second visir, Zagan-Pacha, son rival et ennemi juré, intervient avec passion : « Pourquoi t'alarmer, ô sultan! Allah est avec toi. Ne vois-tu pas de quelle armée puissante et nombreuse tu disposes? Il ne faut pas craindre l'intervention des États latins. Ils ont trop de choses à faire chez eux et sont occupés à se surveiller et à se jalouser les uns les autres. Ne perds pas l'espoir, maître. Du courage! » Finalement il fut décidé de livrer l'assaut. Si l'on échouait, on lèverait le siège, et on s'en irait. Aussitôt Halil-Pacha fit savoir à Constantinople : « Tenez ferme. Il s'agit d'une dernière attaque. »

Le grand combat qui devait décider du sort de Constantinople commença le 29 mai 1453 à 1 h 30 du matin et dura en tout trois heures. A 4 h 30, au moment où le soleil se mettait à lancer ses premiers rayons, les Turcs entraient dans la capitale de Byzance [1].

On notera encore que la véritable attaque ne fut déclenchée qu'à 3 h 30. Auparavant, durant deux heures, des masses compactes de « baschi-bouzouks [2] » étaient envoyées à l'assaut en vagues successives,

1. D'après le chronométrage établi par L. Bréhier *(op. cit.*, p. 524).
2. Troupes irrégulières turques.

moins pour s'emparer des fortifications grecques que pour remplir de leurs propres cadavres le large fossé qui défendait l'accès des remparts.

Giustiniani avait su organiser fort judicieusement la défense. Il réunit tout son monde à l'intérieur du *péribole* [1] et fit fermer à clef les portes par lesquelles on entrait dans la ville. Ainsi, plus de moyen de fuir. Bon gré mal gré il fallait rester sur place.

Pendant deux heures, en se servant de fourches, de crocs et autres outils de fortune, les défenseurs de la ville parvinrent à dégager, à plusieurs reprises, les fossés. Les brèches faites par l'artillerie ennemie purent être réparées. Finalement on vit s'arrêter les vagues d'assaut et une brève accalmie succéda au tohu-bohu infernal que faisaient régner les assaillants. En silence, selon son habitude, d'un pas cadencé, le corps des janissaires montait en première ligne.

C'est alors qu'un boulet de pierre (d'aucuns disent : une flèche. Peu importe) vint frapper Giustiniani en pleine poitrine. Le Génois s'affaisse et, sa blessure le faisant souffrir cruellement, exige d'être transporté en ville pour recevoir des soins médicaux. On court prévenir l'empereur. Celui-ci arrive et se met à supplier Giustiniani de surmonter sa douleur et de ne pas abandonner son poste au combat. L'autre ne veut rien entendre. On est obligé d'aller chercher les clefs de la porte, et le blessé est emporté sur un brancard improvisé.

Les soldats, qui se pressaient, anxieux, autour de leur chef, voyant s'ouvrir la porte, en profitent pour se précipiter à l'intérieur de la ville. Leurs camarades, les voyant fuir, font de même. Comme une traînée de poudre, la nouvelle se répand parmi les défenseurs : il y a une porte ouverte. Et c'est un sauve-qui-peut général. Aux abords de la porte, une cohue indescriptible. On se bat, on s'écrase, on piétine les défaillants pour réussir à passer.

Pendant ce temps, les colonnes turques, ayant franchi aisément le fossé, purent forcer la palissade laissée sans défense. En voyant le troupeau humain amassé près de la porte et préoccupé uniquement de fuir, les janissaires foncent en avant en faisant pleuvoir des coups de yatagan. Le pape Pie II, dans sa *Relation* écrite quelques années après le siège, avait noté : « A l'entrée de la porte périrent environ huit cents soldats grecs et latins, en partie frappés par derrière, en partie écrasés dans la presse. » Deux seulement seraient morts en faisant face à l'ennemi : un obscur chef mercenaire Jean le Dalmate et le Grec Théophile Paléologue, un savant grammairien, qui au lieu de se replier en temps utile à l'étranger comme l'avaient fait la plupart de ses érudits confrères [2], s'était « engagé » à fond dans le parti de l'Union et préféra périr les armes à la main, en combattant les infidèles.

1. Espace compris entre les remparts extérieurs et la grande enceinte murale.
2. Détails dans les relations de Pie II et de l'archevêque de Chios.

Et l'empereur? Pie II a dit de lui : « *Au lieu de combattre comme il sied à un monarque, l'empereur prit la fuite et, tombé, périt piétiné et écrasé par les fuyards.* » Par la suite les historiens, puissamment aidés de la légende, lui ont créé une mort héroïque. Et c'est très bien ainsi.

L'aube venait de naître. Dans la ville, encore endormie, quelques rares passants matinaux, voyant passer en courant des soldats parvenus à s'échapper du péribole, les interrogent : « Quoi de neuf? » En les entendant crier : « Les Turcs sont là! » ils se fâchent, les traitent de misérables poltrons, et continuent leur chemin.

Ce jour-là on fêtait à Constantinople sainte Théodosie, vierge et martyre, particulièrement vénérée par les jeunes femmes de bonne société. Un grand nombre de celles-ci, suivant la coutume établie, étaient venues, revêtues de leur plus belle robe, veiller auprès de son tombeau. A présent, après avoir passé la nuit en prières, elles revenaient sagement, un cierge à la main, à leur domicile. La plupart eurent la surprise de rencontrer en route des hommes enturbannés, d'être saisies au collet, violées sur place, et envoyées ensuite au camp turc.

Les janissaires (il paraît que l'accès de la ville fut interdit aux « baschi-bouzouks ») avaient commencé par avancer prudemment, s'imaginant que les Grecs disposaient encore de troupes nombreuses et que le combat allait recommencer. Ne voyant rien venir, ils se dirigèrent résolument vers le centre de la ville. Chemin faisant, ils remarquent des demeures cossues qui éveillent leur convoitise. Le sultan leur avait accordé trois jours francs de pillage. Autant commencer tout de suite. Les portes sont enfoncées et ils pénètrent à l'intérieur. Les maîtres de la maison dorment encore. On les tire sans façon du lit et l'on procède à des prélèvements estimés nécessaires. Doucas signale à ce propos, non sans indignation, que « plusieurs jeunes personnes des plus distinguées virent ainsi interrompre brutalement leur sommeil ». Retenons-en que, pendant que Byzance recevait son coup de grâce, les habitants des beaux quartiers de Constantinople dormaient d'un sommeil paisible.

C'est vers sept heures du matin que la ville complètement réveillée vit clairement que les Turcs étaient là. Les défenseurs des secteurs de la Corne d'Or et de la Marmara se débandèrent aussitôt. Le cardinal Isidore prit la fuite déguisé en débardeur. Le grand-amiral de la flotte regagna sa demeure. Il avait certaines raisons d'espérer un traitement favorable de la part des Turcs. La population civile se jeta en masse vers le port. Mais les soldats qui en gardaient les portes, songeant à leur propre salut, les fermèrent et jetèrent les clefs à la mer. Après quoi ils s'emparèrent de toutes les embarcations disponibles et gagnèrent la rive opposée.

Le peuple, affolé, reflua vers le centre de la ville et se porta à Sainte-Sophie. On s'était souvenu d'une ancienne prophétie selon laquelle un ange devait descendre du ciel si des infidèles entrés dans la ville parve-

naient jusqu'à la colonne de Constantin, et non seulement les chasser de Constantinople, mais encore les refouler jusqu'aux frontières de la Perse. En quelques instants la grande église qui, depuis la messe du 12 décembre, était regardée comme un lieu maudit, souillé par les « papistes », et où aucun Grec orthodoxe ne mettait plus les pieds, fut remplie de fuyards : hommes, femmes, enfants, vieillards, qui, entassés les uns sur les autres, après avoir verrouillé les portes, se mirent à attendre l'apparition de l'ange exterminateur.

Ils n'attendirent pas longtemps. Vers neuf heures du matin des coups de hache brisèrent les portes de l'église et un détachement de soldats turcs parut sur le seuil. Un ordre bref retentit : celui qui tentera la moindre résistance sera mis à mort. Ensuite on classa tout le monde en trois catégories : hommes, femmes et enfants. C'est alors qu'on entendit des cris déchirants. Les femmes s'accrochaient à leurs enfants, ne voulaient pas les lâcher. Il fallut en massacrer quelques-unes. Cela produisit l'effet voulu.

L'un après l'autre, trois mornes convois se dirigèrent vers le camp turc où, parqués dans des clôtures, ils devaient attendre le triage définitif. Vers midi tout était fini.

Mahomet II fit alors son entrée à Constantinople. A cheval, il traversa la voie principale, la Mesa, et s'arrêta devant Sainte-Sophie. Il pénétra à l'intérieur, accompagné d'un imam, récita une prière et voua le temple du Christ à la gloire d'Allah et de son Prophète.

Le sac de la ville se poursuivit pendant les deux jours suivants. En même temps on procéda à sa dépopulation radicale. Sur l'ordre du sultan, tous les habitants de Constantinople, à l'exception des ecclésiastiques, des arméniens et des juifs, devaient être emmenés en captivité. A leur place des éléments nouveaux, pris un peu partout dans les différentes provinces de l'État ottoman, allaient être implantés. Mahomet II voulait bien faire grâce aux monuments et aux édifices, non au peuple même de Constantinople.

En 1204, les Croisés avaient tué le corps de l'État byzantin. En 1453, les Turcs anéantirent son âme. Il ne devait plus en rester qu'un souvenir.

Mais quel souvenir!

GÉRARD WALTER

Certains auteurs donnent du siège de Constantinople, des combats livrés et de la résistance des Grecs une vue toute différente. C'est qu'une légende s'est formée autour de la chute de Byzance et très rapidement des récits ont été composés qui ne concordent guère avec les témoignages que l'on peut considérer comme incontestablement valables.

CHRISTOPHE COLOMB

par Denise Bourdet

Le théâtre de Bordeaux est le plus beau qui soit, c'est un des chefs-d'œuvre de Louis. Depuis 1950, le maire de la ville, le général Chaban-Delmas, y organise chaque année un festival musical et le *Christophe Colomb* de Claudel, accompagné de la musique de Darius Milhaud, y fut représenté fin mai pour la première fois en France.

Paul Claudel l'écrivit à Brangues en quinze jours de l'été 1927. Max Reinhardt lui avait commandé un drame historique, avec musique et chœurs. Claudel y ajouta des parties cinématographiques. On le monta à Berlin en 1930. En 1939, Jean-Louis Barrault demanda au poète de lui donner à mettre en scène quatre de ses œuvres : *Tête d'Or*, *le Partage de Midi*, *le Soulier de Satin*, *Christophe Colomb*. Paris a déjà vu deux d'entre elles, l'une à la Comédie Française, l'autre à Marigny. En octobre il verra aussi *Christophe Colomb*, mais Bordeaux, porte océane, comme l'appellent ses affiches de propagande touristique, se devait d'accueillir la première la caravelle du Gênois.

Deux soirs durant, sa grand'voile y flotta sur la scène du Grand-Théâtre. Barrault n'avait voulu qu'elle pour décor. Devant le ciel pur du Cyclorama, elle se gonflait au vent de l'inconnu, elle battait comme une aile au rythme de l'espoir, elle laissait transparaître l'invisible, elle était l'écran où les mondes nouveaux projetaient leur ombre. Dès que le rideau levé on la vit, blancheur suspendue aux cintres, on avait déjà envie d'applaudir tant l'âme de l'œuvre d'un coup se révélait, voile pour le départ, aile pour s'enfuir : *Être tellement parti que le retour serait impossible...*

Et le spectacle commença par une longue procession, et la pièce par une prière, celle de l'Explicateur, *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, demandant à Dieu de lui donner lumière et compétence pour ouvrir et expliquer *le Livre de la Vie et des Voyages de Christophe Colomb, cet homme prédestiné dont le nom signifie Colombe et Porte-Christ, qui a*

réuni la Terre Catholique et en a fait un seul globe au dessous de la Croix.

« Ce drame de l'incompréhension et de l'ingratitude, dit Barrault, c'est aussi un drame d'amour, *l'amour de la Terre de Dieu, le désir de la possession de la Terre de Dieu.* Voilà plus de dix ans que j'avais envie de le représenter, et si j'y suis parvenu, c'est à coups de difficultés surmontées. »

C'est toute la vie de Barrault, surmonter les difficultés. Celles que présentait *Christophe Colomb* auraient découragé de moins entreprenants que lui. L'œuvre embrasse simultanément trois plans, le passé, le présent, l'avenir. Cette action dramatique et lyrique, où les chœurs tiennent une place importante, qui est en outre dansée, mimée et filmée, et dont l'auteur avait indiqué lui-même dans son texte la mise en scène compliquée, il fallait de l'audace pour s'y attaquer. Claudel a dit, dans le numéro de juin de cette revue, ce qu'il pensait de l'art génial avec lequel Barrault avait su lui montrer ce qu'il avait rêvé.

Depuis quinze mois la Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault était absente de Paris. A peine revenu d'une tournée triomphale aux États-Unis et au Canada, Barrault commença à faire répéter *Christophe-Colomb* et en six semaines de labeur, il mettait sur pied l'énorme machine qui fut acclamée l'autre soir à Bordeaux.

« J'ai eu d'abord, dit-il, l'idée de la voile. Elle m'est apparue comme le symbole même de Colomb. Ensuite, elle à pris vie d'elle-même. Il y a toujours un moment au théâtre, où brusquement la pièce impose ses volontés, où comme l'enfant, elle donne des coups de pied dans le ventre qui l'engendre. Alors de maître-d'œuvre on devient servant. Et après, c'est tout simple. Ainsi la voile, une fois déroulée, c'était l'écran : on y verrait successivement cette main, qui de *la terre informe et nue* modelait le globe, le jardin de Castille où Isabelle enfant tenait sa cour devant le petit sultan Miramolin et sa suite puérile, et puis des foules, des cortèges, des mondes, enfin la voile-écran deviendrait le vitrail où Saint Jacques apparaît devant Isabelle en prière, où encore la scène du vieux marin mourant dans les bras du Gênois y serait projetée simultanément, comme un reflet dans le ciel. Ce n'était pas plus malin à trouver que l'œuf de Colomb », et Barrault d'éclater de son grand rire de collégien, qui le garde de se prendre jamais au sérieux.

Le théâtre de Claudel étant tout imprégné d'Extrême-Orient, il a pensé au théâtre chinois en mettant en scène *Christophe Colomb.* Ayant imaginé ce décor unique qu'est la voile, quelques accessoires apportés sans mystère devant le public suffisaient à suggérer les différents lieux de l'action. Un coffre, une botte de paille où dort misérablement le vieux Christophe Colomb, et l'on était à l'auberge de Valladolid. Des matelots s'aidant l'un l'autre à enrouler autour de leur taille des grandes ceintures de couleur, devant deux affiches célébrant les mérites de la *Santa Maria,* le *Nina,* la *Pinta,* évoquaient le recrutement pour ces caravelles, dans le port de Cadix. *Les démons de l'Amérique* parés de masques barbares

et dorés à la manière aztèque envahirent la scène. Devant celle-ci une corde agitée, c'était la mer et l'on voyait la plage, c'était le serpent Naga et l'on pensait au Mexique. Pour Claudel, c'étaient les *dieux qui barattaient la mer de lait*. Plus tard, à peine plus grand que des jouets d'enfant, une chapelle, un calvaire avec trois croix et quelques cyprès, en tôle découpée, formaient le lieu triste où passait en grande pompe le cortège funèbre d'Isabelle la Catholique. Un couple de hallebardiers, la main haute sur leur lance dressée, avaient l'air d'un portail ouvert devant la procession.

Un des plus beaux moments du spectacle, ce fut à la fin de la première partie, *la grande scène, la fameuse scène de la révolte des marins*, annonça l'Explicateur. « On ne se trompe pas quand on suit le soleil » répond Colomb à ses matelots rebelles. Mais un oiseau apparut sur la voile, et à travers elle on vit l'ombre d'une échelle de cordages où grimpa l'homme qui annonça la terre. Alors la voile tourna, le beaupré surgit à l'avant du navire qui sembla soudain cingler vers le rivage. La manœuvre fut si rapide que l'on ne comprit pas comment elle s'était faite. « C'est un petit système très simple, explique Barrault, qui donne de la mobilité à la voile. Si je l'avais attachée à un mât elle eût été lourde et lente à manier, et je la voulais légère. De plus il fallait que l'on vît la caravelle de profil, dès le cri « Terre en avant » sans cela tout le monde sur le bateau se serait trouvé de dos ; aussi montrer brusquement le beaupré donnait l'illusion que l'on avait viré de bord. »

Et à ce moment, un immense *Te Deum* mêlé aux cris des marins emplit le théâtre d'un enthousiasme qui se communiqua aux spectateurs. Car la musique de Darius Milhaud a une grande part dans le succès de *Christophe Colomb*. Ce n'est plus celle qu'il avait faite pour l'Opéra de Berlin, il l'a réduite et adaptée très intelligemment aux exigences nouvelles de la mise en scène. Mais elle reste intimement liée à l'action, dont elle souligne les côtés grandioses ou familiers, tantôt belle et émouvante, tantôt facile et pleine de charme.

Les chœurs, qui représentent l'opinion publique n'encombrent pas la scène : Barrault les a fait descendre dans la fosse d'orchestre. L'interprétation de *Christophe Colomb* tout entière est remarquable, est-il besoin de le dire ? Mais devant l'ampleur que prend dans le souvenir la réussite parfaite d'un tel spectacle, où Barrault a su lier et coordonner les éléments compliqués d'une œuvre difficile, il est bien juste que ce soit à lui d'abord que l'on songe avec reconnaissance et admiration. Aucun de ses camarades ne s'en étonnera.

En 1947, au lendemain de la représentation du *Procès* de Kafka à Marigny, Paul Claudel fit au *Figaro* un article pour célébrer le génie de Barrault, metteur en scène. Quand le public parisien verra cet automne *Christophe Colomb*, au même théâtre, il pourra se convaincre qu'un grand poète ne se trompe jamais.

DENISE BOURDET

LE PROBLÈME DES VIRUS ET LES FRONTIÈRES DE LA VIE

par Pierre Lépine

La recherche scientifique a atteint dans ses disciplines principales, la physique, la chimie et la biologie, un stade exaltant où le simple développement de techniques nouvelles peut suffire à projeter des lueurs inattendues sur la nature des choses.

Qu'il s'agisse de l'exploration de l'univers ou de la conquête du domaine nucléaire à partir des données tirées de la relativité ou de la mécanique ondulatoire, chaque fois qu'une nouvelle méthode ou qu'un instrument nouveau sont mis en œuvre, l'application qu'en fait le chercheur aboutit non seulement au résultat pratique ou à la vérification de la théorie qui en était l'objectif primitif, mais ce résultat même élargit le champ des recherches et ouvre la voie à des hypothèses nouvelles. Ainsi les travailleurs les plus éloignés par leur labeur quotidien du domaine de l'abstrait et des spéculations métaphysiques apportent-ils sans cesse aux théoriciens de la science les matériaux qui leur servent à échafauder les constructions de l'esprit.

De même, dans le domaine de la microbiologie, le développement des recherches sur les virus a entraîné les chercheurs beaucoup plus loin que le but visé, la lutte contre des maladies dues à des germes d'une nature particulière, et il a ouvert des perspectives nouvelles sur le problème toujours actuel de l'origine et des limites de la vie.

Entrée en scène des virus.

Mais que sont les virus, ces organismes encore assez mystérieux dont il est, depuis quelque temps, beaucoup question en médecine?

En latin le mot *virus* (nom commun, neutre, invariable et indéclinable, comme *pelagus*) a le sens d'un principe toxique indéterminé, comme peuvent l'être un poison inconnu ou un miasme. Avant Pasteur, il a servi à désigner les agents supposés qui transmettaient les maladies ou les milieux qui les renfermaient. En assignant aux micro-organismes visibles au microscope le rôle de germes spécifiques des maladies infec-

— Ci-dessus photographie prise au microscope électronique de la mosaïque du tabac.

tieuses, Pasteur dissipait les nuées représentées par le terme vague de virus. Il a cependant souvent employé ce mot lorsqu'il entendait par là non seulement le germe figuré lui-même d'une maladie microbienne, mais l'ensemble représenté par le microbe, son pouvoir pathogène et son aptitude à transmettre la maladie. Cette acception est progressivement tombée en désuétude, et l'usage n'ayant retenu que le sens primitif d'agent inconnu, le mot virus, employé par les Anglo-Saxons et les Allemands comme par les Latins, ne s'applique plus guère aujourd'hui, sauf exceptions, qu'aux germes infectieux filtrables, que leur petite taille condamne à rester éternellement invisibles au microscope ordinaire, germes pour lesquels C. Levaditi avait créé en français le terme, devenu synonyme, d'ultravirus.

Il s'agit là, en effet, d'une catégorie de germes très différente de celle des microbes pathogènes usuels ou des bactéries communément rencontrées dans les milieux extérieurs. La notion même de leur existence s'est progressivement dégagée, au début du siècle, des travaux démontrant que les agents infectieux de maladies des végétaux, des vertébrés supérieurs et des insectes étaient capables de traverser les parois filtrantes retenant tous les germes figurés.

Ce n'est pas que les maladies qu'ils causent fussent restées jusque-là inconnues : les médecins de la Grèce antique avaient reconnu 500 ans avant notre ère la rage, le zona, les oreillons, qui sont des maladies à virus et dont ils nous ont laissé d'excellentes descriptions. Les Japonais connaissent l'encéphalite depuis plus de deux mille ans, et les Chinois des premiers siècles avaient depuis longtemps éprouvé les ravages de la variole. La fièvre jaune a causé des hécatombes dès la découverte des Amériques et dès l'origine de la traite des Noirs.

Mais, ni Jenner inoculant au XVIIIe siècle le cow-pox pour protéger l'homme contre la variole, ni Pasteur et ses collaborateurs étudiant systématiquement la rage pour aboutir en 1885 à la vaccination antirabique, ne pensaient que les affections contre lesquelles ils luttaient fussent fondamentalement différentes d'autres maladies infectieuses ; et l'invisibilité du germe de la rage, comme l'impossibilité de le cultiver sur des milieux artificiels ne furent pour Pasteur que des obstacles techniques dont il triompha ingénieusement sans leur attribuer de signification particulière.

Peu à peu, pourtant, les microbiologistes ont vu se multiplier les observations de faits incompatibles avec les caractères biologiques attribués aux bactéries visibles. Tout d'abord postulée sur des données théoriques, comme appartenant à une classe d'« êtres de raison » (selon la formule classique de Roux), la notion d'agents pathogènes invisibles et différents par leur nature des germes jusque-là reconnus, devait s'imposer progressivement.

En 1892, Ivanowsky, un botaniste russe, constate que le jus de tabac provenant de plants atteints de la mosaïque conserve son pouvoir infec-

tieux malgré une filtration sur les bougies de porcelaine de Chamberland, alors réputées retenir tous les germes pathogènes : la découverte passe inaperçue, et Ivanowsky lui-même attribue à l'action d'une toxine, c'est-à-dire d'un poison chimique secrété par un microbe, le phénomène découvert ; Beijerinck, microbiologiste hollandais, refait indépendamment la même expérience en 1898, dans des conditions rigoureuses qui démontrent que c'est bien l'agent infectieux lui-même et non sa toxine qui franchit la paroi de porcelaine. Beijerinck attribue alors cette virulence à un germe particulier qu'il qualifie d'agent infectieux vivant mais liquide, dans l'idée que seuls les cristalloïdes en solution vraie peuvent traverser les filtres.

A peu près simultanément, le caractère de *filtrabilité*, faculté de franchir les filtres et membranes qui arrêtent au passage tous les organismes visibles au microscope, est reconnu à l'agent contagieux de plusieurs maladies des animaux et de l'homme, comme la fièvre aphteuse et le myxome du lapin (1898), la fièvre jaune (1901), la rage (1903), la poliomyélite (1909) qui se plaçaient ainsi chronologiquement en tête d'une liste où s'inscrivent aujourd'hui plusieurs centaines de noms de maladies à virus des animaux, vertébrés ou insectes, comme des végétaux, y compris les bactéries, ces formes élémentaires du monde végétal, que des virus particuliers, les bactériophages, peuvent attaquer et détruire.

On voit par là l'importance pratique peu à peu prise par l'étude des virus. Chaque jour ou presque, de nouvelles maladies à virus sont découvertes, et depuis que les méthodes d'hygiène, les vaccinations, la chimiothérapie et les antibiotiques ont remarquablement réduit le nombre et la gravité des maladies infectieuses causées par des bactéries, l'importance des maladies à virus n'a fait que croître. Aujourd'hui, il n'est pas jusqu'au problème du cancer qui ne soit rattaché par plusieurs de ses aspects à l'étude générale des virus.

Ainsi, au début de ce siècle, la notion de virus s'établit-elle peu à peu sur la constatation d'un caractère physique, la filtrabilité, qui demeura longtemps le critère principal des virus.

Les virus ne sont-ils que de petits microbes ?

Dès que les travaux expérimentaux eurent démontré que ces germes invisibles constituaient par leurs diverses propriétés une classe à part dans les agents pathogènes, les bactériologistes se séparèrent quant à l'interprétation des faits et à l'explication de la nature des virus, en deux groupes soutenant des opinions radicalement opposées.

Si aux yeux de certains les virus étaient simplement des germes microbiens, trop petits pour être visibles au microscope et condamnés à un strict parasitisme, pour d'autres au contraire la nature même de l'agent infectieux était essentiellement différente de celle des microbes

et s'apparentait aux diastases régénérables par autocatalyse comme le fibrin-ferment [1].

La découverte du bactériophage, agent capable d'inactiver et de dissoudre en peu de temps une culture dense de microbes comme ceux de la dysenterie ou de la fièvre typhoïde, divisait de même les bactériologistes entre ceux qui y voyaient, avec d'Hérelle, un germe animé parasitant les microbes et ceux qui, avec Bordet et Ciuca, en faisaient un facteur inanimé de lyse transmissible, sorte de ferment solubilisant, héréditairement sécrété par des bactéries malades ou malformées.

C'est encore la filtrabilité, mais cette fois sur les membranes de collodion, application faite aux virus de la technique de Malfitano des sacs de collodion, utilisée par d'Hérelle pour démontrer la filtrabilité du bactériophage, qui permettra à Levaditi et Nicolau, à Paris, Zinsser et Tang, en Amérique, de montrer qu'il existe des différences de tailles dans le domaine des germes invisibles, les membranes de collodion retenant certains des virus et laissant passer les autres.

Une véritable révolution des idées eut lieu en 1935 lorsque Stanley, à Princeton, obtint le virus de la mosaïque du tabac, par des méthodes analogues à celles servant au fractionnement des sérums et la préparation des globulines, constituants inertes de notre milieu intérieur, à l'état d'un produit chimique pur et cristallisable (cristaux liquides, paracristaux en aiguille) conservant indéfiniment son pouvoir infectieux malgré plusieurs précipitations suivies de recristallisations.

L'année suivante, Bawden et Pirie, en Angleterre, démontraient la nature nucléoprotidique [2] des cristaux de Stanley et obtenaient à l'état de cristal vrai, en rhomboèdres parfaits, le virus du bushy-stunt, ou rabougrissement de la tomate. Nombre d'autres virus ont, depuis, été ainsi obtenus à l'état cristallin.

Comment la notion d'agent pathogène, intimement liée depuis Pasteur au concept d'être vivant, pouvait-elle être associée à ce fait nouveau, bien établi, mais d'allure révolutionnaire, l'existence d'une forme cristalline, au premier abord incompatible avec l'idée de matière vivante?

1. Le fibrin-ferment est une diastase, c'est-à-dire un ferment, produit biologique inanimé, dont la présence est nécessaire lors de la coagulation du sang pour transformer le fibrinogène dissous dans le sang en fibrine, matière du caillot. Le fibrin-ferment consommé dans la réaction chimique qui caractérise la coagulation est régénéré au fur et à mesure. Mais il est dépourvu de spécificité animale (au contraire du fibrinogène), et il agit indifféremment sur le sang des mammifères ou des oiseaux, toujours régénéré avec des propriétés identiques.

2. Les globulines sont avec les albumines les constituants protéiques principaux du sérum, partie liquide du sang des vertébrés. Ce sont des protéines, fabriquées par l'organisme, dont l'importance tient à ce qu'elles représentent surtout les anticorps, substances responsables de l'immunité humorale : mais elles ne sont jamais que des produits de sécrétion. Les nucléoprotéines, au contraire, caractérisées par l'association de protéines avec des acides nucléiques contenant du phosphore, forment le composant essentiel du noyau des cellules. Elles sont liées très intimement au fonctionnement et à la reproduction de toute la cellule, et par là au mécanisme même de la vie. Elles représentent, en dernière analyse, le substrat de la vie dans la matière vivante.

Tailles et formes des virus.

Au cours des quinze dernières années le développement des techniques d'études des virus nous a apporté des précisions croissantes non seulement sur la taille de ces derniers, mais encore sur leur forme et sur leur structure.

Nous avons déjà fait allusion à l'ultrafiltration, méthode qui cherche, non seulement à séparer les virus les uns des autres, mais à connaître leur taille avec une assez grande approximation selon qu'ils franchissent ou non telle membrane qui laisse passer un corps chimique défini et de taille connue.

Une précision plus grande encore est obtenue avec l'ultracentrifugation, méthode qui fait appel à des appareils spéciaux, tournant à des vitesses de rotation considérables et développant des champs centrifuges qui atteignent trois à quatre cent mille fois la valeur de la pesanteur. On peut ainsi, dans des conditions physiques précises faire sédimenter, c'est-à-dire déposer au fond d'un tube, les virus invisibles et connaître d'après la force centrifuge appliquée pour y parvenir, leur taille et leur poids.

Si l'on irradie avec des rayons X, ou avec les rayons *alpha* du radium, un produit virulent comme le serait une très fine suspension d'un organe infecté par un virus, par exemple un cerveau de souris inoculé d'encéphalite, réduit à l'état de bouillie diluée plusieurs milliers de fois, on constate que le bombardement par le rayonnement détermine au bout d'un temps plus ou moins long l'inactivation, c'est-à-dire la perte du pouvoir infectieux du virus. Ce phénomène permet le calcul de la *surface sensible* du virus par une méthode analogue au tir sur zone des artilleurs : plus le virus est petit, plus il faut tirer de coups, c'est-à-dire de photo-électrons ou de corpuscules alpha, pour l'atteindre. On arrive ainsi à démontrer qu'il existe dans les virus de grosse taille un centre sensible dont l'atteinte entraîne l'inactivation de la particule. Pour les virus de très petite taille, au contraire, la surface sensible se confond avec le diamètre calculé de la particule virulente.

Enfin, l'aspect figuré des virus nous devient familier depuis la découverte du microscope électronique. Cet appareil merveilleux utilise le mouvement ondulatoire des électrons, d'une longueur d'onde mille fois plus courte que celle de la lumière, pour construire une image agrandie des particules invisibles, que nous révèle la photographie.

Les petits virus ont une forme régulière et constante : sphère ou bâtonnet. Les plus gros ont une morphologie plus compliquée avec une masse centrale bien différenciée, où les réactions histochimiques démontrent la présence d'acides nucléiques, c'est-à-dire impliquent physiologiquement l'existence d'un noyau élémentaire, qui confirme les données morphologiques données par le microscope électronique.

D'autres techniques comme la diffraction de la lumière ou des rayons X,

l'électrophorèse (ou mobilité des particules dans un champ électrique), la polarisation rotatoire (comme l'orientation des particules dans un champ électrique ou magnétique, et l'action de ces mêmes particules sur la lumière polarisée), etc., nous apportent chacune sur les virus des renseignements précieux touchant à leur forme ou à leur structure.

Toutes ces méthodes réunies nous démontrent que la taille des virus se répartit sur une très grande échelle. A une extrémité, elle atteint tout juste la dimension des organismes situés à la limite de perception au microscope ordinaire, à l'autre elle rejoint les plus grosses molécules des protéines comme celles des globulines du sérum sanguin ou l'hémocyanine de l'escargot. Entre les deux s'échelonne une progression de tailles et de différences de structure qui sont plus grandes que celles qui, dans le domaine visible, séparent la puce de l'éléphant. A l'extrémité supérieure de cette échelle, nous trouvons des organismes de structure et de morphologie complexes, doués d'une apparence de noyau, de protoplasma et de membrane, et dont la composition chimique est très proche de celle des bactéries. A l'autre extrémité se trouvent des particules très simples, de structure homogène, de composition constante et qui peuvent être obtenues à l'état de grande pureté chimique sous une forme cristalline sans rien perdre de leur pouvoir infectant.

Pouvons-nous interpréter ces faits, et grâce à eux nous faire de la nature des virus une opinion cohérente?

Remarquons tout d'abord que le concept de cristal, qui se matérialise pour nous surtout dans les substances inorganiques, n'implique qu'une structure rigide régulièrement orientée dans les trois directions de l'espace. Il n'est pas, en lui-même, incompatible avec le concept de vie si la matière vivante considérée est composée d'unités individuelles ayant une forme suffisamment définie et une taille assez constante pour donner par leur groupement un ensemble à trois dimensions régulièrement géométrique.

Ce ne peut être, évidemment, le cas que pour certains des virus, en principe ceux d'entre eux ayant les formes les plus élémentaires.

Il ne paraît pas douteux que les plus élevés d'entre les virus par la taille et par l'organisation ont des caractères qui les rapprochent très étroitement des microbes visibles, et plus spécialement des rickettsies, ces très petites bactéries, à la limite inférieure de visibilité du microscope qui sont, en particulier, les agents ténus du typhus et des fièvres exanthématiques.

Il n'est pas davantage contestable que ceux des virus des végétaux qui sont cristallisables, que les virus des insectes et quelques-uns parmi les plus petits des virus des vertébrés, ont des caractères physiques et chimiques qui les assimilent beaucoup plus à la structure inanimée de molécules organiques qu'à la matière vivante.

Mais la très grande majorité des virus, et en particulier la plupart des

virus pathogènes de l'homme et des animaux, se placent en réalité entre ces tailles extrêmes, présentant des caractères intermédiaires à ceux que l'on peut reconnaître aux plus grands ou aux plus petits des virus. Il en résulte qu'ils ne paraissent pas plus être des organismes autonomes que de simples molécules chimiques.

Pouvons-nous aller plus loin et proposer, comme certains l'on fait, de grouper les virus en un « règne » à part, qui ne serait ni animal ni végétal, et qui permettrait de faire la soudure entre la matière organique et le monde animé?

Les virus sont-ils vivants?

En réalité, la question qui surgit lorsqu'on aborde le problème de l'origine des virus est la suivante :

Les virus sont-ils représentatifs d'un état pré-cellulaire, d'une ascension vers une autonomie complète d'éléments progressivement individualisés de la cellule, ou sont-ils au contraire les formes dégénérées d'organismes adaptés à une vie parasitaire, progressivement dépourvus des possibilités d'un métabolisme indépendant de celui de l'hôte? En d'autres termes, les virus ont-ils une *origine interne* ou au contraire une *origine externe* à la cellule?

La question vaut qu'on s'y arrête.

Dans un cas — hypothèse endogène — les virus sont des éléments devenus anormaux, dérivés des constituants normaux de la cellule (comme les chromosomes ou les mitochondries) : ils peuvent théoriquement apparaître sans que rien les ait précédés, et nous devons admettre la possibilité de leur génération spontanée.

Dans l'autre cas — hypothèse exogène — ce sont des agents infectieux qui pénètrent dans la cellule par effraction, et qui, si leur taille et leurs propriétés les distinguent des microbes visibles, représentent la descendance de germes semblables, reproduits par division au sein d'autres cellules sensibles, et dont rien n'autorise à supposer la génération spontanée.

Les virus élevés en organisation se présentent à nous avec des attributs de la matière vivante tout aussi valables que ceux que nous reconnaissons aux bactéries. Mais il n'est pas moins certain que tels virus des plantes ou des insectes dont la structure est homogène et la composition chimique constante, ne peuvent être considérés comme des êtres vivants. Nous devons donc penser qu'entre ces deux extrêmes *la vie apparaît quelque part*. Où donc? La question est peut-être sans réponse parce que sans objet.

Le concept de vie est communément confondu dans notre esprit avec celui d'être vivant, d'individu appartenant à une espèce zoologique ou botanique définie. En pensant à la vie nous évoquons, consciemment ou non, un être dont la vie se traduit par un ensemble de fonctions

distinctes mais apparemment indissociables : réactivité, motricité, assimilation, respiration, croissance, reproduction, etc.

Il est pourtant évident que certaines de ces fonctions ne résistent pas à l'analyse, en ce sens que la vie peut exister sans elles ; telle la motricité qui manque chez la plupart des végétaux, la respiration ou l'assimilation qui peuvent chez les êtres inférieurs être complètement suspendus pendant de longs mois. De sorte que, si l'on descend l'échelle des êtres organisés, on voit se réduire le nombre des fonctions indispensables à la vie, finalement limitée aux propriétés essentielles de la matière dont se compose chaque être à l'état vivant.

La frontière entre la vie et la mort est ainsi fixée non aux limites de l'individu, assez imprécises lorsque l'on atteint les formes élémentaires, ni même à celles de la cellule, puisque les virus de grosse taille se présentent à nous comme des structures cellulaires incomplètes et pourtant vivantes, mais au fossé qui doit, logiquement, séparer la matière organique vivante de la matière organique inanimée.

Cependant l'observation montre qu'en descendant l'échelle des tailles nous aboutissons à des structures qui, indispensables à la matière vivante (comme les nucléoprotéines), et dénaturées dès qu'elles cessent de participer aux phénomènes de la vie, ne sont par elles-mêmes ni assez complètes (dans l'espace) ni assez continues (dans le temps) pour pouvoir être considérées comme vivantes. Elles ne peuvent, d'après nos critères, être ni vivantes ni non-vivantes : pour juger de leur état il nous manque le critère de la mort — passage d'un état à l'autre — l'épreuve ne pouvant s'appliquer qu'à l'ensemble complexe que nous désignons sous le nom de matière vivante.

S'il fallait, dans ces conditions, donner de la matière vivante une définition non métaphysique, celle qui semblerait le plus acceptable dans l'état de nos connaissances de ses propriétés serait : une protéine spécifique douée de continuité génétique.

L'absence de vie inorganique rend la nature protidique de toute matière vivante évidente. La spécificité [1] de cette dernière est la conséquence d'une structure chimique dont la continuité génétique assure la constance et la reproductibilité. Dans la matière organique vivante ces caractères sont indissociables. Ils le sont dans la matière organique inanimée : le blanc d'œuf, par exemple, est une protéine spécifique, mais sa continuité nécessite l'intervention des cellules vivantes qui l'ont élaborée et à la spécificité desquelles elle participe.

Au contraire, un virus ne peut se multiplier et se reproduire qu'au sein de la cellule vivante qui l'héberge. Mais sa spécificité est différente de celle de la cellule : le virus de la mosaïque du tabac est, en tant qu'*anti-*

1. C'est-à-dire sa propriété de caractériser une espèce zoologique ou végétale donnée et d'engendrer chez l'individu d'une autre espèce les réactions de l'immunité. L'espèce n'existe qu'autant que l'individu est capable de conserver ses caractères héréditaires en dépit du milieu et de l'influence exercée par ce dernier.

gène (c'est-à-dire en tant que promoteur des anticorps spécifiques qu'il détermine si on l'inocule à un lapin, par exemple), foncièrement différent des protéines de la cellule végétale de la feuille de tabac où il a poussé ; et si on l'inocule à la feuille de tomate, il s'y multiplie aux dépens de celle-ci tout en conservant sa spécificité propre, aussi différente de celle de la protéine de tomate que de celle du tabac. En ce sens le virus de la mosaïque du tabac serait donc vivant.

Réversibilité des phénomènes de virulence.

Mais si l'on examine au moyen d'une méthode d'analyse fine, telle que la diffraction des rayons X, la structure intime du virus de la mosaïque du tabac, le virus nous apparaît de plus en plus non pas comme une macromolécule géante selon la conception de Stanley, mais comme un polymère, c'est-à-dire un empilement de molécules relativement simples, toutes rigoureusement semblables entre elles. Il est possible de rompre cet édifice, de le tronçonner, en employant des moyens physiques qui ne changent rien à sa composition ni à sa spécificité. Soumettons, par exemple, une suspension de virus purifié de la mosaïque du tabac à l'action d'ultra-sons. Sous l'influence des vibrations périodiques, les particules de virus qui ont normalement une largeur constante de quinze millionièmes de millimètre, pour une longueur moyenne d'environ trois cents millionièmes de millimètre, vont se scinder en fragments de plus en plus courts, dont la longueur présente un rapport simple avec celle de la particule originelle. Ni la composition chimique ni la spécificité des nouvelles particules ne semblent se différencier de celles du virus primitif.

Pourtant lorsque la taille des fragments n'est plus que du quart ou du huitième de celle de la particule entière, la suspension cesse d'être virulente, c'est-à-dire de communiquer la maladie aux feuilles de tabac à qui on l'inocule. Dans ce cas particulier, l'aptitude à la multiplication du virus, avec continuité génétique, paraît être une fonction du groupement spatial des molécules élémentaires entrant dans l'édifice du polymère, arrangement dans l'espace dont la structure cristalline est un autre aspect.

Mais si l'on laisse reposer à la glacière la suspension inactivée, on voit au bout d'un certain temps les fragments rompus s'agglutiner ensemble, se souder et reconstituer des particules en tout point semblables aux particules originelles. Cependant le virus ainsi reconstitué n'a pas retrouvé sa virulence, et il demeure incapable d'infecter les feuilles de tabac. Le processus d'inactivation s'est montré irréversible, bien que n'ayant pas affecté la composition chimique de l'ensemble.

Au contraire, si l'on traite la mosaïque du tabac par du formol dilué, on provoque l'atténuation, puis la perte de la virulence des particules. Ce changement se fait au prix d'une dénaturation, c'est-à-dire d'une

transformation chimique bien connue. Mais cette réaction est chimiquement réversible par un traitement approprié, une dialyse [1] prolongée dans l'eau distillée. En ce cas, on voit réapparaître en grande partie la virulence des particules au fur et à mesure de l'élimination du formol qui s'était fixé aux molécules. La virulence est en ce cas particulier liée à la constitution chimique de la particule de virus, et elle peut subir des modifications réversibles.

Il semblerait donc que certaines maladies à virus, et en particulier celles des plantes dont les virus sont cristallisables, soient assimilables à des sortes de maladies chimiques où l'élément pathogène, le virus, se comporte comme une nucléoprotéine étrangère dont le métabolisme aberrant se substitue au métabolisme normal du noyau des cellules à la faveur des phénomènes de polymérisation et de dépolymérisation si caractéristiques des transformations chimiques qui accompagnent l'activité du noyau cellulaire.

Cela veut dire que l'*introduction* (selon la théorie exogène) dans un noyau normal, ou la *genèse* (selon la théorie endogène) dans ce noyau, d'une particule chimique, le virus, différente de celles qui sont constamment synthétisées par le noyau en fonctionnement, dévierait à son profit le mécanisme physiologique de la cellule, celle-ci se mettant à fabriquer et à reproduire à l'infini des particules semblables à celle qui l'infecte — ceci jusqu'au moment où la cellule, encombrée de ces matériaux étrangers et inutiles, est frappée de mort.

Mais jusqu'ici, il ne nous est pas possible de saisir au cours de la synthèse des virus le moment où l'on passe de la matière inanimée à la matière animée. A cet égard, chaque virus ou presque nous offre au cours de son évolution des aspects paradoxaux.

Les bactériophages vus au microscope électronique y montrent une morphologie complexe : ils ont, pour les mieux connus d'entre eux, un aspect de têtard ou de spermatozoïde, avec une tête, un corps flagelliforme, et parfois un appendice élargi. Leur motilité propre est admise par plusieurs auteurs. Tout cela est d'un aspect organisé qui paraît typiquement vivant. Pourtant, des travaux récents montrent, que pour certains bactériophages au moins, la structure interne de la particule est celle d'un cristal d'acide nucléique pur et que le mécanisme de leur action est celui d'une induction qui déclenche, lors de la pénétration dans la cellule bactérienne, une sorte de réaction en chaîne aboutissant en quelques minutes à la lyse cellulaire.

Alors que l'idée que nous nous faisons, surtout pour des raisons de morphologie, du bactériophage, agent animé, nous donne à penser que, pénétrant dans une cellule bactérienne à la manière d'un ver dans un fruit, il s'y reproduira en s'y multipliant par divisions régulières et

1. Opération qui consiste à se débarrasser de corps solubles par osmose à travers une membrane perméable.

qu'il envahira progressivement le corps de son hôte peu à peu vidé de sa substance, en réalité, le bactériophage, dont un fragment seul pénètre l'enveloppe du microbe, semble aussitôt disparaître. En quelques minutes l'aspect intérieur de la bactérie tout entière change, passe par des stades d'opacité aux électrons qui traduisent un remaniement de toute sa structure, et soudain, de même que s'écroule un morceau de sucre plongé dans l'eau et que le liquide a miné de toute part, c'est la bactérie dans son ensemble qui s'évanouit ; et dans le cerne où se devine encore sa forme extérieure (*ghost*, son fantôme, comme disent expressivement les Anglo-Saxons), une masse compacte de bactériophages, rangés l'un contre l'autre et surgis comme par prestidigitation, occupe, avant de se disperser, l'espace de la bactérie disparue.

Le virus de la grasserie, ou jaunisse du ver à soie, se présente à nous dans les cellules du ver malade sous forme de polyèdres hexagonaux réguliers. Sa composition chimique est parfaitement connue, le nombre et l'orientation dans l'espace de chacun des acides aminés [1] qui le composent, déterminé avec précision, et sa structure est celle d'un cristal parfait. Au microscope électronique il apparaît opaque, homogène, géométrique comme un minéral. Mais que l'on traite ce cristal avec un peu de carbonate de sodium dilué : il se désagrège, se dissout, et sur l'écran du microscope électronique, là où était l'hexagone rigoureux du polyèdre dont la trace se devine encore, apparaît maintenant un amas de petites particules bacilliformes ressemblant, taille mise à part, à de vulgaires microbes dans le champ d'un microscope ordinaire.

D'autre part, des expériences bien conduites et bien contrôlées établissent irréfutablement qu'il est possible, en injectant, à des vers à soie apparemment sains, diverses substances chimiques (en particulier des acides nucléiques), de faire apparaître de toutes pièces chez les vers une polyédrie semblable à la maladie naturelle, et comme elle infectieuse, transmissible par contagion directe du ver malade au ver sain. On y retrouve, à l'examen au microscope électronique, au sein des mêmes polyèdres, les mêmes virus en bâtonnets évoquant irrésistiblement de très petits microbes bacilliformes.

Verra-t-on se créer la matière vivante ?

Sans doute les apparences sont-elles souvent trompeuses et sommes-nous dupes d'aspects purement morphologiques : il n'en est pas moins vrai qu'à ce degré élémentaire d'organisation que nous offrent les petits virus, il semble que l'on puisse passer, facilement et sans dénaturation définitive, de la structure de la matière vivante à celle de la matière

1. Toutes les protéines, matériaux de construction de toute matière vivante sont, en dernière analyse, constituées par des échafaudages compliqués de molécules plus simples, les acides aminés, dont il existe un peu plus d'une vingtaine et dont la structure chimique est exactement connue.

inanimée, et que l'on puisse aussi, au moins dans certains cas, revenir à la structure originelle avec récupération de la virulence.

Cela ne veut pas dire qu'en aucun cas, dans les exemples qui précèdent, de la matière vivante ait jamais été créée, ou plus exactement, que la vie ait été communiquée à de la matière organique ; d'abord parce qu'il n'est pas possible de prouver que les virus les moins élevés en organisation soient effectivement vivants, ensuite et surtout parce que le virus est souvent récupéré, reconstitué en quelque sorte, à partir d'un virus qui préexistait et dont la virulence a été, pour un temps, supprimée : il n'a, au mieux, fait que changer d'état, transitoirement. Enfin l'hypothèse reste toujours possible que des virus incomplets, passant dans les tissus de l'hôte par un stade où nous ne pouvons les déceler en l'absence de virulence, aient été activés par les traitements (il y a des exemples probants d'activation de probactériophages en bactériophages sous l'influence des rayons ultraviolets) et aient remplacé le virus détruit dans le cas des virus réactivés, ou dévoilé un virus latent dans le cas des virus d'apparition spontanée ou provoquée.

Nous touchons ici au nœud même du problème des virus, celui par lequel ces agents infectieux se montrent parfois si proches des gènes, ces supports matériels de l'hérédité qui sont groupés dans les chromosomes, et qui, comme les virus, sont liés étroitement au fonctionnement de la cellule, à sa reproduction, à sa vie, sans posséder par eux-mêmes de façon autonome les attributs de la vie.

Il ne nous est pas pour le moment possible d'aller plus loin dans les conclusions à tirer de recherches dont on a pu entrevoir, par les quelques exemples donnés au cours de cet article, la croissante complexité.

Il ressort en tout cas de l'ensemble de ces recherches qu'il existe, à l'analyse finale du mécanisme intime des processus biologiques, le même principe d'incertitude que l'on rencontre à l'analyse des phénomènes physico-chimiques, dont la vie à cette échelle n'est qu'une manifestation, et qui veut que lorsque la précision des méthodes d'examen tend vers son maximum, l'objet examiné échappe à l'observation.

Dans le cas particulier de la biologie, augmenter, par exemple, les grossissements du microscope électronique n'aboutit qu'à constater la discontinuité d'une matière déjà placée par la nature même de l'examen dans des conditions incompatibles avec la vie (dessication, vide, bombardement électronique). Aux grossissements que donnera le microscope protonique, toute structure biologique s'évanouira. Autant décrire la Vénus de Milo d'après l'image au microscope d'un millième de millimètre carré de sa surface : l'aspect en sera tout pareil à celui d'un vulgaire caillou de la même matière. L'analyse aux rayons X de la matière nous renseigne sur la périodicité des groupements atomiques intra et intermoléculaires : mais les renseignements recueillis sont valables pour une échelle de tailles où la vie n'entre plus en ligne de compte.

Il y a un ordre de grandeur où la matière organique active, repré-

sentée en particulier par les virus et par les gènes, est dans un état intermédiaire où elle paraît n'être ni vivante ni morte, *peut-être parce qu'elle est à la fois l'un et l'autre.*

De même que la vie est probablement apparue sur la terre par l'organisation et la complexité croissante de molécules finalement douées du pouvoir de reproduction, de même, il est possible que les manifestations de la vie à l'échelle infra-microscopique apparaissent par une transition insensible entre la matière inanimée et la matière animée.

Ici nous quittons le terrain solide de l'expérience pour nous engager sur le sol mouvant de l'hypothèse métaphysique. Il serait imprudent d'aller plus loin et de prétendre trancher un débat qui touche au mystère des origines de la vie.

Mais ce n'est pas le moindre attrait du problème passionnant des virus, que son étude ait pu nous conduire jusqu'aux limites sans cesse reculées de la science.

PIERRE LÉPINE

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LES ISOTOPES RADIOACTIFS

par Fernand Lot *(Hachette)*

Les isotopes sont des atomes d'un même élément, légèrement différents par leur masse atomique ; certains sont stables et d'autres radio-actifs. Les isotopes radio-actifs — on en compte plus de 700 — possèdent des propriétés qui leur confèrent une importance pratique en médecine, en biologie, dans l'industrie, en toxicologie, en archéologie...

Tout comme les rayons X, les radio-isotopes offrent un certain danger contre lequel il faut se préserver.

L'avènement des isotopes inaugure un monde nouveau qui assurera peut-être, à tous subsistance, vêtement, logis, culture, loisirs. Du laboratoire, ils passent à l'usine, à l'atelier, mille produits seront « par leurs soins », surveillés, vérifiés, comptés, améliorés (étude des métaux, des alliages, de la friction, de la lubrification, des vitesses d'autodiffusion, du degré d'adhérence des produits de réfection des routes, du rôle des isotopes en agriculture et en élevage, etc.).

Cette mise au point documentée, au style clair et alerte, donne une excellente vue d'ensemble de la question, accessible au lecteur non spécialisé.

A. T.

ESQUISSES ET NOTES DE TRAVAIL INÉDITES

de Claude Bernard

recueillies et commentées par Léon Binet *(Masson)*

L'œuvre de Cl. Bernard était déjà fort importante. L'amitié qui unit le docteur L. Delhoume au doyen L. Binet a permis à ce dernier d'étudier trois cahiers inédits de médecine expérimentale, écrits par Cl. Bernard. En plus des documents importants consultés à l'Académie des Sciences et à l'Académie de Médecine, deux cahiers de notes détachées, le cahier Professorat, le cahier C. J., un cahier de notes anciennes et une série de feuilles et dossiers prêtés par le docteur Delhoume, constituent la base de cet ouvrage. Aux inédits, L. Binet a ajouté quelques expériences physiologiques poursuivies en France et qui prouvent que « Cl. Bernard avait raison ». Seize planches, photographies de manuscrits et reproduction d'une esquisse de Lhermitte représentant Cl. Bernard expérimentant sur un lapin, et entouré de ses élèves, illustrent le volume fort intéressant pour l'histoire des sciences.

A. T.

(Suite de la Chronique bibliographique page 165.)

PAUL FORT

par Paul Guth

Rue Gay-Lussac, je traverse cette cour à poubelles qui est souvent, à Paris, l'antichambre des suavités.

Au rez-de-chaussée, Paul Fort m'introduit dans son antre. Un chimiste et un physicien, un géologue et un agronome devraient s'associer pour étudier la consistance ou la fluidité qu'a prise ici le papier.

Le papelard s'agglomère sur une table en cubes de granit. Ailleurs il prend la minceur superposée du schiste, la viscosité de l'argile, la fragilité volante de la feuille de tremble.

Enveloppes, prospectus, cahiers, blocs. Je ne m'étonnerais pas de trouver l'antique volumen qui s'enroule comme le couvercle des boîtes de sardines.

Le papier s'entasse en remparts à la Vauban. Sur ses contrescarpes flotte une odeur de poussière, riche en vitamines d'encre.

Ceci n'est pas un capharnaüm mais une Société Fermière. Comme celle que Lamartine monta, au soir de sa vie, pour vendre ses œuvres.

Les propriétaires de Vichy *écoulent* leur eau minérale. Pourquoi le poète ne mettrait-il pas la source d'Hippocrène en bouteilles pour l'expédier aux consommateurs ?

Paul Fort se dresse de toute sa stature de négociant. Au sombrero du prince des poètes de jadis, il a substitué un béret basque, qu'il se colle de biais sur le crâne comme un pansement. Le nez majuscule, blasonné, au bout, d'un losange, annonce cette splendeur de sensualité qu'on attribue à Henri IV. La bouche se relève aux commissures pour le baiser que jette de loin la main nerveuse. Le teint a la couleur de la selle des chevaux sur le dos desquels on enlève les belles.

La Société Fermière bouillonne en Paul Fort. Ses confidences économiques ruissellent le long de son foulard blanc, pareil à la corde des pendus qui porte chance.

— Pour publier un texte de trente-six pages, des éditeurs demandent à des poètes devinez combien ?... Cent vingt mille francs !... Une seule solution : la Société Fermière du poète, comme celle d'Hugo avant son exil. Comme celle de Péguy. Ainsi Péguy a sauvé quatre bonshommes : Romain Rolland, les deux Tharaud, et lui-même.

La voix de Paul Fort imite le bourdonnement de l'abeille. Elle s'englue dans un miel de précaution. Elle scande les temps forts en complaintes et en laisses, puis retombe au chuchotis. Voix de troubadour, qui s'accorde à la vielle, ou d'aède qui rafistole sa cithare en déjeunant d'une olive.

Cet homme, né le 1er février 1872, évoque sa conquête du pouvoir. Je dois faire passer cette date plusieurs fois dans ma mémoire pour bien m'assurer que le total des années fait bien quatre-vingt-un : 1er février 1872, tant le jarret est ferme, l'œil net, le geste prompt.

— Divoire, Salmon, Picard, Apollinaire et moi nous sommes montés à l'assaut des journaux. Divoire a fait la connaissance de Bailby. Ce fut le premier joint. Ensuite le démiurge Apollinaire, ce bienfaiteur, a conquis les gazettes.

D'un mouvement circulaire il me désigne les remparts de prospectus qu'il envoie à ses clients. Cette forteresse des Muses est l'aboutissement d'un long labeur.

— Avec Salmon et Apollinaire nous avons écrit vingt-deux mille lettres !

La précision n'est là, évidemment, que pour sa vertu décorative. Il aurait dit aussi bien quatorze mille cent cinquante-huit.

Dans son dos, une affiche de la cathédrale de Reims.

— Ma ville !...

Il est difficile de fixer ce rhapsode. Il vole d'inspirations en digressions, de retours en arrière en allusions voilées. Il amorce soudain sa mélopée. Ainsi devait procéder Homère après s'être éclairci la gorge.

— Je suis né à Reims, au 1, comme un clou... rue du Clou-dans-le-Fer, en face de la cathédrale.

Les corneilles hantent souvent les églises. Jusqu'à six ans et demi lui fut l'hôte du parvis.

Les yeux clignés, il se revoit dans la cité des rois. Un cerf-volant le liait au ciel.

— Une petite amie à moi émanait du Lion d'Or... Elle avait de beaux cheveux d'or.

Il roucoule avec gourmandise.

— Nous montions sur le cheval de Jeanne d'Arc pour lancer mon cerf-volant. Sa queue s'enroulait au cou des rois de France. Foi de Républicain, il n'est jamais tombé de rois !...

Au fond des brumes du temps, sa maison lui apparaît, en bois noir guilloché d'or.

— Oh ! elle a été détruite, pendant la guerre !... Reims n'était pas encore cette ville rose qu'elle est devenue grâce à un maire originaire de Toulouse...

Son père, Aristide Fort, avait fondé une maison de champagne, accouplée au *Figaro :* Le Figaro-Champagne. Du vin à bulles il sauta aux Assurances. Il devint Inspecteur principal de la Nationale-Vie.

Peut-être versa-t-il dans le sang de son Paul quelques gouttes du sens des affaires.

Mais la lignée, depuis Henri III, comme l'attestent les papiers, se poudrait de la farine des minotiers.

Les mouvements de sa race projettent Paul Fort vers les mystères de l'engendrement. Je m'y perds autant que dans la Bible, quand elle dénombre la postérité d'Adam par Seth jusqu'à Noé.

Enosch, âgé de quatre-vingt-dix ans, engendra Kénan. Enosch vécut, après la naissance de Kénan, huit-cent quinze ans ; et il engendra des fils et des filles... puis il mourut.

Kénan, âgé de soixante-dix ans, engendra Mahalaleel...

Photographies en mains, preuves à l'appui, il me démontre qu'il fut un engendreur opulent. J'emmêle les écheveaux de l'histoire, je mélange les épouses.

— La première était une femme délicieuse, la belle-mère de Gino Severini qui a révolutionné la peinture... La deuxième, je l'appelais mon page : Marguerite Gillot... C'était une poétesse charmante, sans le vouloir. Antoine institua un prix de poésie. Elle obtint le premier prix ; le second couronna Jules Romains, le troisième Magre... Ma troisième femme, je l'ai enlevée à sa famille. C'est Germaine Poujet d'Orger, que j'appelle Germaine Tourangelle.

Nous retournons au père Fort, à Aristide.

— Mon père était l'ami du père Lepic. Il venait apporter le viatique à Jules Renard, de la part du père Lepic.

Avec une ruse de poète, Paul Fort touille ainsi sa soupe de mémoire. Il y marie le vrai et ce plus vrai, que les profanes appellent le faux, qui forme la chair et le sang des créatures de l'esprit.

— Mon père vint s'installer à Paris, rue Saint-Placide, au coin de la rue de Vaugirard.

Ainsi Paris devint la seconde cité royale de Paul Fort. Au lycée Louis-le-Grand il se heurta à un proviseur brutal, destiné à expulser de son établissement les futurs grands hommes. Après Weygand, il « vida » Paul Fort.

— Nous avions succédé à Antoine au Théâtre Moderne, qui est aujourd'hui un cinéma, au 3 ou au 4 du Faubourg-Montmartre. Gidel me reprochait d'y jouer des fous : Villiers de l'Isle, Adam, Maeterlinck, Verlaine...

Paul Fort a tout vu. Au Café Voltaire il a vu le crâne de Verlaine. Il est bien obligé de le dire « *socratique* », puisque, maintenant, tout le monde, en l'imitant peut-être, l'appelle ainsi. Il a vu le veston noisette de Moréas. Il a entendu Pierre Louys réciter du Ronsard pendant une bataille de boules de neige. Il a fait la connaissance de Gide au cours de cette même bataille.

Il a vu Lugné Poë, un géant à tête de Bismarck, qui vendait des faveurs

rue Turbigo. Il l'a arraché à ce commerce pour le jeter dans la mise en scène de théâtre.

Il me dirait que Baudelaire était charcutier et qu'il l'a orienté vers l'alexandrin, qu'il ne m'étonnerait pas. Je n'ai plus devant moi un beau jeune vieillard, né à Reims le 1er février 1872, « *gris, pommelé, rusé, rasé* »... mais le père Kronos, qui prend par la main les marchands de chaussettes pour en faire des dieux.

A quel moment a-t-il commencé à versifier ? Cela se perd dans le miroitement des siècles, entre les pattes des chevaux d'Azincourt ou sous les carquois des Sept contre Thèbes.

Vers seize ou dix-sept ans, il composa sa *Ronde autour du Monde*, qui a servi de ceinture à la planète.

— J'avais entendu une nourrice bretonne chanter :

« *Si tous les gens du monde étaient de mon avis.* »

Un Corse l'a mis en musique. Les Russes l'ont adopté. On a fini par croire que c'était un poème du moyen âge.

Qui est l'auteur de *la Chanson de Roland* ? Son dernier vers nomme bien un certain Turoldus (*ci falt la geste que Turoldus declinet :* ainsi finit la geste que Turoldus achève). Mais Turoldus est-il l'auteur, ou simplement le jongleur qui chanta la *Chanson*, le scribe qui la copia ?

Peut-être, plus tard, devant les quinze volumes de ballades, les érudits se demanderont-ils si ce Paul Fort est bien l'auteur de cette œuvre cyclique, ou simplement son scribe ou son jongleur. Ils scruteront ces ballades angevines, cornouaillaises, poitevines, angoumoises, saintongeaises, auvergnates... Ils les attribueront à des auteurs de ces différentes provinces, cachés sous le nom générique de « *Paul Fort* », ou « *Paul-le-Fort* », ainsi nommé pour sa puissance collective, car il était légion.

Celui qui commença à façonner le pré carré de ce royaume fut Pierre Louys. « Qu'est-ce qui pourrait vous faire plaisir ? » lui demanda-t-on après le triomphe d'*Aphrodite*.

— Qu'on rassemble les poèmes de Paul Fort ! répondit ce philanthrope.

— Jammes, Louys, Gide et moi, nous formions un groupe d'une sainteté admirable ! rêve Paul Fort. On peut faire six enfants rabelaisiennement et, dans les Lettres, être des moines. Aujourd'hui André Breton, encore, est ainsi.

Sur un tapis volant de gibus et de crottin de cheval, Paul Fort saute jusqu'à notre temps. Prince des poètes, ainsi qu'on le proclama en 1912, après Verlaine, Mallarmé et Léon Dierx, il l'est resté. Il respire toujours l'oxygène de l'actualité.

Ses chansons ne gisent pas sous la naphtaline des musées. Elles habitent encore les lèvres.

— Un jeune, lancé par Patachou, me fait un bien inouï. C'est Brassens. Dans les cabarets il chante mon *Petit Cheval Blanc*. Comme Rothschild j'ai mon écurie, avec ce « Petit Cheval ». Au dénouement, « *casqué d'un*

éclair blanc », il meurt. Des petites filles m'ont écrit : « *Vous ne pourriez pas changer la fin ?* »

C'est que les petites filles s'en mêlent. Et cela n'est pas fait pour déplaire à Paul Fort.

— Hier encore, une diseuse me conduit dans une école... rue Tiquetonne, une rue pour chaise à porteurs... On me présente à quatre cents jeunes filles de quatorze à dix-sept ans, toutes jolies... A la fin je dis : « Je voudrais honorer ma femme. Que toutes les « Germaine » se lèvent ! » Personne ne bouge. Germaine n'est plus à la mode... Je demande son prénom à la directrice : Marguerite. Encore personne ! A la diseuse : Reine !... Trois Reine s'avancent.

« Je vais vous jeter mon gant ! », leur dis-je. Celle qui l'attrapera aura mes poèmes.

D'un hochement de tête il me relance vers sa jeunesse.

— La mère de ma première femme vendait des globes de pendules, rue Saint-Placide. A mon mariage je devais avoir pour témoins Verlaine et Mallarmé. Verlaine, empêché pour cause de cuite, n'a pas pu signer. Lugné Poë l'a remplacé... Pour vivre nous avons ajouté des fleurs naturelles aux socles pour pendules.

Il prend le gémissement des mendiants, aux portes des églises. On comprend comment le poète, dans la suite des siècles, fut toujours un plaintif. A travers cette mélopée je crois comprendre qu'il vendait des fleurs et que, la nuit, il allait les acheter aux Halles. Il lui plaît, en tout cas, de se rêver sous la rosée des bouquets.

La complainte repart, à l'amble, dans la direction du Jardin du Luxembourg, « *qui a formé jadis un tas de petits Hamlets* ». Ce Luxembourg qui fut la Villa Médicis et le château d'Elseneur de cette génération.

Nous accrochons aussi, au passage, un bras de Pierre Louys, « *ce chantre grec qui avait en lui du bibliothécaire* »... « *Il lui aurait fallu la Bibliothèque d'Alexandrie* »...

Nous racolons derechef Apollinaire. Paul Fort déplore cette légende d'Apollinaire grand Européen. Il le préfère Parisien, ami des guéridons de cafés, fils de Verlaine.

De là, nous divaguons vers les règles d'or de la poésie.

— La poésie est une chanson qu'on parle... La plus grande âme de poète, en France, c'est Pascal. Si on lui avait dit qu'il était poète il serait mort de rire...

On sent que les surréalistes le tracassent. Ils lui donnent du tintouin, ces rivaux !

— Les surréalistes ont de grandes beautés : des images condensées. Mais leurs machins sont souvent une litanie d'idées générales, pas un poème.

Il couve la poésie sous son béret.

— C'est tellement vaste !... Du poème en prose à la grande laisse claudélienne, au vers libre, au vers à assonance...

Une oscillation du béret me révèle que Racine a écrit en vers libres.

— Mais oui : « *Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?* »... Ça respire. Il y a plus de douze pieds là-dedans.

Comment procède-t-il, lui-même ?

— Je commence par écrire mes rythmes en prose. Supposons un paragraphe que composent quatre vers. Ils ne riment pas toujours. C'est assonancé intérieurement. Cela me permet de faire mon charme où je veux.

« Mon charme »... Le béret a coulé un doux regard. Deux doigts froissent un oiseau.

— C'est un instrument complet. Je pars de la prose un peu tenue, comme celle de Rabelais, avec un rythme fait par virgules. Il faut qu'il y ait des respiratoires.

Il est aussi acharné que la vigne de sa Champagne dans la craie, ce rusé poète. D'un acharnement aussi paisible, qui participe du cep et de l'osier.

— On me dit : « Vous avez trop écrit ! ». Mais c'est ma vie que je raconte. D'autres me cornent aux oreilles : « Écrivez vos Mémoires ». Mais mes Mémoires ce sont mes poèmes !

Il se raconte en quinze volumes de ballades. « *Germaine Tourangelle* »... « *Chansons pour me consoler d'être heureux* »... « *Que j'ai de plaisir d'être Français !* »... Toutes les façons d'aimer la France, à pied, à cheval, sous le chaperon de Louis XI, ou parmi les manchots de la Terre Adélie.

Avec les Aubettes aux yeux de violettes qui l'attendent sous bois et leurs jeux « *sur le haut d'un rocher, montrant à Dieu tout ce qu'il faut cacher* ». Avec Dupleix à Chandernagor. Et les beaux mots dont il se pourlèche les oreilles : Cazimbazar, Balassar, Mazulipatam...

Du clos normand à la *Chanson prosée de l'Ogre noir. Le bel anneau, le beau collier, bel ogre noir m'avait donné.*

L'air de la plainte incertaine.

« *En amour, écoutez-moi bien, jeunes et vieux, qui est sûr du bonheur déjà n'est plus heureux.*

Les gambades joueuses, la répétition conteuse, le doigt levé. Ou le calembour pour almanach Vermot :

J'aurais été toute ma vie le Fakir pas à conséquence. Avec l'excuse, au bas de la page : *Je ne le ferai plus.*

Les mille et un tons. Les mille et une farces et attrapes, drôleries et facéties. Les mille et une larmes arrêtées, au ras du cil, rattrapées dans une pirouette. Du poil à gratter au rêve d'azur. De la chanson du pingouin fiancé, prête pour une cave de Saint-Germain-des-Prés, à *Papillonnée de nefs aux entours de Madagascar*, qui ressemble à du Claudel :

Frôleuse de vos bords, Madagascar, en vue de vos ports, ô grande, ô longue île, sur mer dressée ou plane comme une huile...

Il faudra bien se pousser pour lui faire une place à cet homme-orchestre dont Charles Thibault a dit que la Vierge avait verrouillé en son corps les sept âmes des poètes de Champagne : Colin Muset, Rutebeuf, Gace

Brûlé, Thibault, Eustache Deschamps, Guillaume de Machault, La Fontaine.

Pourquoi n'est-il pas de l'Académie Française, lui qui fut Prince?

— Je me suis présenté une fois. J'ai laissé les quelques voix que j'avais à Valéry. Quand je l'ai félicité il m'a envoyé un télégramme : « Qui est élu? »

Il soupire du béret.

— Pour l'Académie il faut passer trois mois à faire des visites. Je ne trouverai jamais le temps. Et ma Société Fermière?...

La présente madame Paul Fort fait son entrée. Des yeux de bleuets, une verve de gaillarde. Elle s'installe aux écritures dans la pièce voisine. Par la porte ouverte, elle commente les propos de son Faune, comme le chœur d'Aristophane.

— Les visites à l'Académie?... Vous verrez! Il ne les fera jamais!...

— Ce n'est plus de mon âge. Je leur écrirai!...

Soufflement de doute de madame Paul Fort.

— Pfeuh! Il faudrait que tu vives jusqu'à cent cinquante ans!...

Il me montre sa boutonnière, où rutile, depuis peu, la rosette sur canapé de Commandeur de la Légion d'Honneur.

— Pour un de mes livres je reçois sept ou huit lettres. Pour ça j'en ai reçu quinze cents.

MADAME PAUL FORT : On lui a accroché un trottoir à punaises!... Ce bout de sein c'est Ronsard...

(Nouvelle métaphore, sans doute, pour désigner l'ustensile honorifique.)

— Mais oui, Ronsard!... La promotion Ronsard, pour les poètes, avec trente ans de retard!...

A la cantonade, madame Paul Fort m'explique comment toute la maison est transformée pour sa progéniture, en refuge de l'Armée du Salut.

— Il y a ici mes deux filles et leurs sept gosses. A onze dans sept pièces... Des lits à étages et des bat-flanc... On les a vernis, on a mis des petits rideaux.

Mais Paul Fort n'est pas seulement une annexe de la Sécurité sociale. Il est aussi un Lyautey et un Haussmann.

Ce flaireur de terre acheta, en 1921, trente-trois hectares à Montlhéry, pour une bouchée de pain.

— Maintenant il y a quatre-vingt feux... Je suis un lieudit... Mes gens se sont appuyés sur moi pour avoir l'eau et l'électricité.

Il a remué ciel et terre, égouts et canalisations. On appelle « *montée Paul-Fort* » un raidillon, cousin de l'illustre *chemin montant, sablonneux, malaisé*, où La Fontaine ahana, allant en Limousin.

Reims, Paris, Montlhéry, voilà les trois perles de sa couronne.

Ces perspectives immobilières exaltent madame Paul Fort. Elle passe la porte et nous rejoint. Elle me montre la photographie de son époux, faite jadis par Oscar Wilde : moustaches de marchand de vins, chapeau Rembrandt.

— Ses bacchantes je n'avais rien contre elles... Mais quand elles ont blanchi ce n'était plus ça. On a essayé un produit. Il valait mieux les couper.

Des photographies de Montparnasse. Là aussi il manifesta une vocation de marchand de terrains.

— De 1905 à 1914, par l'intermédiaire de Philippe Berthelot, c'est moi qui ai obtenu les terrains où l'on jetait les boues. Sur leur emplacement on a bâti le café de la Coupole.

Nous revenons aux grandes discussions sur la poésie, comme devaient s'en payer les gens de la Pléiade dans leur collège de Coqueret, quand le suif dégouttait des chandelles.

— Certains des surréalistes me plaisent beaucoup... Éluard par exemple. Mais la mémoire ne garde pas leurs poèmes. Or la poésie est faite pour qu'on s'en souvienne, la prose pour être oubliée. C'est par le rythme qu'on grave dans la mémoire.

De toute la prose française lui-même n'a retenu que trois phrases :

— *Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie* (Pascal).

— *Madame se meurt ! madame est morte !...* (Bossuet).

— *M...* (Cambronne).

Il puise des deux mains dans le présent et le passé.

— Les plus hardis me servent. Je chipe dedans. On voit passer une hirondelle, vous ne l'avez pas pour cela dans votre fricot.

Il cherche ses secrets dans les poches des plus grands.

— Les guerres d'Italie nous ont perdus. Elles nous ont amené l'avocat, la joliesse. Elles ont tué chez nous le grec. Quelle que soit la prestance de Bossuet, c'est l'avocat ! Les romantiques, l'avocat !...

Il rêve à la force de Villon.

— Il ne gardait que l'utile. Quand il disait : *l'empereur au poing doré*, le sceptre était devenu le poing. Sans les « *comme... comme* »..., ces breloques !

« Comment faites-vous donc ? demandaient des jeunes gens à Verlaine. On voudrait vous imiter. »

« C'est très simple, répondit le divin poivrot, enlevez l'inutile ! »

Paul Fort rêve au Shakespeare français, que nous n'avons pas eu, et qu'ont étouffé dans l'œuf les guerres d'Italie.

A quatre-vingt-un ans, il poursuit son projet de musique perpétuelle. Par-delà les modes des chapelles et les tics des cliques, il pousse en avant, à coups de cymbales et de flutiaux, sa chanson du bout du temps.

— Vivre sa vie et rythmer son haleine... Tout sera chanté de ce qui suinte de moi comme une sueur.

PAUL GUTH

LES LIVRES D'HISTOIRE

par Pierre Audiat

Reines...

Le couronnement de la reine Elisabeth II a ramené l'attention sur celle qui fut Elisabeth Ire, et le livre de M. Jacques Chastenet, de l'Institut : *Elisabeth Ire* [1] arrive à son heure. Un Français trouvera peut-être singulier qu'on ait l'air de proposer en exemple à la gracieuse souveraine qui règne aujourd'hui sur le Royaume-Uni la dernière représentante des Tudor, dont la vie privée fut tumultueuse et dont les mains se souillèrent de sang. Le romantisme est passé par là : nous nous attendrissons sur l'infortunée reine d'Écosse, Marie Stuart, tenue longtemps en prison puis décapitée sur l'ordre de sa royale cousine, et la mémoire d'Elisabeth Ire en souffre.

C'est que notre optique (rien que de naturel) n'est point celle d'un Anglais, que nous inclinons à confondre gouvernement et sentiment, et que, comme l'a bien dit un de nos poètes, à nos yeux :

> Pour grands que soient les rois ils sont ce que nous sommes.

De là cette tendance à éplucher leur conduite comme s'il s'agissait de simples boutiquiers et à les juger au nom d'une morale valable pour tous. M. Jacques Chastenet a, sur la plupart d'entre nous, la supériorité de connaître si bien l'Angleterre qu'il sent profondément que, pour les Anglais, Elisabeth Ire représente la royauté dans ce qu'elle a de plus habile, de plus fort et de plus heureux. Davantage : Elisabeth Ire incarne parfaitement le peuple anglais, vertus et faiblesses comprises — mais nous ne rangeons pas sur le même tableau que les Anglais faiblesses et vertus.

M. Jacques Chastenet ne se borne pas à sentir pourquoi le règne d'Elisabeth Ire est un grand règne, Elisabeth une grande reine, il nous rend la

1. Fayard.

chose sensible dans une biographie ramassée, rapide, brillante, épinglée de traits admirablement choisis.

D'abord cette duplicité, pour ne pas dire cette hypocrisie, que nous lui reprochons parfois, ces déclarations sur une chasteté que rend douteuse le nombre de ses amants, ces promesses de contracter un mariage qu'elle feindra de rechercher longtemps mais qu'elle ne conclura jamais, ces intrigues compliquées qui la conduisent à soutenir puis à abandonner les huguenots d'Europe pour les appuyer à nouveau, ces protestations d'amitié ou de bon vouloir qui recouvrent une hostilité foncière, ne sont que variations sur le thème fondamental de la politique britannique : « Attendre et voir venir ». Exécutées, il est vrai, avec un art remarquable de la mise en scène.

Au lendemain de la Saint-Barthélemy, elle reçoit l'ambassadeur de France, La Mothe-Fénelon, qui lui apporte la version officielle du massacre : « Regrettable mais simple épisode de la rivalité entre les Guise et les Coligny ; le roi Charles IX (qu'elle a failli épouser) n'y est pour rien. »

Quand l'ambassadeur est introduit, écrit M. Jacques Chastenet, il trouve la souveraine vêtue de noir des pieds à la tête et entourée d'une cour également en grand deuil. Au milieu d'un silence de mort, Élisabeth s'avance vers lui, écoute son discours d'un air glacial, puis le prend à part pour lui dire que, si elle ne saurait mettre en doute la parole du roi Charles IX, elle n'en tient pas moins en abomination les coupables du forfait.

Ayant ainsi donné, par cette mise en scène, un semblant de satisfaction à l'indignation de ses sujets protestants, elle s'arrête là ; non seulement elle se garde de dénoncer l'utile alliance avec la France, mais elle va accepter d'être la marraine de la fille qui naît à Charles IX, voire ne tardera pas à remettre sur le chapitre son projet de mariage avec Alençon (le jeune frère de Charles IX).

Pareillement : si, au fond, elle est indifférente et probablement sceptique en matière de religion, elle a conscience de l'attitude qu'elle doit prendre en tant que chef de l'Église anglicane. Elle sévira donc contre les papistes, mais, si l'on peut dire, pour faire plaisir à son peuple et répondre à ce qu'il attend d'elle. Alors que pendant les cinq ans du règne de Marie Tudor trois cents protestants ont été envoyés au bûcher, durant les vingt ans du règne d'Elisabeth, deux cent cinquante catholiques seulement périront, pour fait de religion.

Encore : ce respect, essentiellement britannique, des formes de la justice qui donne au procès de Marie Stuart son allure particulière : Elisabeth, à regret, paraît céder à l'arrêt des juges, aux sentiments du Parlement, aux souhaits du peuple pour laisser s'accomplir une exécution qui la débarrasse d'une rivale détestée. Se retrouver dans une reine qui incarne l'âme nationale exalte les Anglais. « Jamais, écrit M. Jacques Chastenet, les Anglais n'ont été ni ne seront aussi fiers de l'être. » Que l'on pèse bien la valeur de cet *aussi*.

— Madame Humbert-Zeller qui, de son côté, s'est efforcée, dans *Elisa-*

beth Ire [1], de dérouler l'existence de la reine-vierge et d'en éclairer les nombreuses obscurités, souligne un trait de son caractère qui peut être aussi un ressort de sa psychologie : son incroyable perméabilité à la flatterie. Cette souveraine, remarquablement intelligente, que sa culture (Elisabeth entendait l'italien, le français, le latin et le grec) eût dû mettre en garde contre les hyperboles confinant à l'ironie, que sa pratique des hommes et des femmes devait avoir instruite des mobiles qui les font agir et parler, avale les plus grossiers appâts quand ils sont enrobés dans le miel des louanges et de l'admiration.

Joint à la haute idée qu'elle a de la majesté royale, un tel narcissisme en ferait une proie des aventuriers de toute espèce si ces courtisans effrénés après avoir atteint leurs objectifs, ne commettaient l'imprudence de hausser le ton et de vouloir dominer celle qu'ils pensent avoir subjuguée. Ainsi, ils se perdent eux-mêmes en abandonnant les armes qui leur ont assuré le succès. D'où le défilé de favoris qui se succèdent jusqu'à la mort de la reine sans qu'aucun d'entre eux parvienne à se maintenir.

Le livre, consciencieux et minutieux, de madame Humbert-Zeller, ne laisse pas d'Elisabeth une image aussi nette que le livre de M. Jacques Chastenet, il y a entre eux la différence qui sépare une gravure sur bois d'un dessin à la plume, mais il contient quelques-unes de ces vues délicates que seule peut avoir une femme jugeant une autre femme.

— Après Elisabeth Ire, Victoria — chronologiquement et symboliquement — est la reine dans laquelle le peuple anglais reconnaît son âme. Il était curieux d'étudier comment dans Victoria le sentiment de la majesté royale et l'entraînement de la passion avaient interféré. On savait, avant même la publication des papiers de la reine Victoria et de la correspondance du prince Albert, qu'au roman d'amour dont la légende s'était emparé de bonne heure s'ajoutait le rôle politique d'un prince de Saxe-Cobourg empressé, comme tous ceux de son sang, à régenter l'État dans les limites, fort étroites à vrai dire, où le permettaient les institutions britanniques, mais tout cela demeurait vague. Dans un ouvrage que les documents lestent sans l'alourdir, et qui est souvent égayé par un sourire malicieux : *Albert et Victoria. La vie singulière d'un prince consort* [2], madame Françoise de Bernardy nous conte, en détail, l'histoire du mariage royal : l'amour, la politique, la rigueur de l'étiquette y tiennent leur place. Rien de plus piquant que les disputes de préséances qui opposent, en des incidents parfois vifs, les oncles de la jeune reine au prince Albert. « Avoir le pas » prend ici toute sa signification, puisque celui qui le prend indûment s'expose à être « bousculé » par l'ayant droit.

« *Je ne suis pas le maître de la maison* », écrivait un jour non sans amer-

1. Dominique Wapler, édit.
2. Amiot-Dumont.

tume le prince Albert à l'un de ses amis, « *mais seulement le mari* ». En fait, le mari de la reine n'aurait vraisemblablement jamais obtenu le titre de prince consort sans la ténacité de Victoria. Encore ne fût-ce qu'après seize ans de mariage, et par l'expédient de lettres patentes échappant à un vote du Parlement, que, le 25 juin 1857 le prince Albert devint « prince consort du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande » : il devait mourir quatre ans plus tard.

— Que la Russie, ses ambitions, son humeur changeante, son impérialisme ardent mais prudent, soient aussi bien représentés par Catherine II que par Pierre le Grand, voilà qui étonne — si l'on considère que la grande Catherine était une princesse purement allemande, que jusqu'à quinze ans elle ne savait pas un mot de russe et que, future chef de l'Église orthodoxe, elle avait été élevée dans la confession luthérienne. Appelée à Moscou par l'impératrice régnante Élisabeth pour épouser le grand-duc héritier Pierre grâce à une de ces combinaisons fortuites auxquelles parfois se plaît le destin, Sophie d'Anhalt-Zerbst, devenue Catherine par l'effet du baptême orthodoxe, était encore fort loin du trône de la Russie. Tout laisse croire qu'elle ne l'eût jamais atteint, et même qu'elle eût été assez promptement renvoyée dans sa province natale, sans une volonté de fer dissimulée par une souplesse opportune, sans une intelligence qui lui permettait d'éventer les mille pièges tendus dans une cour aussi truquée qu'une scène d'opéra, sans un charme physique qui lui attira des partisans, des défenseurs, des serviteurs dévoués jusqu'à la mort — la leur et celle des autres.

Lorsque, après un stage de dix-huit ans à la cour de Russie, elle s'empara — enfin! — du pouvoir, elle n'aura point partie gagnée. Le bruit s'est répandu que le prince héritier, le futur tsar Paul Ier, n'est pas le fils de Pierre III, qu'elle l'a eu d'un amant dont on murmure le nom ; on ajoute qu'elle a fait assassiner son mari, et ces bruits, comme nous dirions, « ne sont pas dénués de tout fondement ».

Catherine répondra devant l'histoire à ces médisances par ses actes, mais elle réserve à ses familiers et à ses descendants une explication, à mi-distance de l'apologie et de la confession, plus proche toutefois de l'aveu que de la justification. Elle rédige des mémoires qui, semble-t-il, devaient couvrir la période comprise entre sa naissance et son accession au trône. Bien qu'elle s'y soit reprise à plusieurs fois, jamais elle n'a pu aller jusqu'au bout, mais cette confession inachevée nous livre cependant, enveloppés d'une transparente pénombre, les secrets de sa vie d'épouse et de mère.

Des archives de Saint-Pétersbourg, cet extraordinaire document est sorti seulement en 1907, tronqué et cisaillé comme on peut l'imaginer. Chose curieuse! bien que ces mémoires, écrits de la main de Catherine, aient été rédigés par elle directement en français, ils n'avaient pas encore été publiés en France. C'est madame Dominique Maroger qui, les allé-

geant sans les amoindrir, les parant sans les déformer, vient de combler cette lacune [1].

Ou je me trompe fort ou ces mémoires connaîtront un très large succès, car ils se situent au carrefour des curiosités : amateurs d'histoire, fervents de romans, friands d'anecdotes, spectateurs de drames et de mélodrames authentiques, philosophes enclins à méditer sur la condition humaine, tous trouveront là leur gibier. Catherine II s'y révèle comme un excellent écrivain de langue française, l'égale de nos célèbres mémorialistes. Nous rougissons un peu de l'avoir si longtemps méconnue.

— Avec une dureté apparente, M. André Castelot écrit, à la fin du livre qu'il vient de publier sur *Marie-Antoinette* [2] : « A la veille de la Révolution, aurait-on trouvé un millier de Français ayant pour Marie-Antoinette les sentiments que nous lui portons aujourd'hui ? » Il est vrai que sensibles au contraste entre une jeunesse éclatante et une fin sinistre, émus par le sort inhumain infligé à une femme et à une mère, nous ne voyons plus en Marie-Antoinette qu'une des plus nobles victimes de la Terreur, brebis enrubannée déchirée par des « tigres altérés de sang ».

La connaissance des documents : correspondances, archives secrètes que les recherches de M. André Castelot ont approfondie, nous conduit à rectifier cette touchante image. Les légèretés, les imprudences — c'est le moins qu'on puisse dire — de sa jeunesse ne sont pas les seules fautes qui lui soient reprochables. Plus grave est le double jeu qu'elle n'a cessé de pratiquer pendant les premières années de la Révolution, car il était maladroit, embrouillait tout et compliquait encore la tâche, extrêmement délicate, de l'infortuné Louis XVI. On mesure ici la distance qui sépare Marie-Antoinette de Catherine II : Catherine s'en fût tirée, Marie-Antoinette a vraisemblablement perdu et la monarchie et le roi.

Le livre de M. André Castelot, qui repose sur la synthèse des ouvrages antérieurs et sur de nombreuses recherches personnelles, tend d'abord à être équitable. L'auteur apporte sur le gaspillage d'argent, réellement inouï, auquel se livrait la jeune reine, des précisions qui montrent que son surnom de « Madame Déficit » n'était pas usurpé ; en revanche, il écarte de ses amours les lourdes calomnies et s'applique à saisir une vérité nuancée. Même soin à discerner les mérites et les erreurs politiques de Marie-Antoinette. Toutefois, c'est l'allure du récit qui donnera au livre une vaste audience ; la conjuration des périls puis la montée vers l'échafaud notamment sont décrites avec un sens de la composition et de l'effet qui, joint au souci de ne pas tomber dans la fabulation, sont d'un conteur et d'un historien.

— Les lecteurs de *la Revue de Paris* ont eu un avant-goût de la savoureuse biographie [3] que M. Alain Decaux donne de *la* Castiglione comme on dit

1. *Mémoires de Catherine II écrits par elle-même* (Hachette).
2. Amiot-Dumont.
3. Amiot-Dumont.

un peu familièrement, car elle était comtesse authentique et ne portait pas sa couronne comtale beaucoup plus légèrement que plusieurs comtesses, duchesses, marquises, princesses qui illustrèrent les Tuileries au temps de Napoléon III. Si elle est demeurée en marge de la société du Second Empire, ce fut moins en raison de sa naissance que de sa beauté éclatante qui suscitait la jalousie, de sa hauteur dédaigneuse qui rebutait nombre d'hommes et toutes les femmes, surtout du rôle énigmatique qu'elle jouait à Paris : courtisane, aventurière, espionne ? se demandaient les mauvaises langues. A ces questions ainsi qu'à d'autres, moins injurieuses, M. Alain Decaux donne des réponses qu'on peut tenir pour définitives. Il a eu en mains des inédits, très abondants, et très éloquents, qui ne laissent plus dans l'ombre que des secrets sans importance. Il a su en tirer un parti excellent ; évoquant avec pittoresque les milieux très divers où son personnage évolue, fouillant avec finesse sa psychologie, choisissant avec goût et humour les citations. Bref un livre neuf, intéressant, amusant, réussi.

GUERRES...

La guerre de Vendée, ainsi appelée parce qu'elle se déroula rarement en Vendée, est plutôt une série d'insurrections armées — trois et même quatre, en comptant celle de 1815 — qu'une guerre véritable. Le soulèvement de 1793, qui donna bientôt à la lutte entre les blancs et les bleus le caractère atroce qu'elle devait prendre, n'avait pas encore trouvé un historien à la fois érudit et impartial. C'est encore dans le roman de Hugo : *Quatre-vingt-treize*, qu'on trouvait jusqu'ici l'évocation la plus fidèle des hommes et la reconstitution la plus exacte de l'atmosphère.

En publiant *la Guerre de Vendée* [1], dont un chapitre a paru ici même, M. Gérard Walter a eu pour dessein principal d'établir de façon précise, d'après des documents qu'on pourrait appeler d'humbles documents, quelles étaient « les aspirations de la masse obscure des combattants moyens ». Les chefs, tels que La Rochejaquelein, Bonchamp, Charette, Stofflet et bien d'autres, ont eu leurs biographes, mais que voulaient ces paysans qui, la faux sur l'épaule et le chapelet aux doigts, donnaient l'assaut aux villes tenues par « les brigands », s'enivraient, pillaient, massacraient, et le soir récitaient pieusement leurs patenôtres ou essayaient de convertir leurs victimes avant de les abattre ? Et qu'étaient au juste ces « bleus » qui défendaient, assez mal il faut l'avouer, la République contre les armées catholiques et royales ?

La réponse n'est pas facile à donner ; il fallait l'érudition de M. Gérard Walter pour débrouiller l'écheveau. En lisant un récit véritablement passionnant, on sera peut-être étonné de voir qu'à l'origine ce fut sans doute moins l'exécution de Louis XVI et les persécutions contre les prêtres réfractaires (ceux qui refusaient de prêter serment à la constitu-

1. Plon.

tion civile du clergé) que la conscription et le recrutement forcé qui soulevèrent les paysans. « Nos bons prêtres et point de tirage », répondaient les insurgés quand on leur demandait ce qu'ils voulaient mais c'était surtout la perspective d'aller se battre aux frontières pour une République dont ils n'avaient cure qui les dressait contre les autorités et les recruteurs. L'intérêt de l'ouvrage n'est pas seulement dans les idées générales qui s'en dégagent ; il est aussi dans l'accumulation de petits faits, triés, criblés, que M. Gérard Walter nous présente comme autant de témoins irrécusables.

— Le général Weygand, de l'Académie française, a renoncé, dans le tome de ses mémoires intitulé *Idéal vécu* [1] à dire de lui « le général Weygand » à la surprise et presque au scandale de ceux qui savent que le style d'état-major est essentiellement impersonnel et que *le moi* y est plus qu'haïssable : interdit. Ici le général Weygand emploie souvent « nous » et même « je ». Ce n'est pas qu'il se mette en vedette ; il s'efface au contraire derrière le maréchal Foch dont il fut le chef d'état-major dès le commencement de la guerre de 1914 et qu'il servit admirablement (on ne trouvera pas l'adverbe dans le livre) jusqu'à l'armistice de novembre 1918.

Si l'on fait abstraction des soixante-dix premières pages, d'ailleurs caractéristiques du climat moral où a grandi une génération, les six cent cinquante pages de ce gros volume sont donc consacrées à la guerre de 1914-1918, vue d'un observatoire incomparable : celui du maréchal Foch. Autant dire que le général Weygand nous donne de la première guerre mondiale l'histoire sinon la plus complète du moins la plus pénétrante que nous possédions. L'admiration, le respect qu'il porte à son chef n'empêche pas le mémorialiste d'avoir présent à l'esprit que ce ne sont pas les mots qui louent mais les faits. Avec la précision de ceux qui bannissent de leurs plans d'opérations ou de leurs rapports toute littérature, le général Weygand relate les grandes batailles où commandait le maréchal Foch et que couronna la bataille de France, en 1918. Là éclate ce que l'on a nommé le génie de Foch. Un génie fait d'une longue patience dans la préparation de l'offensive, d'une idée stratégique, simple et forte, comme les grandes idées, et sous-tendu par une énergie, une volonté farouches.

Le général Weygand souligne — on l'oublie parfois — que lorsqu'en 1917 le maréchal Foch reçut le titre de « chef d'état-major général des armées alliées », la guerre était fort loin d'être gagnée et que l'idéal pour lequel avaient vécu si ardemment les Français de plusieurs générations paraissait même compromis. Les générations montantes auront peut-être de la difficulté à le sentir mais la victoire sur l'Allemagne ne représentait pas à leurs yeux un exploit sportif ou une revanche de l'amour-propre national, c'était, pour eux, écarter à jamais une menace qui les oppressait, fonder une paix pour ainsi dire éternelle, redonner à la France son beau

1. Flammarion.

visage pentagonal. Idéal qui sollicitait toutes les énergies, qui justifiait tous les sacrifices.

— Il y a sans doute quelque distance entre le maréchal Foch et le maréchal de Lattre de Tassigny ; le temps, corrigeant les perspectives, enseignera que les étoiles piquées sur le bâton de commandement ne sont pas toutes de même grandeur. Il reste que le maréchal de Lattre, à une époque où il y eut pour nous plus d'ombres que de rayons, brilla d'un éclat singulier. La légende s'est déjà emparée de lui, tels ces saints que l'Église canonise peu après leur mort. Le livre de M. Jean d'Esme [1], destiné aux jeunes lecteurs, contient surtout la geste héroïque du maréchal, déroulée avec un sobre enthousiasme. Les nombreux hommages (sous quelques-uns se cachent des épines) groupés dans le recueil intitulé *Jean de Lattre maréchal de France* [2] nous donnent des aperçus curieux, inattendus, émouvants, du soldat, de l'homme et du politique, mais c'est à M. Bernard Simiot qu'il appartenait de nous décrire un *De Lattre* [3] prêt à entrer dans l'histoire. L'enquête est complète ; elle remonte à ses ascendances familiales en 1793 et va jusqu'au mois de janvier 1952 où les honneurs nationaux furent rendus à notre héros ; l'auteur accompagne pas à pas son personnage dans toutes les étapes d'une existence pleine de vicissitudes ; il explique, éclaire, justifie des attitudes et des actes qui ne sont pas toujours aisés à comprendre ; il résout la contradiction entre une ambition, un amour-propre flagrants et une humilité vraiment chrétienne. Il n'est pas impossible d'ailleurs qu'une foi religieuse, presque sans éclipses donnât la clef du maréchal de Lattre. « C'était un homme debout », écrit M. Bernard Simiot dans une des formules bien frappées dont il a semé son ouvrage. Certes, mais dans le secret, c'était un homme en prière.

— Les lecteurs de cette revue savent avec quel talent de narration Rémy raconte les dessous d'une guerre qui n'est pas complètement terminée. Tout est admirablement mis en scène, et rien, pourtant, ne sent la fabrication. On retrouvera dans *Profil d'un Espion* [4] ce qui donne tant d'attrait à ses précédents ouvrages. L'espion, c'est Masuy, le mauvais génie des services allemands de l'Abwehr, pendant l'occupation. L'homme est étrange et sinistre : inculte mais rusé, possédé par un orgueil qui le fait rêver, lui le traître, le tortionnaire, de passer — promotion suprême ! — à l'*Intelligence Service*, inventeur de supplices raffinés mais convaincu qu'il est un maître dans sa partie et se posant en égal de Rémy dont il a réussi à anéantir le réseau. Comparés à ce récit, les romans d'espionnage les mieux conditionnés paraissent fades et puérils.

— Les secrets qu'on surprend dans *Tito parle...* [5] ne laissent pas non

1. Hachette (Bibliothèque verte).
2. Plon.
3. Flammarion.
4. Plon.
5. Gallimard.

plus d'étonner le lecteur. En dépit du titre, c'est un des compagnons de Tito, Vladimir Dedijer, qui prend le plus souvent la parole pour raconter la lente et pénible accession de son maître à un pouvoir que l'impérialisme soviétique prétendit bientôt lui arracher. Naturellement, nous brûlons surtout de connaître comment Tito a vu ses terribles maîtres du Kremlin. Nous ne sommes pas déçus. Staline en particulier apparaît tel qu'il fut : despotique, incapable de supporter la moindre contradiction, brisant ses ennemis, fussent-ils des amis de la veille, d'une main impitoyable : « l'anéantissement physique », comme il disait. S'échapper de ses griffes comportait de grands risques. Mais le *courage* de Tito emplit le livre de son historiographe.

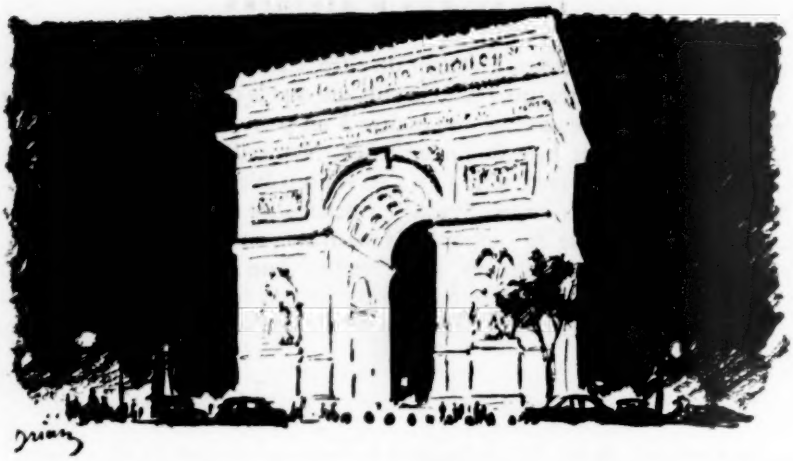
COMMERCE...

En attendant de lui donner un jour la place qu'elle mérite on se borne aujourd'hui à signaler la publication d'une *Histoire du Commerce* [1] en six tomes in-quarto, dont cinq tomes sont déjà parus. Dirigée par M. Jacques Lacour-Gayet, de l'Institut, rédigée par des spécialistes qui sont aussi des écrivains (nommons Maurice Baumont, Pierre Benaërts Paul Naudin, Jean Canu, Henri Labouret, Claude-Joseph Gignoux et excusons-nous auprès des autres), cette vaste entreprise est une réussite totale et trouvera sa place dans les grandes bibliothèques du monde entier.

Si la guerre est la forme la plus déplorable des relations internationales et la diplomatie son aspect le plus fuyant, le commerce a mis entre les nations un lien loyal qui ne se transforme pas brusquement en rets ou en chaînes. Dans l'ensemble, aucune internationale plus amie de la paix que celle des commerçants. Mais il ne faut pas croire, comme on a tendance à le faire, que le commerce se soit étendu régulièrement et progressivement dans le monde. La courbe au contraire montre des expansions, des arrêts, des rebroussements. Sous des noms et par des moyens très divers, on voit, de l'antiquité à nos jours, la lutte de Jacob et de l'ange, je veux dire : de l'égoïsme collectif et de la cité sans frontières.

PIERRE AUDIAT

1. Éditions Spid, 372, rue Saint-Honoré.



LE MOIS A PARIS

Vuillard-Utrillo. A travers les expositions. — Vuillard avait horreur des expositions. « Le silence me garde », disait-il. Il pensait qu'exposer c'était surtout s'exposer aux malentendus. Cependant il n'eût pas, j'en suis sûr, désavoué la réunion qu'on vient de faire d'une soixantaine de ses œuvres à la galerie Bernheim-jeune. Elle complète la présentation de grands panneaux décoratifs qui l'avaient précédée l'été dernier et résume à toutes ses époques et sous tous ses aspects — portraitiste, peintre de natures mortes, de nus et de paysages — celui qui s'appelait avec une si délicieuse ironie l'*intimimiste*.

Une petite *nature morte au citron* le montre dès ses débuts (vers 1888) habile à différencier exquisement des tons et des valeurs rapprochées et à apprivoiser l'objet qui, pour tant d'autres, reste le non-moi et la chose représentée. Bientôt, sous l'influence de Gauguin, ses certitudes s'effondrent et tout se trouve remis en question : mise en page, organisation colorée, choix du sujet et de la matière. Maintes études peintes vers 1890 témoignent d'audaces surprenantes chez un timide, et d'un tel arbitraire qu'on pourrait les croire exécutées quinze ou vingt ans plus tard sous le Fauvisme.

Le portrait — il y en a d'admirables Faubourg-Saint-Honoré — fut l'une des grandes idées fixes de Vuillard. Il n'avait d'abord évoqué que des êtres mêlés à son expérience quotidienne, à son passé : ses amis, sa mère surtout qui fut sa vraie compagne. Les circonstances ont voulu que, par la suite, il ait été plongé dans d'autres milieux. Chargé de définir l'atmosphère fastueuse ou fiévreuse du diplomate, du grand marchand, du banquier, de l'actrice en vogue, il accepta ces travaux comme une

mortification salutaire. Travaillant surtout de souvenir, il reconstituait dans son atelier des existences qui lui restaient étrangères, s'inspirait des croquis innombrables qu'il avait faits sur le vif, réagissant, dans sa volonté de dépasser tout charme facile et le stade de l'esquisse, contre le goût du jour, et ne cessant d'approfondir — avec une gravité qui fut souvent mal comprise — tous les problèmes que pose l'art de peindre.

Quarante toiles d'Utrillo d'avant 1914 nous font oublier (chez Pétridès) toute une production postérieure et secondaire pour n'admirer que la force hallucinante avec laquelle, mêlant l'extase à des colères enfantines, l'espoir au désarroi, l'enfant traqué fixe — et souvent à travers une carte postale de bazar — les rues, les places de Montmartre auxquelles se heurte, comme à des spectres, sa solitude. — A la galerie des Quatre-Chemins, coïncidant avec l'édition en fac-similé d'un carnet de poche de Marquet, semé d'images vénitiennes, un ensemble de minuscules croquis à la plume ou au crayon fait penser par sa décision souveraine, au style de Jongkind. Carzou, mêlant une grande science à l'ingénuité, est parvenu vraiment chez Drouant David, à renouveler les aspects de Venise.

Une rétrospective Monticelli succède au Musée de l'Orangerie aux donations David-Weil. Ce magicien marseillais, si admiré par Cézanne, par Van Gogh et par Le Don, se retrouve là en compagnie de Daumier et de Fragonard. L'origine méridionale de ces maîtres nous vaut des rapprochements instructifs. Mais l'épithète *baroque* ne semble-t-elle pas quelque peu abusive appliquée à ce coloriste ardent, mais équilibré, centre de l'exposition et qui, protégé contre les faux innombrables qu'on lui attribue, sort grandi de l'épreuve qu'est toujours une rétrospective.

Les pointes sèches de Bernard Buffet pour *la Recherche de la Pureté* de Jean Giono (chez Creuzevault), les lithographies et les dessins d'André Minaux (chez Le Garrec) confirment la clairvoyance du jury qui leur décerna le Prix de la Critique. André Lhote (galerie de l'Art Vivant) a dressé courageusement le bilan de cinquante années de recherches et de combats intérieurs. Quant à l'exposition de peintures récentes, de sculptures, de dessins, de monotypes et de céramiques de Picasso, véritable histoire de l'art à travers les siècles, elle provoque tout ensemble l'admiration et l'horreur. Un défilé ininterrompu de fanatiques et d'adversaires emplit la galerie Leiris de panégyriques et de protestations. L'œuvre est si prodigieusement diverse qu'on se demande à quelles métamorphoses ce Protée nous invitera à assister demain.

CLAUDE ROGER-MARX

Un grand document. — On nous a parlé pendant des mois de *la Bergère et le Ramoneur*, le premier dessin animé français de long métrage. Les dessins de M. Grimault sont souvent très jolis, mais le film vient un peu tard, à une époque où le genre semble périmé. Et puis, ici, il faut subir M. Prévert, qui a des idées sociales alors que la féerie s'accommode mal du discours politique. Il faut être simple comme un enfant et les enfants rêvent rarement d'anticonformisme. M. Prévert essaie tant de penser qu'il en oublie d'inventer. Ce grand effort produit un film grinçant et grimaçant, un dessin animé de mauvaises intentions.

A deux pas de là, on peut voir un tout autre spectacle, une vraie féerie cette fois : le couronnement de la reine d'Angleterre. Le public ne s'y trompe pas. Il y court et on rencontre sur les Champs-Elysées une queue comme on n'en avait pas vu depuis des années.

Avec ce reportage, le cinéma trouve sans doute son vrai triomphe et sa vraie raison d'être. Raconter des histoires est bien, mais fastidieux à la longue. La mine s'épuise et le cinéma romancé, comme le roman, décline.

Cette fois, voici un reportage qui a les vertus du roman parce qu'il comporte un scénario : le rite d'une cérémonie polie par des siècles d'usage et chargée d'un sens profond et évident. Il comporte aussi, comme un bon roman, un large élément d'observation humaine. La caméra a pris quelques grands de ce monde au moment où ils accomplissent un acte important de leur vie : la reine elle-même, qui est sacrée et couronnée, l'archevêque, qui la couronne, son mari, qui dépose sur sa joue le baiser du vassal. Or, nous sentons tout ce que ces personnages éprouvent : malgré la majesté et la dignité dont ils s'habillent, nous les sentons proches de nous-mêmes, timides, craignant le faux pas ou l'erreur. Rien de plus charmant que cette jeune reine légèrement accablée par le poids de sa couronne, que ce beau mari sérieux, ou que cet adorable Churchill au visage toujours espiègle.

Malgré les splendeurs de la prise de vues, malgré la beauté des costumes en couleurs, malgré la dimension de l'écran, c'est peut-être moins émouvant qu'à la télévision pour la seule raison que l'instantanéité n'y est plus et que nous nous sommes trop bien garantis contre l'imprévu. Mais, en revanche, il y a beaucoup d'autres éléments et, en particulier, un magnifique travail technique de cinéma. Le couronnement lui-même est enchâssé dans un hommage à l'Angleterre traité avec beaucoup de noblesse et de discrétion par le poète Christopher Fry.

JEAN FAYARD

La musique. Saison de Paris. — Arrivera-t-on un jour à organiser une saison musicale capable d'attirer et de retenir à Paris un public amateur d'autres plaisirs que de mauvais dîners de gala? Nul ne le sait et, en attendant, il faudra se contenter de manifestations préparées en ordre dispersé, sans aucun souci de coordination et dont beaucoup sont du niveau artistique d'une sous-préfecture. En tout cas les organisateurs devraient bien, une fois pour toutes, renoncer aux spectacles et concerts en plein air. Une année sur deux, juin est pluvieux à Paris et, même s'il ne pleut pas, les nuits sont beaucoup trop fraîches pour qu'une femme en robe du soir y puisse rester trois heures assise sur une chaise de jardin. La *Damnation de Faust*, dans la cour du Palais-Royal, malgré une très belle distribution, n'a été qu'un match contre le baromètre, et finalement la pluie a gagné. Faut-il rappeler dans le passé toute la série des désastres analogues? La première Nuit de Longchamp où les robes de mousseline n'étaient plus que des haillons maculés de boue, le *Vrai Mystère de la Passion* qui aurait pu s'intituler Mystère du déluge, et diverses fêtes à Sceaux, où la pluie tombait également... qu'on m'épargne un jeu de mots facile.

— Les organisateurs du festival d'Enghien ont été sages. Non seulement ils ont joué dans le théâtre du Casino, mais encore la salle était chauffée. Ainsi on a pu applaudir sincèrement, et non pas seulement pour se réchauffer, un *Chevalier à la Rose* où des artistes autrichiens ont prolongé le souvenir des admirables représentations de l'Opéra de Vienne en mai dernier, et un gala français composé de l'*Heure Espagnole*, d'*Angélique* et de la Suite de Fauré pour *Pelléas et Mélisande*. Malgré l'acoustique un peu dure de la salle, l'orchestre de Ravel et d'Ibert n'a jamais couvert les voix de madame Grandval et de MM. Vieuille et Enot. Ces deux excellents opéras bouffes, fort bien dirigés par M. Fournet, forment le plus agréable spectacle varié que l'on puisse rêver. Toutefois il faudrait couper largement dans le livret d'*Angélique*, inutilement alourdi par certaines tirades parlées.

Souhaitons que M. Millot, directeur artistique du Casino d'Enghien, devant le succès qui a accueilli son initiative, organise chaque année des spectacles réguliers de juin à septembre.

Une nouvelle histoire de l'Opéra. — M. René Dumesnil vient de faire paraître une *Histoire Illustrée du Théâtre Lyrique*, beau volume petit in-4° (Ed. Plon), comportant une riche iconographie : portraits de compositeurs et d'artistes, décors et costumes d'opéras et de ballets. L'ouvrage comble une lacune et donne sous une forme maniable un résumé intelligent et sûr de l'évolution de l'art lyrique.

L'écueil était de tomber dans un sec répertoire de noms, de titres et de dates. M. Dumesnil a su l'éviter et, même lorsqu'il caractérise par

quelques mots seulement un compositeur, ces mots sont justes et précis. M. Dumesnil dégage parfaitement les cinq hommes qui ont innové dans le théâtre lyrique : Monteverdi, Gluck, Mozart, Weber, Wagner, et ce qu'il dit de chacun d'eux est fort pertinent. Il s'est gardé d'attribuer la même importance novatrice à Debussy et il a eu raison : *Tristan* est plus vivant après un siècle que *Pelléas* après cinquante ans.

Nous nous permettrons une seule réserve sur ce beau livre. Pour l'époque contemporaine, le désir de ne faire de peine à personne a conduit M. Dumesnil à énumérer une série d'ouvrages mort-nés et la place lui a manqué pour parler comme il aurait fallu des œuvres vraiment représentatives. Et puis, quel paradoxe, parler de tant d'opéras d'un soir et ne pas mentionner le nom de M. Rouché! Y aurait-il encore un Opéra à Paris si, pendant de longues années, Jacques Rouché n'avait point pallié la carence de l'État?

JEAN MISTLER

Maisons de Paris au château de Sceaux. — C'est une fort intéressante exposition que celle que vient d'organiser M. Héron de Villefosse, assisté de M. Georges Poisson et avec l'appui de la Fédération parisienne du Bâtiment. Dans l'Orangerie, restaurée, et inaugurée pour cette circonstance, nous voyons un certain nombre de stands plus ou moins publicitaires, mais dans le château lui-même les maisons de Paris sont évoquées d'une façon vivante par des gravures, des photographies, des aquarelles et des peintures, et aussi par des pierres, quand il s'agit de vestiges gallo-romains ou du moyen âge, par des boiseries, des ferronneries, des meubles pour les époques postérieures, tout cela choisi avec goût et nous donnant d'une façon fort attrayante un panorama de l'évolution de la demeure parisienne dans ce qu'elle a eu de raffiné à tous les âges.

Pour qui veut savoir ce que fut Paris avant de devenir un entassement démesuré d'immeubles d'habitation, cette exposition est pleine d'enseignement depuis la Tapisserie de la Cathédrale de Beauvais qui représente Paris au XVIe siècle jusqu'à cette gouache d'Antier qui nous montre la place Vendôme et le couvent des Capucines au milieu des champs, depuis les tableaux de Raguenet montrant l'île Saint-Louis au milieu du XVIIIe siècle avec l'hôtel de Bretonvilliers ou ceux d'Hubert Robert constatant la démolition des maisons du Pont Notre-Dame et du Pont au Change en 1780 jusqu'aux aquarelles peintes par Canella vers 1830 et la fête du Roi aux Champs-Élysées, attribuée à Boilly et qui nous donnent bien l'atmosphère de cette époque.

Les objets ne sont pas moins évocateurs, les boiseries notamment.

Deux, l'une peinte, l'autre en bois naturel provenant de la rue d'Assas, et un grand balcon servent de cadre à la salle du XVIIe siècle. L'époque Louis XV est non moins heureusement représentée par une boiserie à panneaux de laque provenant d'un hôtel de la place Vendôme, sans doute celui des Magon de la Balue, riche famille d'armateurs malouins, une fontaine en pierre au beau mascaron attribué à Puget provenant d'une cour de la rue des Bons-Enfants et un grand balcon orné de lévriers et d'une croix de Malte pris à une maison de la rue Bonaparte. Pour l'époque Louis XVI, signalons les riches boiseries de Ledoux du Café militaire et des panneaux peints provenant de l'hôtel Botterel-Quintin qu'on aimerait bien voir revenir à leur lieu d'origine, pour la Révolution et la Restauration, de grands panneaux en papier peint, pour le Second Empire et la Troisième République des rideaux et des éléments de décoration très caractéristiques.

Qu'on me permette une simple rectification : la maquette en carton peint qui représente l'hôtel Fieubet ne concerne pas l'hôtel, bâti par François Mansart et modifié par Lavalette, du quai des Célestins, mais un autre hôtel Fieubet, démoli maintenant, qui se trouvait au 16 de la rue Portefoin.

Il serait à souhaiter que cette exposition inculque aux Parisiens le respect des anciennes demeures qui existent encore. On est en train de démolir l'hôtel de Rohan ou de Verteillac, devant Saint-François-Xavier dont j'avais plaidé la cause ici même. C'est un laboratoire de produits pharmaceutiques qui commet ce crime. Si cent médecins l'avaient menacé de ne plus prescrire ses produits, leurs lettres auraient eu plus de poids que les cent articles qui se sont élevés contre la disparition de l'hôtel de Rohan. On a l'intention de démolir, également, le vieil hôtel du 17 de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois qui abrita le *Journal des Débats* pendant cent cinquante ans.

C'est une demeure pittoresque chargée d'histoire où se trouvait également le café Momus, illustré par Murger.

Une société immobilière suisse s'est également intéressée à la démolition du château des Ternes qui serait remplacé par un groupe de bâtiments d'habitations. Heureusement, il s'est créé un groupe de défense du château des Ternes qui pourrait être acheté et utilisé pour les services sociaux de l'arrondissement.

Enfin, on me signale que l'administration des P.T.T. voudrait démolir l'hôtel Dodun, au 21 de la rue de Richelieu, aussi intéressant par sa façade sur cour que par son escalier à la décoration tout à fait exceptionnelle. Cet hôtel construit en 1715 par Bullet est un des plus remarquables qui subsistent encore dans ce quartier si éprouvé. J'espère que, cette fois, la direction des Beaux-Arts saura s'opposer à une démolition qui serait absolument intolérable.

GEORGES PILLEMENT

La Danse. — Le Ballet Théâtre à Paris : Alicia Markova dans Giselle.— Ce que les amateurs de ballets retiendront surtout du passage du Ballet-Théâtre de madame Lucia Chase sera sans doute la présentation d'Alicia Markova dans *Giselle*. La mort de Diaghilew en 1929 avait empêché la grande reprise du ballet, qu'il voulait donner l'année suivante et qui devait marquer le XXe anniversaire du Ballet russe : Anton Dolin devait être le partenaire, tour à tour, des étoiles Markova et Spessivtseva ; Alicia Markova revint à Paris lors de la saison du Ballet de Monte-Carlo en 1939, à la veille de la guerre. Mais, *Giselle* figurant au répertoire de l'Opéra, René Blum, avec courtoisie, l'avait retiré de ses programmes. Ainsi, Paris n'avait jamais vu mademoiselle Markova dans ce rôle, où elle est inimitable.

C'est bien ainsi qu'elle vient de nous apparaître : inimitable par la perfection du style, la qualité de la danse et sa légèreté déjà légendaire, la gracilité de la silhouette même. Par coquetterie d'artiste, peut-être, il lui plut de donner, à deux soirs d'intervalle, deux interprétations assez différentes de *Giselle* : la première totalement dépouillée, stylisée jusqu'à l'essence, dansée les yeux baissés ou clos, abandonnant toute mimique ou expression ; et l'exaltation lyrique du symbole prenait une sorte de phosphorescence surnaturelle. La seconde fois, on vit la danseuse se conformer à la manière habituelle : tendrement provocante au premier tableau, anxieuse et passionnée au second : son jeu restant contenu toutefois dans une juste note de sobriété « classique ».

On vit aussi paraître dans le même rôle Alicia Alonzo, ballerine remarquable, que ses succès sur les plus grands théâtres, à Londres, à New-York, à Buenos-Ayres, en Italie... ont consacré l'une des meilleures de notre époque. Exécution et interprétation étaient excellentes, à l'égal de ce que nous montrent ses émules du premier rang, une Margot Fonteyn, une Yvette Chauviré. Au lieu d'une perfection *inspirée*, nous y voyions cependant une perfection apprise et exactement remplie...

D'un mot seulement, mentionnons les ballets du « folklore américain », aux chorégraphies joviales, nerveuses, turbulentes, tels *Rodéo* et *Interplay* ; et les *Caprichos* de Goya (Herbert Ross) ; et la reprise de *la Fille mal gardée* qui fut un spectacle ravissant.

Très vif fut le succès de *Aleko*, réglé par Massine en 1942 ; c'est un très beau ballet, monté avec cette ampleur et cette liberté qui ont marqué le style de Massine. Les variations empruntent à toutes les formes de la danse théâtrale, avec une abondance et une diversité, une force d'expression remarquable. L'ordonnance des mouvements de masses et l'audace des groupes construits témoignent d'une haute maîtrise. Surtout, *Aleko* est dominé par l'admirable décor de Chagall : quatre tableaux étonnants

dont les allégories et les symboles — l'oiseau rouge des Gitans, le soleil flamboyant des moissons, un bouquet d'où surgit un petit singe, un cheval blanc lancé vers le ciel — apportent au spectacle l'appel de toutes les suggestions magiques.

PIERRE MICHAUT

Arts Poétiques. — L'art poétique est un genre ingrat. Pour avoir voulu s'y frotter, Horace et Boileau ont vu leur bon sourire se figer en un masque froid, solennel et ridicule. Ils ont même risqué de compromettre la littérature, qui est synonyme d'audace, de liberté, d'exception, en laissant croire qu'elle avait partie liée avec ce qui lui ressemble le moins, les règles, la commune mesure, la poussière scolaire. La seule chose qu'ils ne risquaient pas d'atteindre est justement la poésie, le plus pur de tous les corps purs. Car on peut dissocier l'essai, codifier le théâtre, capter tous les affluents du roman : sur la poésie, tous les acides de la critique n'ont pas de prise. Le plus beau texte qu'on lui ait consacré, la magnifique *Introduction* de Thierry Maulnier, ne fait qu'avouer cette impuissance. Il faut laisser dormir cette vieille personne, presque aussi lointaine que les marbres, les ors et les dieux du grand siècle. Ne parlons pas de la poésie, et parlons des poètes, qui sont toujours aussi jeunes.

C'est à l'un des plus grands, à Baudelaire, que Jean Prévost voulait consacrer un ouvrage, interrompu par sa mort tragique, et que publient aujourd'hui ses amis. Éléments d'une étude, plus qu'une étude véritable, on y trouvera bien entendu quelque flottement, une composition arbitraire, et des analyses de détail plus que des vues d'ensemble. Mais à lire ces analyses, on prend beaucoup de plaisir. D'abord parce qu'elles sont claires, qualité qu'oublient en général tous ceux qui parlent de Baudelaire. Ensuite parce qu'elles insistent surtout sur la formation du poète, sur la source de ses thèmes, de ses cadences, et que nous mesurons encore mieux par là son originalité saisissante.

Tout ce qu'il doit à Hugo, à Lamartine, semble accentuer par contraste le fossé qui les sépare. Au terme de l'assourdissant concert romantique, son œuvre se pose comme un point d'orgue. Mais dans ce silence, toutes les musiques du passé se prolongent, dans ce prisme aux dures arêtes, toutes les couleurs se réfractent. Cet artiste clair rend à la poésie ses mystères, ce créateur du poème en prose dissocie radicalement et pour la première fois la poésie de la prose. Il n'invente pas seulement la poésie moderne : il invente la poésie tout court.

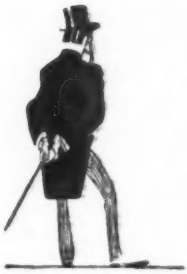
En même temps, Baudelaire a réconcilié la poésie avec l'intelligence. Jusqu'à lui des écrivains riches et bien portants s'épanchent en plaintes

maladives. Désormais la misère, la folie, la pauvreté, vont s'épurer en des œuvres d'une beauté saine et durable. On a beaucoup médit de son titre, les *Fleurs du Mal*, et il n'est pas douteux qu'il fut à l'origine de poncifs assez vulgaires où le mauvais goût de l'époque s'est complu. Mais qu'on y prenne garde : ce titre est significatif. Le mal du siècle finit là, le siècle du Mal commence. Rimbaud, Nietzsche et Dostoïewski sont déjà présents dans les tourments de Baudelaire.

En quelques vers se trouvent réunis les tendances classiques qu'il restaure, l'héritage romantique qu'il recueille, les audaces modernes qu'il préfigure. Maintenir cet équilibre, c'est le privilège de Baudelaire. Il y joignait l'impudeur du génie, que Valéry n'avait pas. L'excellent ouvrage que vient de lui consacrer Jean Hytier, à qui nous devions déjà un livre remarquable sur André Gide, permet à cet égard un parallèle très instructif. La poétique de Baudelaire a suivi sa poésie, celle de Valéry la précède : c'est toute la différence entre un grand génie et un grand talent. Baudelaire n'a sans doute connu ni les taudis, ni la prison, mais il est de la race de Villon et de Verlaine. Valéry n'est pas entré à l'École normale, mais il en sort en droite ligne. Cet écrivain méfiant, subtil, et qui confondait l'intelligence avec les jeux gratuits de l'intelligence, craignait avant tout d'être dupe. Il n'aime que les mers transparentes, les lignes nettes, les horizons sans mystère. Pour lui un fond est toujours un bas-fond, où il est dangereux de s'aventurer. Il lui préfère la forme, et qu'il nous parle de lui-même et de son art, ou de Bossuet, Hugo, La Fontaine, toute son œuvre n'est qu'un commentaire de cette vieille distinction.

Il court sur Valéry un certain nombre de légendes absurdes, que l'étude de Jean Hytier contribuera à détruire. C'est ainsi qu'on cherche en lui une pensée neuve et complexe : or il n'est pas d'œuvre qui recèle plus de lieux communs, ni qui se répète davantage, suivant en cela la grande tradition classique. En revanche on y admire une écriture rigoureuse, concise, et pour tout dire classique. Il n'en est rien non plus, fort heureusement. Le goût du paradoxe, l'amour de la mystification, l'art des oppositions toutes verbales entre l'*être* et le *paraître*, le *son* et le *sens*, et des infinies déductions qu'on en tire, cette gaminerie qui l'entraîne si souvent bien loin du bon sens et de la vérité, parmi ses chers écrivains du XVIIIe pour qui un bon mot est toujours juste, tout cela risque de perdre un jour Valéry aux yeux des professeurs, et le sauve à jamais aux yeux de la postérité.

BERNARD DE FALLOIS



Variétés. — Nous avons connu une époque où les gens ne songeaient pas à partir en vacances avant la deuxième quinzaine de juillet. De nos jours, et malgré la cherté des déplacements, Paris se vide dès que le soleil veut bien se montrer. Assoiffés de verdure ou d'air marin, friands de frondaisons ou d'eau salée, les piqués des bains de mer et les tordus des bains de soleil n'attendent même pas que le printemps soit mûr pour déserter leur capitale. A partir du 15 avril tous ceux qui possèdent un véhicule à deux ou quatre roues et un petit coin à la campagne s'en vont du vendredi soir au lundi passer le week-end hors Paris. Si bien que les trois meilleurs jours de la semaine sont perdus cinq mois durant, du 15 avril au 15 septembre, pour la plupart des salles de spectacle. L'auto, la moto, le scooter et le vélo ont porté un coup terrible au théâtre, au music-hall, au cirque et au cinéma. Bien des directeurs en sont à se demander s'il ne serait pas préférable de fermer leurs portes dès l'apparition de la belle saison. Monter un spectacle nouveau après le mois de mars apparaît une entreprise d'une témérité proche de la folie. Et, en dehors des super-succès (qui se montrent cette année à cinq pour plus de quarante théâtres et à quatre films pour je ne sais combien de salles d'exclusivité) les recettes dégringolent partout, aussitôt que la clémence de la température permet de prendre la route.

Seuls peuvent rester ouverts avec quelque chance de profits les établissements qui travaillent pour la clientèle étrangère. C'est ainsi que le Lido et la Nouvelle-Eve, sous l'impulsion d'animateurs qui ne craignent pas de dépenser des sommes énormes, viennent de monter deux revues d'un luxe extraordinaire, qui rivalisent de goût, d'ingéniosité et d'élégance. Des grappes de filles splendides, somptueusement parées ou généreusement dévêtues, se croisent, se mêlent, se heurtent, s'agglutinent, se séparent, disparaissent, réapparaissent, lascives ou bondissantes, évoquant tous les pays du monde. Et cela sous vos yeux, en plein cœur, sur d'étroites pistes qui jaillissent en promontoire au milieu de la salle. Cascade de costumes et de robes d'un faste rarement atteint, débauche de tissus précieux, de broderies, de plumes et de paillettes..., l'étranger qui a lu que la France était pauvre doit se frotter les yeux, croyant rêver, après les avoir écarquillés. Ne nous en formalisons pas! Les music-halls ont leurs privilèges. Et d'ailleurs sous quelque forme que ce soit il vaut mieux faire envie que pitié.

SERGE VEBER

Le Théâtre [1]. — A *la Comédie-Française*, le *Curé Espagnol* a succédé à l'indéfendable pièce d'André Obey. Ce *Curé* est une farce « antipapiste » de Fletcher et Massinger (« adaptation » de Roger Ferdinand). Farce pesante et l'on s'étonne que, deux cent quarante ans plus tard, on ait jugé bon de la porter sur notre théâtre national. Il est vrai que la satire religieuse aujourd'hui se noie dans le comique gras, et, ce qui a dû emporter la décision du comité, on peut voir dans cette guignolade une source du *Barbier de Séville*. Entre les deux œuvres il y a une frappante parenté de sujet. Mais *le Barbier* est un chef-d'œuvre et *le Curé* un très contestable spectacle de tréteau. De ce fait le plaisir de goûter à une source est bien atténué, quels que soient les efforts prodigués par Suzanne Lalique. (Mais ne faudrait-il pas renoncer à croire que des décors et des costumes, même d'un goût exquis, peuvent sauver un spectacle médiocre ?) Dans le rôle du curé, Jean Meyer est aussi déconcertant que d'habitude. Renée Faure, elle, toujours charmante. On associe à cette parade une reprise de *Quitte pour la Peur* d'Alfred de Vigny. L'œuvre est plaisante. Mais il faudrait que l'interprétation n'en fausse pas le sens. Robert Kemp a dit ce qu'il fallait dire de la distribution à laquelle on s'est arrêté. La pièce ne saurait présenter d'intérêt psychologique que si le duc et la duchesse sont très jeunes. L'association de la jeunesse et de la tolérance est assez rare pour donner à cette fantaisie une valeur d'imprévu dont elle serait, sans ce trait, un peu dépourvue. On ne conteste pas le talent des artistes qui tiennent ces rôles, mais, bien que loin d'être affligés par les ans, ils ne peuvent passer pour les presque adolescents auxquels songea Vigny.

Le Centre Dramatique de l'Ouest, compagnie de province, a joué avec adresse, au Théâtre Montparnasse, *Trois Sœurs* de Tchekhov. C'est une œuvre très lente, au goût de notre époque, mais de premier ordre. Comme la *Cerisaie* du même Tchekhov, et comme certaines œuvres de Tolstoï, elle éclaire d'un jour extraordinaire la psychologie généreuse, fataliste de certains « petits nobles » et intellectuels à la fin du dernier siècle. Tchekhov avait le génie de l'accablement. Hélas la même Compagnie de l'Ouest a présenté une petite revue de Hubert Gignoux, *les Nouvelles Aventures de Candide* qui est d'une extrême faiblesse. — On a repris à la Comédie-Caumartin *Huis Clos* de J.-P. Sartre qui, quelques années après sa création, prend figure de pièce intellectuelle d'une inquiétante froideur. Je crains que nous ne nous soyons tous trompés sur cette œuvre quand Gaby Sylvia et Tania Balachova l'ont jouée pour la première fois au *Vieux-Colombier*. *La Putain Respectueuse* ne manque pas de vie. On regrette que la fin chavire dans la démonstration, la pièce à thèse. — Reprise à l'Odéon d'*Asmodée*. J'ai toujours pensé qu'il y avait

1. M. Thierry Maulnier, parti pour les U.S.A., a été ce mois-ci dans l'impossibilité d'écrire sa chronique dramatique.

une faute de construction dans cette œuvre. M. Couture n'est pas le principal personnage. Mauriac l'a cru, l'œuvre s'étant formée dans son esprit autour de cet ex-séminariste qui l'amusait parce qu'il associait la concupiscence et une certaine onction religieuse. Mais le pivot d'*Asmodée*, c'est madame de Barthas. Le sujet, de portée universelle, c'est l'aventure d'une femme sur le retour qui ne peut accepter la solitude et, aimant les hommes jeunes ou simplement les hommes aimables, doit se résigner à accepter un M. Couture. « *Je reste avec M. Couture* » la phrase finale *d'Asmodée* livre la clé d'une situation qui aurait pu inspirer un chef-d'œuvre. Le débat qui s'est institué en cours de composition entre Couture réclamant la place de personnage principal et madame de Barthas *la lui ravissant graduellement* nuit à l'unité de la pièce. Aussi, au lieu du « chef-d'œuvre » possible, avons-nous (ce qui est déjà fort rare) une... très bonne pièce. — Au petit théâtre du *Quartier-Latin* un agréable spectacle finlandais (une comédie, un petit drame très bien joué — et une scène de beuverie populaire d'une étonnante originalité).

MARCEL THIÉBAUT

Politique intérieure. — L'image a beaucoup servi, mais il la faut reprendre. Cette crise aux épisodes multiples, aux faces changeantes, qui n'était pas seulement une crise ministérielle, mais aussi une crise parlementaire et qui pouvait être une crise de régime, ce fut un parfait kaléidoscope.

Une demi-douzaine de présidents « pressentis » qui refusent, cinq présidents « désignés » qui affrontent l'investiture : toutes les nuances de la palette, trop riche, du Palais-Bourbon ont émergé tour à tour, hormis le rouge foncé de l'extrême-gauche. Voilà pour les couleurs.

Et voici pour les combinaisons : centre-droit avec M. Paul Reynaud, centre-gauche avec M. Mendès-France, centre-droit de nouveau avec M. Georges Bidault, variétés hybrides avec M. André Marie. Derechef, centre droit avec M. Pinay, puis avec M. Laniel... Jeu de bascule déconcertant.

Si la chute du cabinet René Mayer n'avait été que le fait d'un banal accident, en l'occurrence d'ordre financier, l'affaire se fût réglée comme d'usage, par le jeu trop connu des présidents et des ministres interchangeables. Mais, nous l'avons dit ici le mois dernier, le vice profond de la présente législature est son propre déséquilibre, dû au fait qu'en dehors de l'opposition communiste, il y a eu jusqu'à maintenant deux oppositions nationales qui s'opposent de surcroît l'une à l'autre.

M. Paul Reynaud a fait une tentative courageuse en plaçant au premier plan le problème de la stabilité gouvernementale. Pour assurer celle-ci, il proposait, ou plutôt il exigeait une réforme constitutionnelle immé-

diate : toute chute de cabinet eût entraîné la dissolution automatique. La « discipline » a paru trop brutale, mais du moins, l'Assemblée avait-elle été mise en mesure de prendre conscience du péril. Sans doute, ceux qui ont refusé de suivre M. Paul Reynaud ont-ils, en grand nombre, eu peur pour eux-mêmes, l'alarme n'en avait pas moins retenti.

Avec M. Mendès-France, les choses prirent un tour nouveau. Il avait su gagner à sa cause les socialistes, il apportait du neuf. A l'excès, jugea-t-on, bien qu'il se fût recommandé tout à la fois de Poincaré, de Léon Blum et du Général de Gaulle. Il avait séduit tout d'abord. Il inquiéta ensuite, car il se proposait — sans rien dissimuler — de bouleverser notre politique étrangère, de faire des « choix » alarmants tant au regard de l'Indochine que de l'Afrique du Nord et de la Défense Nationale. Ce fut sa perte.

M. Bidault lui aussi fut brillant mais pas assez hardi pour effacer la déception que sa venue avait causée auprès des « jeunes » auxquels M. Mendès-France avait donné espoir. Il rassurait dans le domaine de la politique extérieure. Mais il ne sut pas calmer les appréhensions de tous ceux que fige la hantise d'une dissolution. Et puis, le M.R.P. ayant en majorité fait défection lors de la tentative de M. Mendès-France, les radicaux en usèrent de même à l'égard de M. Bidault, qui échoua faute d'une voix.

Quand l'Élysée sortit la carte André Marie, chacun comprit que la flamme des précédents débats était tombée. C'était très vite le retour aux grandes et aux petites concessions. Ses amis radicaux avaient suggéré à M. André Marie de faire l'union nationale, mais les socialistes retournaient à l'opposition. Un essai pour grouper autour du nouveau président « pressenti » ses trois prédécesseurs, MM. Paul Reynaud, Mendès-France et Bidault, échoua. Une troisième formule, celle du « programme minimum » pour parer à l'immédiat n'eut pas plus de chance : M. André Marie voyait un à un se retirer les gens marquants sur qui il comptait pour les grands portefeuilles. Il élaborait quand même un programme, évitant avec soin les embûches des expériences antérieures. Peine perdue : cet habile dosage n'eut pas l'heur de satisfaire l'Assemblée. Ce fut la chute la plus brutale. M. Paul Reynaud avait recueilli 276 voix, M. Mendès-France 301, M. Bidault 313, M. André Marie n'en obtint que 272. Le M.R.P. avait flanché dans sa presque totalité.

Alors, M. Vincent Auriol changea de style, invitant les anciens présidents du Conseil et les chefs de groupes à se mettre d'accord sur un programme de « salut républicain et national ». Ce qui fut fait. Mais l'accord sur un programme est une chose, l'accord sur un homme en est une autre.

On le vit bien quand, à son tour, M. Pinay fut appelé à sonder les

dispositions des groupes à son égard. Le M.R.P. afficha son hostilité, contraignant M. Pinay à ne pas aller plus avant.

Une fois de plus, le char grinçant de l'État retombait dans l'ornière fatidique. Au moment où nous achevons de faire le point (24 juin), M. Laniel (Indépendant) est chargé de prendre en mains les leviers. Peut-être, en fin de compte, va-t-il les repasser à M. Edgar Faure (Radical). Quoiqu'il en soit, ce mois de juin laissera une page, certes fertile en incidents, mais, ne craignons pas de le dire, peu honorable pour le Parlement.

Il y avait dans notre histoire une Chambre Introuvable. Il faut en compter deux désormais.

MARCEL GABILLY

Prix littéraires. — *Le grand prix de littérature de l'Académie a été décerné à Marcel Brion. Ses études historiques et artistiques, les travaux qu'il a consacrés aux littératures étrangères, ses romans d'une étrangeté attirante ont valu à Marcel Brion d'occuper une place importante parmi les écrivains d'aujourd'hui. Le prix du roman (de l'Académie française) a été donné à Jean Hougron. Il a le sens du désordre moderne ; ses excellents romans indochinois ont représenté pour beaucoup d'entre nous une vraie révélation sur la vie au Viet-Nam. A notre collaborateur Paul Guth, portraitiste, journaliste, romancier, mémorialiste et toujours homme d'esprit le prix Georges Courteline. A Pierre Gascar (qui a récemment publié un recueil de nouvelles d'une qualité exceptionnelle :* Bêtes*) est échu le Prix des Critiques.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LETTRES DE JEUNESSE

par Antoine de Saint-Exupéry *(Gallimard)*

Sous ce titre, Renée de Saussine publie les lettres que lui adressa naguère Saint-Exupéry. C'était le temps, en 1923, de leur commune jeunesse quand il essayait sans grand succès de vendre des tuiles, puis des camions, avant de trouver sa voie glorieuse d'aviateur et d'écrivain à la Compagnie Aéropostale.

Ce mince recueil — la dernière lettre est de 1931 et, à ce moment, Saint-Ex, récemment promu directeur de l'Aéropostale Argentine, est ébloui de sa soudaine fortune — est précieux à plus d'un titre. Dans ces lettres d'un jeune homme visiblement épris de sa correspondante, s'exprime une âme pudique, tendre et nostalgique sous les dehors d'une fantaisie familière, pleine de grâce ironique. Saint-Ex avait certes de remarquables dons d'épistolier ; mais surtout, on voit s'affirmer dans cette correspondance d'un homme tout jeune encore et qui n'a pratiquement rien publié, un tempérament d'authentique écrivain, une culture étendue, une grande pénétration d'esprit. Saint-Ex, dès cette époque, a réfléchi sur les lois de son art, il est déjà en possession de ses moyens d'expression : à cet égard les conseils sur l'art d'écrire qu'il donne à sa correspondante sont d'un maître.

SOLANGE DE LA BAUME

LE LIVRE DE POCHE

Les lecteurs du *Publishers Weekly* et autres périodiques de l'édition américaine savent l'importance que l'on attache là-bas, à juste titre, à la création de collections bon marché. On doit signaler ici le lancement d'une série française de ce genre : *le Livre de Poche* qui propose des livres très convenablement imprimés et présentés (couvertures demi-souples). Citons des titres et des prix : volumes de 150 francs (250 pages environ) : *Kœnigsmark, la Symphonie Pastorale, la Nymphe au Cœur Fidèle, L'invitation à la Valse, les Mains Sales, l'Ingénue Libertine, la Bête Humaine*, etc. Volumes à 250 francs (400 à 450 pages) *Jalna, Ambre*. (Chez tous les libraires).

(Suite de la chronique bibliographique page 166.)

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LES NAVIGATEURS SOLITAIRES

par Jean MERRIEN *(Denoël)*

Tous ceux qu'intéressent ou que passionnent les récits d'un Gerbault, d'un Le Toumelin, d'un Bombard devraient lire le livre que Jean Merrien, expert en la matière (il a fait de longues croisières à la voile et gagné de grandes régates internationales) vient de consacrer aux *Navigateurs solitaires*. Ce livre intelligent et généreux est très remarquable, très utile aussi, à divers égards. Il présente, pour la première fois sans doute, ce qu'on ne trouvait pas jusqu'ici, même dans les bibliothèques anglo-saxonnes : une critique impartiale et un tableau d'*ensemble* des entreprises qui se sont succédé depuis qu'Alfred Johnson fit la première traversée solitaire de l'Atlantique en 1876, et Joshua Slocum le premier Tour du monde solitaire en 1895-1898. Ainsi les hommes sont-ils replacés dans une perspective où il apparaît que les uns ont été gonflés par la publicité, les autres oubliés ou négligés injustement.

Jean Merrien n'explique pas seulement les règles du jeu — ce qu'il faut faire et ne pas faire pour avoir le maximum de chances de gagner — il tente d'éclairer les mobiles, extraordinairement divers, qui animent les errants de la mer. Gerbault eut le don d'enthousiasmer les foules et d'exaspérer les marins. Plutôt qu'un véritable marin il a été un amant des îles. D'autres furent de simples acrobates, condamnés à finir mal. La plupart des lecteurs de Jean Merrien se rallieront à la conclusion de Jacques-Yves le Toumelin, héros d'un tour du monde accompli sans une seule avarie : « Quand on considère des traversées comme celles de Crapo, des frères Andrews, de Rebell et de tant d'autres, on est atterré. Ce sont entreprises de déments qui ne représentent pas grand chose, sinon une grande endurance physique, de la volonté et surtout une chance énorme. » Salutaire débourrage de crâne : les vertus et les exploits que Jean Merrien met au premier rang ne sont pas à base d'inconscience.

P. F.

LE TROUPEAU DORÉ

par Ira MORRIS *(Amiot-Dumont)*

L'histoire d'une famille américaine observée à travers trois générations : 1905, 1920, 1950. Adolphe, émigrant allemand, et fondateur de la dynastie des Konrad, est devenu à force de ténacité l'un des rois des Abattoirs de Chicago ; les enfants ne sont plus que des habiles qui trafiquent de leur influence et achètent les talents, à l'exception d'un poète inadapté aux lois de la jungle.

On connaît les écueils de ces fresques familiales : si le livre est long l'intérêt s'éparpille ; s'il est court — c'est ici le cas — il est difficile de « centrer » le récit sur un personnage et les oppositions de caractères risquent de rester sommaires.

On retrouve chez Ira Morris, comme chez beaucoup d'écrivains contemporains aux U.S.A., la marque d'un esprit de révolte contre l'exploitation — plus brutale, plus « naïve » aussi, en 1905 qu'en 1950 — du faible par le fort, en même temps qu'un vif sentiment des possibilités de l'homme américain, de sa vitalité et de son énergie.

SOLANGE DE LA BAUME

RABELAIS

par Abel LEFRANC *(Albin Michel)*

Quels sont les liens entre l'homme, son œuvre et son époque ? C'est ce que nous révèle cet ouvrage, qui réunit les trois introductions publiées jadis en tête de la célèbre édition Champion des « Œuvres complètes de Rabelais », aujourd'hui pratiquement introuvable. Il s'y ajoute une étude sur Rabelais et le pouvoir royal.

A. Lefranc est trop connu comme le maître par excellence des études rabelaisiennes, même si certaines de ses conclusions ont pu appeler des réserves, pour qu'il soit nécessaire de souligner l'intérêt de cette publication réclamée depuis longtemps. Il n'est pas désormais d'amateur de Rabelais qui puisse se permettre d'ignorer ces études essentielles.

P. B.

NOTES INTER-ARTICLES

La Corde raide, par Arthur KOESTLER, p. 25. — *Les dernières Cartes*, par Arthur SCHNITZLER, p. 39. — *Les Isotopes radioactifs*, par Fernand LOT, p. 134. — *Esquisses et notes de travail inédites*, par Claude BERNARD, p. 134. — *Lettres de Jeunesse*, par Antoine DE SAINT-EXUPÉRY, p. 165. — *Le Livre de poche*, p. 165.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, A. Villebœuf, Grau Sala, Malciès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Roland Caillaux, Sibertin Blanc et Paul Bret.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2660-6-53.

GRASSET

Vient de paraître :

MONIQUE SAINT-HELIER

Le Martin-pêcheur

Les Cahiers Verts — Édit. cour. .. .. **585 Fr.**

MAURICE BEDEL

Histoire de mille hectares **345 Fr.**

Pour compléter la "*Géographie de mille hectares*" du même auteur chez le même éditeur.

PAUL MOUSSET

Priscilla ou Doit-on le dire

Roman .. .. **450 Fr.**

ROGER PRIOURET

La Franc-Maçonnerie sous les lys

In-8° écu illustré couverture en couleur .. .. **585 Fr.**

MARC BERNARD

Vacances

Les Cahiers Verts — Édit. cour. .. .. **450 Fr.**

GINETTE GUITARD-AUVISTE

La Vie de Jacques Chardonne et son art

Illustré .. .. **585 Fr.**

HERVÉ BAZIN

Humeurs **270 Fr.**

JEAN COCTEAU

Portraits-souvenir

Illustrations et couverture de l'auteur — nouvelle édition.. .. .. .. **450 Fr.**

LES GRANDES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE

C. de GRUNWALD

LA RUSSIE DE PIERRE LE GRAND

Chez tous les libraires HACHETTE

PLON

JEAN FOURCASSIÉ

Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse

Une ville à l'époque romantique

TOULOUSE

Trente ans de vie française

C'est l'image directe que pouvait se faire de sa cité le bourgeois toulousain de 1830. La vie économique, politique, artistique, littéraire, religieuse, y est évoquée sous ses aspects les plus pittoresques, dans sa vérité la plus originale.

570 fr.

CIVILISATIONS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Collection fondée par René GROUSSET, de l'Académie française, dirigée par Philippe ARIÈS

Cette Collection qui veut donner aux historiens la liberté d'expression que l'essai fournit aux philosophes et aux littéraires, est consacrée à étudier un ensemble de phénomènes religieux, moraux, sociaux, économiques, culturels qui constituent, malgré leur diversité, un tout inséparable, une ***civilisation.***

Paru :

Raoul GIRARDET. — La Société Militaire dans la France contemporaine. 1815-1839 .. .. 600 fr.

A paraître :

Martin P. NILSSON. — La religion populaire en Grèce.

T. S. ASHTON. — La révolution industrielle.

VIENNENT DE PARAITRE

ROSETTE DUBAL

LA PSYCHANALYSE DU DIABLE

Collection "LE CHEMIN DE LA VIE" dirigée par MAURICE NADEAU

Le Diable et les manifestations démoniaques dans l'histoire et dans le monde.

FRÉDÉRIC KARINTHY

VOYAGE AUTOUR DE MON CRANE

Traduit du hongrois par FRANÇOISE VERNAN

La bouleversante expérience d'un grand écrivain opéré du cerveau.

DANS LE SECRET DES PRÉFECTURES

Préface de ROGER RABINIAUX

Un sous-préfet vous parle de son joli métier.

JEAN OVERTON FULLER

MADELEINE

L'HISTOIRE AUTHENTIQUE DE NOOR INAYAT KHAN

Traduit de l'anglais par P.-A. GRUENAIS

Jamais agent secret ne fut d'une aussi radieuse beauté, d'une intrépidité aussi désinvolte que cette fille de soufi lancée par mysticisme dans une aventure héroïque et mortelle.

CORRÉA

Collection " TRADUIT DE... " dirigée par Manès Sperber.

ARTHUR KOESTLER

LA CORDE RAIDE

Traduit de l'anglais par Denise Van Moppès

Le vrai visage de Koestler

Un volume, in-16 soleil de 364 pages, sous couvre-livre illustré .. .. **690** fr.

Collection "PRÉCURSEURS DE GÉNIE" dirigée par Manès Sperber.

SALVADOR DE MADARIAGA

HERNAN CORTES

traduit de l'anglais par René Guyonnet

Le Conquérant sans armée

Un volume, in-16 soleil sous couverture illustrée en quatre couleurs de 456 pages. **990** fr.

CALMANN-LÉVY

LES
ANNALES
· CONFERENCIA ·
REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

SOMMAIRE DE JUILLET

R. P. RIQUET
S. J.
LES JÉSUITES
FONDATEURS DE RÉPUBLIQUES

•

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
OLYMPIO OU LA VIE DE VICTOR HUGO
VIII. — PROSCRITS, ESPRITS, ÉCRITS

•

HENRI TROYAT
LE LIVRE DE CHEVET
II. — LES AMES MORTES

•

ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :
LE QUARTIER DES LETTRES
LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES

79, bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 85 FRS.

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

POUR "BIEN DORMIR" DANS LE TRAIN
PRENEZ UNE COUCHETTE

La couchette avec oreiller et couverture, en 1re ou 2e cl. 850 f.
Location comprise

SNCF

COUCHETTES DANS 160 TRAINS DE NUIT

ÉDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART

RENÉ DUMESNIL

HISTOIRE ILLUSTRÉE DU THÉATRE LYRIQUE

C'est la première histoire du théâtre lyrique. L'auteur en retrace l'évolution et les étapes parcourues depuis la naissance du drame liturgique au moyen âge jusqu'à l'opéra de nos jours.

Un vol. (18 × 24) de 240 pages de texte, illustré de 153 héliogravures **1.680 fr.**

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE DE LA MUSIQUE **1.500 fr.** | **HISTOIRE DE LA MÉDECINE** **1.350 fr.**

COLLECTION JACQUES HAUMONT

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

LETTRES A L'AMIE INVENTÉE

Illustrées de onze dessins inédits de l'auteur

Un vol. (13 × 20), 2590 exemplaires sur vélin . . . . . **1.000 fr.**
100 exemplaires sur vélin Crèvecœur du Marais . . . . . **2.500 fr.**

PRINCE DE LIGNE

CONTES IMMORAUX

Uu vol. (13 × 20) sur vélin . . **750 fr.**

JACQUES BAINVILLE

JOURNAL INÉDIT (1914)

Un vol. (13 × 20) sur vélin. . **850 fr.**
100 ex. sur vélin Crèvecœur du Marais. . . . . **2.500 fr.**

COLLECTION MESSAGES

REYNALDO DOS SANTOS

L'ART PORTUGAIS

Cette première étude d'ensemble sur l'art portugais — architecture, sculpture, peinture — est un grand ouvrage admirablement documenté et illustré.

Un vol. (19 × 26) de 112 pages, broché, sous jaquette en quadrichromie. 133 reproductions hors-texte en héliogravure. 4 hors-texte en quadrichromie . . **2.250 fr.**

Ces prix s'entendent baisse comprise

DANS LA MÊME COLLECTION

CLAUDE ROGER-MARX

LE PAYSAGE FRANÇAIS

DE COROT A NOS JOURS **1.200 fr.**

R.P. HENRI-DOMINIQUE LAVAL

SAINT DOMINIQUE

DANS L'ŒUVRE DE FRA ANGELICO **600 fr.**

LE ROSAIRE **480 fr.**

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière, PARIS-6e

MAURICE DONNAY
de l'Académie Française

MON JOURNAL

Le célèbre auteur de **J'ai vécu 1900** fait revivre avec humour cette curieuse période de l'entre-deux guerres.

Un volume 500 frs.

THYDE MONNIER

LE DÉJEUNER SUR L'HERBE

Après un déjeuner sur l'herbe, il ne reste d'un joli coin que fleurs écrasées et papiers sales... Que restera-t-il à Ariane, l'héroïne de **l'Huile vierge**, jeune fille de la campagne après le tourbillon d'une grande ville de plaisirs ?

Un volume 500 frs.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
18-20, rue du Saint-Gothard, Paris-14e

NOUVEAUTÉ :

RÉMY

POURPRE DES MARTYRS

CHINE 1953

En France, on ignore à peu près tout de la persécution qui, depuis trois ans, sévit en Chine contre l'Église catholique, seule force organisée tenant encore tête au communisme maître du pouvoir. Des missionnaires expulsés de Chine ont demandé à Rémy qui, sur un autre plan, a connu tous les détours de la vie clandestine, d'exposer devant les catholiques français le sens et les péripéties de ce gigantesque combat. Fondé sur une documentation irréfutable, ce livre prend la valeur d'un saisissant témoignage. Il constitue en même temps, pour la catholicité du monde libre, la plus frappante des leçons.

Un volume .. .. **800 Fr.**

GRAND PRIX DU ROMAN

de

l'Académie française

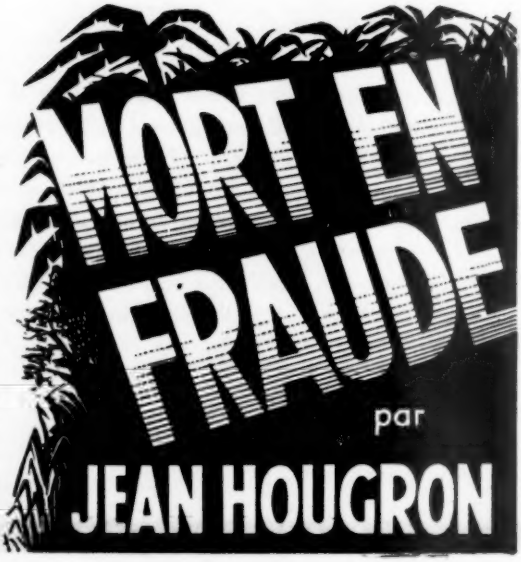
Dans le cycle de romans du même auteur "LA NUIT INDOCHINOISE" ont déjà paru :

TU RÉCOLTERAS LA TEMPÊTE
100e édition

RAGE BLANCHE
100e édition

SOLEIL AU VENTRE
80e édition

DOMAT



PLON

JEAN DE FROTTÉ
LE SCULPTEUR DE SON ESPÉRANCE
Poème liminaire de Patrice de La Tour du Pin 390 fr.

●

GEORGES MONTFOREZ
BLONDÉPINE
ROMAN
une église s'envole, un village s'affole... 360 fr.

●

DORIS LESSING
VAINCUE PAR LA BROUSSE
... et faite pour l'enfer...
roman traduit de l'anglais par DOUSSIA ERGAZ
" FEUX CROISÉS " 450 fr.

●

SEPTIME GORCEIX
Bonneval Pacha
PACHA A TROIS QUEUES
Une vie d'aventures au XVIIIe siècle 450 fr.

●

ALEXANDRA DAVID-NEEL
LE VIEUX TIBET FACE A LA CHINE NOUVELLE
du Lama à Mao Tsé Toung 540 fr.

●

ALEXANDRE DE SAINT PHALLE
LE RÔLE SOCIAL DE LA MONNAIE
cette force inemployée 420 fr.

●

CHANOINE ARISTIDE CORMIER
MES ENTRETIENS DE PRÊTRE AVEC CHARLES MAURRAS
Retour à Dieu
180 fr.

PLON

vient de paraître

JACQUES LACOUR-GAYET
de l'Institut

Nouveaux Propos d'un Libéral

LE DÉBORDEMENT LÉGISLATIF - LE JUSTE PRIX
LE CAPITALISME D'ÉTAT - LE LIBRE COMMERCE - LA MONNAIE

Les libéraux ne sont pas des attardés ce sont des précurseurs

350 fr., franco 400 fr.

372, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS-1er **SPID** OPÉRA 71-16 - C.C.P. 2766-70 PARIS

Une révélation littéraire...
Un grand écrivain français...
Un spectacle pathétique...
P. AUDIAT (Le Figaro littéraire)

MÉMOIRES DE CATHERINE II

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME

Un volume

HACHETTE

A propos du centenaire du rattachement de la Nouvelle Calédonie à la France

HENRI POURRAT

L'ÉPOPÉE DE GUILLAUME DOUARRE

Un vol. 475 Fr.

COLLECTION " LA ROSE DES VENTS "

ASSI HAHN

DU CIEL AUX ENFERS

Roman traduit de l'allemand par Max Roth

Un vol. 600 Fr.

LA VARENDE

LE MARÉCHAL DE TOURVILLE ET SON TEMPS

Un vol. 575 Fr.

RENÉ VALLERY-RADOT

LA VIE DE PASTEUR

Un vol. illustré. 1.400 Fr.

COLLECTION " BIBLIOTHÈQUE D'ESTHÉTIQUE "

ANDRÉ VILLIERS

THÉATRE ET COLLECTIVITÉ

Un vol. 625 Fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

Beaux romans de vacances

PEARL BUCK

La Fleur cachée

WALTER BAXTER

Le Chemin des hommes seuls

VICKI BAUM

Prenez garde aux biches

ROBERT STANDISH

Le petit Général Sung

ANNE DE TOURVILLE

Matelot Gaël

LENARD KAUFMAN

Les enfants de Jubel